LA REVUE DE PARIS

OCTOBRE

ANDRÉ BILLY	Stendhal et Mérimée
F. CHARLES-ROUX	Le Coup de Suez
P. de LA TOUR DU PIN.	Trois Poèmes d'André Vincentenaire
F. SCOTT-FITZGERALD ..	Bérénice se coupe les Cheveux
MAURICE BAUMONT	Hitler à Vienne
JEAN-LOUIS BORY	Monsieur Bonaventure (fin)
PAUL MOUSSET	Surprises de l'Exotisme : au Japon
GEORGES PILLEMENT....	Evolution de l'Architecture
DOMINIQUE LECA	Arnold Toynbee
JEAN MISTLER	Festivals 1956
THIERRY MAULNIER	Les Étendards du Roi
MARCEL THIEBAUT	Montherlant, Noël Devaulx, Léautaud

LE Mois à Paris par CLAUDE-ROGER MARX, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, ROBERT DEBRÉ JEAN ALAZARD, BÉATRIX BECK, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ BILLY	L'Amitié de Stendhal et de Mérimée	3
F. CHARLES-ROUX	Le Coup de Suez	17
P. DE LA TOUR DU PIN	Trois Poèmes d'André Vincentenaire	29
F. SCOTT-FITZGERALD	Bérénice se coupe les cheveux	33
MAURICE BAUMONT	Hitler à Vienne	53
JEAN-LOUIS BORY	Monsieur Bonaventure (fin)	73
PAUL MOUSSET	Surprises de l'Exotisme : au Japon	106
GEORGES PILLEMENT	Evolution de l'Architecture	116
DOMINIQUE LECA	Arnold Toynbee	124
JEAN MISTLER	Festivals 1956	137
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	141
MARCEL THIEBAUT	Montherlant, Noël Devaulx, Léautaud	145
Le Mois à Paris		158

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

L'HERBE DES RUES
par **Pierre GASCAR**

BERNARD BERENSON
par **Louis HAUTECŒUR**

LES SATELLITES ARTIFICIELS
par **Pierre ROUSSEAU**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	1.900	**Étranger** : Un an (12 numéros)	Fr.	2.300
— : Six mois (6 numéros)		950	— : Six mois (6 numéros)		1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	7	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B.	328
Canada	$ canadiens	7,30	En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B.	340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève.	Fr.S.	29,20	**Italie**	Lires	4.360
Par chèque bancaire.	Fr.S.	30	**Angleterre**	£	2/9
Espagne	Pesetas	310	**Égypte**	Piastres	290
			Hollande	Florins	26
			Portugal	Escudos	198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse** et **Cité du Vatican**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1956.

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :

14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

Succursale :

2, Place de l'Opéra, 2– PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

Agences et Bureaux
en France, dans l'Union Française
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

CREDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

INFORMATION FINANCIÈRE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 juin 1956 influencée par le report au 2 juillet de l'échéance de fin de mois atteint 541 milliards en augmentation de 38 milliards sur celle de mai.

Au passif, les Comptes Courants Divers s'élèvent à 287 milliards contre 256 milliards et les Comptes de Chèques dépassent 130 milliards contre 127 milliards.

A l'actif, le Portefeuille-Effets passe de 335 milliards à 377 milliards et les Comptes Courants Débiteurs s'inscrivent à 85 milliards.

Les bottes et snow-boots à l'Aigle sont en vente chez tous les pour femmes, fillettes et enfants spécialistes et grands magasins

L'AMITIÉ DE STENDHAL ET DE MÉRIMÉE

par André Billy

Avec sa cathédrale, son palais de Justice, son église Saint-Martin, sa chapelle des Templiers, son Hôtel-Dieu, ses anciens remparts dont le tour demande deux heures, ses belles promenades Saint-Martin et Saint-Just d'où la vue s'étend sur une plaine vaste comme la mer, Laon est la ville la plus pittoresque du nord de la France.

Le 4 août 1836, au soir tombant, deux hommes, l'un gros, l'autre maigre et dégingandé, tous deux d'une laideur corrigée par l'animation intelligente de leurs traits, se promenaient sous les grands arbres qui bordaient la vieille enceinte. L'un avait dépassé la cinquantaine ; l'autre accusait quelque vingt ans de moins, mais cette différence ne se marquait pas dans leur ton de franche et taquine camaraderie, non plus que dans leur rire un peu gras de complices habitués à s'amuser ensemble. Chez le moins âgé perçait parfois une sorte de gronderie moqueuse, comme si son aîné eût été pour lui un grand frère qu'il était prudent de surveiller.

L'un était Stendhal, l'autre Mérimée.

Inspecteur des Monuments historiques depuis deux ans, celui-ci revenait d'une tournée archéologique en Rhénanie. Qu'est-ce qui avait poussé Stendhal, consul en congé à Paris, depuis le mois de mai, à venir rejoindre à Laon celui qu'il appelait Clara ? Ils ne s'étaient pas revus depuis trois ans, peut-être depuis ce 28 septembre 1833 où, pour fêter son trentième anniversaire, Mérimée avait invité à souper ses amis et des « dames très aimables provenant de l'Opéra et autres bonnes écoles

pour les mœurs ». Stendhal avait, entre autres, deux manies caractéristiques : noircir du papier et courir les routes. Mais il n'est pas interdit de penser qu'en se portant ainsi au-devant de Mérimée, il avait cédé à un mouvement du cœur. C'est grâce à son intervention auprès de Thiers qu'il avait obtenu un congé.

Le 5 juin, Mérimée lui avait écrit de Strasbourg : « Vous avez dû recevoir une lettre de moi à laquelle nous ne répondez pas. Elle était de Colmar, et son objet était de vous conseiller de rester à Paris, et si vous étiez en humeur de vous sacrifier, de venir descendre le Rhin avec moi, ou me rencontrer quelque part à Laon, Reims ou Châlons, sur la route... Je reçois une lettre d'Hippolyte qui m'écrit aussi que votre affaire est arrangée. Je souhaite que, vous croyant du foin dans vos bottes vous ne disiez pas quelque chose de grave à votre général que j'ai vu rageur en parlant de vous. Avez-vous vu M. de Cubières et lui avez-vous demandé sa protection ? Mme de Cub. a dû être jolie, mais elle est un peu blue-stockings. Je crois que vous seriez bientôt très bien avec elle, et qu'elle vous secondera auprès de vos généraux en chef. » Les généraux en chef, c'était Thiers, ministre des Affaires étrangères, que les trop fréquentes absences de Stendhal de Civita-Vecchia avaient monté contre lui, et c'était Mignet, directeur des Archives aux Affaires étrangères, auprès de qui Mérimée avait obtenu qu'intervînt Hippolyte Royer-Collard. Le 5 juillet, d'Aix-la-Chapelle : « Je vous ai attendu pieusement à Mayence. Vous étiez par moi recommandé à la police et l'on vous aurait communiqué mon itinéraire. J'avais compris que vous aviez envie de voir les bords du Rhin. C'est moins intéressant qu'on ne le dit... » Quel empêchement avait retenu Stendhal à Paris tout le mois de juillet ? Peut-être un suprême rendez-vous avec la comtesse Curial. La rencontre de Laon a été fixée par la plupart des biographes aux environs du 30 juillet. Un texte de Stendhal, retrouvé par Henri Martineau, permet de la dater exactement du 4 août.

Sous les grands arbres de Laon, le long de cette promenade publique où Mérimée voyait « un des lieux les plus solitaires de France » et qui sous ce rapport n'a guère changé, Stendhal fit au « comte Gazul », impitoyable railleur, une confession émue de ses amours : « C'est la seule fois que je l'ai vu pleurer », a dit Mérimée. Le malheureux amant venait de revoir la comtesse Curial, âgée maintenant de quarante-sept ans, dont il était épris comme au premier jour, mais qui ne l'aimait plus [1]. Est-ce ce soir-là que Stendhal avoua aussi les tourments que lui avait causés la Pietragrua ? « Il avait eu un autre amour en Italie dont il évitait de parler. Cependant il me raconta lui-même la fin tragique de cet amour... » Suit l'histoire du trou de la serrure et de ce qui s'ensuivit. La demi-obscurité tombée des arbres, la solitude, l'exaltante immensité du paysage purent en effet porter Stendhal à montrer ce soir-là plus

1. Voir *Revue de Paris* de février 1952 : *Un amour orageux de Stendhal*, par Martineau.

d'abandon que de coutume. De son côté, Mérimée, subissant la même influence, développa sans doute de vive voix ce qu'il avait écrit à son ami le 5 juillet : « Je ne voyage pas avec une admirable Espagnole. Je vous mènerai à mon retour chez une excellente femme de ce pays qui vous plaira par son esprit et son naturel. C'est une admirable amie, mais il n'a jamais été question de chair entre nous. Elle est un type très complet et très beau de la femme d'Andalousie. C'est la comtesse de Montijo, autrefois comtesse de Téba, dont je vous ai souvent parlé. Je suis grandement et gravement amoureux d'autre part. » Nomma-t-il Valentine Delessert ?

Il est permis de supposer que les deux amis avaient passé la journée ensemble avant de l'achever sous les grands arbres, dans l'obscurité commençante. En 1836, pour aller de Paris à Laon, on prenait la diligence dont le départ était tous les matins à dix heures, au relais de la poste aux chevaux de la rue Pigalle. On arrivait à Laon vers minuit. Stendhal y avait eu le choix entre trois auberges, l'*Écu*, la *Hure* et le *Petit Saint-Vincent*. L'*Écu de France* existe toujours. J'ai connu l'hôtel de la *Hure* qui passait pour le meilleur.

Sur ses panneaux de publicité touristique, Laon s'intitule orgueilleusement « ville féodale », et il est probable qu'en raison de la vogue dont jouissait l'archéologie à l'époque romantique, comme en raison des fonctions de Mérimée à l'inspection des Monuments historiques, celui-ci tenta d'intéresser Stendhal à la cathédrale pour la restauration de laquelle il devait se passionner dix ans plus tard. Ses considérations archéologiques durent trouver en Stendhal peu d'écho : « Il était fort peu occupé de l'architecture et n'avait considéré les monuments que sous leur aspect pittoresque sans s'embarrasser s'ils convenaient à leur destination. Il avait horreur de tout ce qui était laid et triste, et il trouvait ces deux défauts dans notre architecture nationale. Je crois lui avoir appris à distinguer une église romane d'une église gothique ; mais il enveloppait l'une et l'autre dans le même anathème. « Nos églises sombres et lugubres avaient été inventées, disait-il, par les moines fripons qui voulaient s'enrichir en faisant peur aux gens timides... »

Cela importe peu. Ce qui compte pour nous, ce sont les larmes qu'en faisant avec Mérimée le tour des remparts de Laon, Stendhal versa sur ses amours défuntes et qu'il ne sut pas cacher malgré l'obscurité.

***

Ils se connaissaient depuis la fin de 1821. Stendhal traversait alors la crise sentimentale la plus douloureuse de sa vie. Il avait rompu avec Métilde et, de Milan, était revenu vivre à Paris, à l'*Hôtel de Bruxelles* où il voisinait avec le baron de Mareste. Celui-ci, toujours sombre et fatigué, n'était guère fait pour dissiper ses idées noires. Ses soirées, ses nuits se passaient à jouer chez Mme Pasta, la cantatrice milanaise

où il avait parfois la chance d'entendre le nom de celle qu'il aimait. En octobre 1821 il fit en compagnie de Mareste et d'un autre pensionnaire de leur hôtel un voyage en Angleterre. C'est au retour de ce voyage qu'il rencontra pour la première fois Mérimée, chez Lingay, rue Montmartre, au-dessus d'un imprimeur dont la femme était la maîtresse de ce dernier, ou rue Caumartin où les deux amants disposaient d'un petit jardin. Lingay, que Balzac a nommé le plus fécond des journalistes, resta longtemps au service de Decazes, soit comme secrétaire particulier, soit comme chef de bureau au ministère de la Police. Il fut employé ensuite par Villèle et par Martignac. Agrégé de l'Université, il avait enseigné la littérature à l'Athénée royal où Mérimée avait suivi ses cours. Il collaborait au *Journal des Débats*. Beyle, qui lui avait donné le sobriquet de Maisonnette, l'a dépeint comme « l'un des êtres les plus singuliers que j'ai vus à Paris. Il est noir, maigre, fort petit comme un Espagnol, il en a l'œil vif et la bravoure irritable... Maisonnette n'avait pas la coquinerie lâche et profonde, le parfait jésuitisme des rédacteurs du *Journal des Débats*. Aussi, aux *Débats*, on était scandalisé des 15 000 ou 20 000 francs que M. de Villèle, cet homme si positif, donnait à Maisonnette. » C'est Lingay qui avait fait dans les *Débats* l'éloge de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, ce qui, trois jours après, avait attiré les foudres du même journal sur les plagiats de l'auteur.

La première impression faite par Mérimée à Stendhal n'avait pas été favorable : « Ce jeune homme avait quelque chose d'effronté et d'extrêmement déplaisant. Ses yeux, petits et sans expression, avaient un air toujours le même et cet air était méchant. Telle fut la première vue du meilleur de mes amis actuels. Je ne suis pas trop sûr de son cœur, mais je suis sûr de ses talents. » Du Stendhal de la même époque, Mérimée dira plus tard à Sainte-Beuve que le « pauvre garçon » était meilleur qu'il ne le laissait paraître. Leur amitié ne naquit donc pas instantanément et spontanément. La différence d'âge, de caractère, de formation s'y opposait. Stendhal était capricieux et tout de prime saut, Mérimée réfléchi et secret. « Sauf quelques préférences et quelques aversions littéraires, a écrit Mérimée, nous n'avions peut-être pas une idée en commun et il y avait peu de sujets sur lesquels nous fussions d'accord. Nous passions notre temps à nous disputer, l'un et l'autre de la meilleure foi du monde, chacun soupçonnant l'autre d'entêtement et de paradoxe ; au demeurant bons amis et toujours charmés de recommencer nos discussions. »

Stendhal faisait à Mérimée le reproche de ne rien comprendre à la peinture des passions par la littérature et la musique. Autre grief, à propos de *La Jacquerie* et de *La Guzla* : « Je serais trop sévère pour votre style que je trouve un peu « portier » : « J'ai eu du mal à faire », etc., pour : « J'ai eu de la peine à faire », etc. Vous avez peur « d'être long ». Souvent vous ne me semblez pas assez « délicatement

tendre », et il faut cela dans un roman pour me toucher. » Mais comment demander de la tendresse à un jeune homme d'une maturité si précoce ? « J'aimerais mieux qu'il fût mon égal, écrivait Stendhal à Mareste le 23 février 1831. La société de Paris est, je le crains, mortelle pour un jeune écrivain. Il voit qu'il peut être plus dangereux de s'écarter de la médiocrité « en-dessus » qu'« en-dessous ». Le dégoût le saisit. Pour le dégoût, Clara a déjà quarante-cinq ans... »

Stendhal appréciait par-dessus tout chez son jeune ami la franchise et la netteté de caractère, la sincérité, le parti pris de n'être ni dupé ni dupeur. Il disait de Fauriel : « C'est avec M. Mérimée et moi le seul exemple de non-charlatanisme parmi les gens qui se mêlent d'écrire. »

Dans son testament du 26 août 1828 il léguait un livre à Mérimée. Dans celui du 18 janvier 1832, il lui demandait moyennant un legs de 100 francs, de faire parvenir après sa mort au comte Molé un buste de Tibère en marbre qu'il avait payé 4 écus à Naples. Dans celui du 3 février 1835, il lui laissait ses armes et gravures, « si j'en ai », et dix ou quinze volumes anglais. Enfin, le 1er septembre de la même année, il lui renouvelait le don de ses armes et y ajoutait son exemplaire de Saint-Simon.

***

Mérimée parut pour la première fois dans le salon de Delécluze le 13 mars 1825. Il tombait mal : par ses paradoxes et ses bavardages, Beyle, ce jour-là, étourdissait et ennuyait tout le monde. Delécluze ne le précise pas, mais il est permis de supposer que la conversation était sur Racine ou Shakespeare et que, si Mérimée n'y prit point part, toutes ses sympathies penchèrent du côté de Stendhal. Le 19 mars, il lui faisait ses compliments pour *Racine et Shakespeare* et ajoutait que pour tenir le rôle de critique que Stendhal avait bien voulu lui confier, il s'était contenté de noter quelques « chicanes de cuistre », n'ayant pas d'autres observations à faire.

Quand parut le *Théâtre de Clara Gazul*, Stendhal en fit un chaleureux éloge dans le *New Monthly Magazine* du 1er août 1825 : « Voilà sans contredit l'ouvrage le plus remarquable et le plus original qui soit sorti des presses françaises depuis bien des années. » Suivait l'analyse de quatre pièces, sur les six que contenait l'ouvrage : *Les Espagnols en Danemark*, *Inès Mendo ou le Préjugé vaincu*, *La Tentation de saint Antoine* et *Le Ciel et l'Enfer*. Chaque fois que Mérimée était cité par Stendhal dans la *New Monthly Magazine*, son nom s'accompagnait d'une appréciation flatteuse. Dans le *London Magazine*, Stendhal regretta toutefois que les *Espagnols* ne continssent pas d' « aimables réparties », de « traits d'esprit » et d' « espiègles bons mots », mais il louait l'audace et l'originalité de l'auteur. Il avait d'ailleurs quelque raison de porter aux *Espagnols* un intérêt particulier.

Un des auteurs des *Nouvelles Soirées du Stendhal-Club*, M. François

Michel, a reconnu en effet, dans le personnage du Résident Pacaret, Amédée de Pastoret qui avait été intendant à Vitebsk et en Silésie et que Beyle, auditeur au Conseil d'Etat comme lui, intendant comme lui, avait pu observer de près dans l'exercice de ses fonctions, s'amusant de sa sottise et de sa vanité. De son côté, Mérimée avait peu connu Pastoret. D'où l'on est autorisé à conclure que le personnage de Pacaret a été inspiré à l'auteur des *Espagnols* par Stendhal. Une collaboration ? Non, mais quelque chose d'assez semblable, du moins partiellement. Peut-être même Mérimée avait-il tiré de son ami des renseignements sur les Espagnols de la Romana que Beyle avait rencontrés à Hambourg et à Altona lorsque, dans la seconde moitié d'octobre 1807, il s'était échappé de Brunswick en compagnie de son camarade Réol. Ainsi Stendhal n'aurait pas été étranger à la conception même de la pièce.

Ils eurent un jour l'idée d'une vraie collaboration. Il s'agissait d'un drame dont le héros, auteur d'un crime, aurait été tourmenté par le remords. « Pour se délivrer d'un remords, dit Beyle, que faut-il faire ? » Il réfléchit un instant : « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel. » Le drame en resta là. Une autre fois, en avril 1830, Stendhal offrit à Mérimée de travailler avec lui à une comédie en trois actes, *La Cheminée de Marbre*, qui aurait été une nouvelle version de son éternel *Letellier*. L'offre fut écartée. C'est sur le conseil de Mérimée que Stendhal aurait alors renoncé au théâtre.

⁂

En 1828, ils avaient failli se brouiller pour Alberthe de Rubempré, cousine de Delacroix et fille de Boursault-Malherbe, ancien directeur de troupe, ancien député à la Convention et aux Cinq-Cents, concessionnaire des vidanges de la Ville de Paris, puis de la ferme des Jeux. Toute jeunette, Alberthe avait épousé le comte Cozette de Rubempré. Elle habitait rue Bleue, d'où le surnom de Mme Bleue, ou de Mme Azur, que lui avait donné Stendhal. Il l'appelait aussi Sanscrit. Elle pratiquait la magie. Delacroix qui l'avait pour maîtresse, avait amené chez elle Stendhal, Mérimée et quelques autres. Au premier coup d'œil, Beyle eut envie d'elle. Ni prude, ni mièvre, franche et pleine d'esprit, jolie par surcroît, elle lui plut violemment et il sentit qu'il ne lui était pas indifférent. Mais Delacroix, assez déficient comme on sait, faisait bonne garde et voilà notre Stendhal, qui avait tant souffert par la comtesse Curial, souffrant maintenant par Mme Azur. Une stratégie élémentaire lui conseillait de feindre de l'amour pour une autre. Il se tourna vers Mme Ancelot. Le stratagème lui réussit. Le 21 juin 1829, il fut l'amant d'Alberthe, étonnée, ravie de sa fougue. Mais la fidélité n'était pas le fort de la jolie femme et Stendhal s'aperçut bientôt qu'elle et Mérimée s'apprêtaient à le tromper ensemble. « J'ai un talent malheureux pour communiquer mes goûts ; souvent, en parlant de mes maîtresses à mes amis, je les ai rendus amou-

reux, ou, ce qui est bien pis, j'ai rendu ma maîtresse amoureuse de l'ami que j'aimais réellement. C'est ce qui m'est arrivé pour Mme Azur et Mérimée. J'en fus au désespoir pendant quatre jours. Le désespoir diminuant, j'allai prier Mérimée d'épargner ma douleur pendant quinze jours. Quinze mois, me répondit-il, je n'ai aucun goût pour elle. J'ai vu son bas plissé sur sa jambe (en *garaude*, français de Grenoble). » Si Mme Azur ne fut pas l'occasion d'une brouille entre Stendhal et Mérimée, elle le fut d'un sérieux refroidissement entre Stendhal et un autre de ses amis, le baron de Mareste, dont elle était devenue la maîtresse, obligeant ainsi Stendhal à changer de café.

Stendhal avait d'abord peu apprécié la peinture de Delacroix rencontré chez le baron Gérard et chez Delécluze. Cependant ils devinrent amis. Ils dînaient ensemble avec Mérimée et d'autres familiers du baron Gérard et de Delécluze. Les mœurs de la petite bande n'étaient pas à donner en exemple, mais Delacroix ne mettait personne au-dessus de Stendhal pour l'agrément de la conversation et pourtant les brillants causeurs ne manquaient pas dans ce milieu.

Virginie Ancelot, chez laquelle il fut introduit en 1828, avait longtemps hésité à l'inviter, elle le savait contrariant de nature et eût craint de l'écarter en lui faisant des avances. Elle n'était plus jolie. Était-elle aussi ridicule que les taquineries de Stendhal et de Mérimée le donneraient à croire ? Ils passèrent la mesure et s'attirèrent les amers reproches d'une femme qui avait gardé au moins de l'esprit. Les choses ne s'arrangèrent pas tout de suite et Stendhal prit la mouche à son tour. La bonne Virginie a tracé un plaisant et vivant portrait de Stendhal et de son compère dans ses *Salons de Paris* : « Quels causeurs aimables !... M. Mérimée et M. Beyle avaient ensemble des entretiens inimitables par l'originalité tout à fait opposée de leur caractère et de leur intelligence, qui faisait valoir l'un par l'autre et élevait, par la contradiction, à leur plus grande puissance des esprits d'une si haute portée ! Beyle était ému de tout et il éprouvait mille sensations diverses en quelques minutes. Rien ne lui échappait et rien ne le laissait de sang-froid, mais ses émotions tristes étaient cachées sous des plaisanteries et jamais il ne semblait aussi gai que les jours où il éprouvait de vives contrariétés. Alors quelle verve de folie et de sagesse ! Le calme insouciant et légèrement moqueur de M. Mérimée le troublait bien un peu et le rappelait quelquefois à lui-même ; mais, quand il s'était contenu, son esprit jaillissait de nouveau plus énergique et plus original. Personne n'avait de plus vives sympathies, mais aussi des inimitiés plus prononcées... »

⁂

De retour à Paris, après le rendez-vous de Laon, ils avaient repris côte à côte la vie de société qui avait été la leur sous la Restauration et au cours du congé précédent de Stendhal, à la fin de 1832. Mais

Stendhal avait passé la cinquantaine et sa santé, qui n'avait jamais été bonne, était devenue mauvaise. Ce congé de trois ans qu'il dut à l'indulgente protection du comte Molé ne fut pourtant pas du temps perdu, les *Mémoires d'un Touriste* et *La Chartreuse de Parme* le prouvent. De son côté, Mérimée faisait de fréquentes tournées, et il était amoureux de Valentine Delessert. Stendhal avait-il deviné la femme qu'elle était ? « Si vous saviez toutes les difficultés qu'elle a dû vaincre pour être ce qu'elle est, vous auriez plus de considération pour elle », lui écrivait Mérimée en mai 1831. Toute sa vie s'était peu à peu organisée autour d'elle. Il introduisit dans son salon la comtesse de Montijo et ses deux filles, Paca et Eoukénia, qu'il allait prendre au Sacré-Cœur pour les emmener goûter avec leur mère, et il était parfois flanqué de Stendhal qui avait fait la conquête des deux petites en leur racontant de merveilleuses histoires sur Napoléon. Il leur dédia le récit de la bataille de Waterloo vue par Fabrice del Dongo dans la *Chartreuse*.

Stendhal avait vivement apprécié d'abord le talent de Mérimée, son originalité, son énergie, ne faisant de réserve que sur son style. « Mérimée, écrivait-il à Sutton Sharpe le 3 avril 1829, vient de publier « 1572 », ouvrage plein d'esprit à la Voltaire. »

Mais en vieillissant il se déprit quelque peu de lui. En marge de son manuscrit du *Rose et Vert*, il notait le 15 mai 1837 l'impression que venait de lui faire la *Vénus d'Ille* lue dans *la Revue des Deux Mondes* : « Ni profondeur, ni originalité (autre que dans la façon d'être montrés) dans les caractères. Phrases horriblement courtes, style qui a l'air imité de Cousin... L'auteur tourne au sec... Aucun progrès vers le nouveau dans les idées réveillées par ce conte. L'auteur manque de sens moral et politique... » Le 7 octobre 1838 : « Je lis *Bourges* par M. Mérimée, dans *la Revue de Paris*. Pierre vermoulue et autres inexactitudes de style. »

A Bourges, ils avaient été ensemble l'année d'avant. On doit en effet à Maurice Parturier de savoir que, le 25 mai 1837, ils s'étaient mis en route de conserve, Mérimée ayant à faire une tournée d'inspection et Stendhal à écrire les *Mémoires d'un Touriste*. Le 28, ils étaient à la Charité-sur-Loire où Stendhal signa quelques lignes sur l'album de l'archéologue Grasset et où Mérimée ne manqua pas de faire voir à son compagnon des bas-reliefs abrités par ses soins dans l'église. Le 29, de Bourges : « La route de Paris à Nevers, passant par la Charité, est fort mauvaise, surtout aux abords de cette dernière ville », écrivait Mérimée à Vatout, directeur des Bâtiments civils, texte confirmé par un passage des *Mémoires d'un Touriste*. Le 29, ils étaient tous deux à Bourges. C'est là qu'ils se séparèrent.

Ils firent en Italie un autre voyage sur lequel on n'est guère mieux renseigné.

Vers le 8 octobre 1839, Mérimée, venant de Corse, débarquait à Livourne et Beyle le rejoignait à Rome d'où, le 21, ils partaient ensemble pour Naples. Ils se rembarquèrent pour Civita-Vecchia le 9 novembre.

Un mois de vie commune avait mis à rude épreuve une amitié de quinze ans. « L'affreuse vanité d'Ac. gâte ce voyage à Naples... » nota Stendhal. Pour lui, le « comte Gazul » était maintenant Academus, c'est-à-dire le pontife, le pédant, le cuistre, le futur membre de l'Académie des Inscriptions, qui, depuis quelques mois, ne cachait plus son intention de « se présenter aux Quatre Nations » et, à cette fin, s'était plongé dans l'histoire romaine. Déjà en 1834, Mérimée lui-même écrivait à Sophie Duvaucel : « Je deviens cuistre et je trouve qu'il y a un indicible plaisir à l'être. »

Stendhal avait été exaspéré par ses prétentions archéologiques et académiques. Quand il se mettait en tête d'être désagréable, Beyle n'y réussissait que trop. « Je ne comptais pas voir Rome, écrivit Mérimée à Requien, et je me suis laissé entraîner par M. Beyle. J'en suis on ne peut plus content. Je dis de Rome. »

Rentré à Civita-Vecchia, Stendhal reprit le manuscrit de *Lamiel*. L'idée lui était venue d'y introduire Mérimée-Academus. Il y renonça. M. François Michel a cependant identifié dans un amant de Lamiel, le marquis de la Vernaye, l'ombre de Mérimée, et Maurice Parturier dans l'actrice Caillot, la maîtresse de celui-ci, Céline Cayot. Elle et Valentine Delessert auraient aussi servi de modèles pour deux maîtresses de Lucien Leuwen : l'actrice Raymonde et Mme Grandet.

Enfin, certains traits de Lucien lui-même devraient, toujours d'après M. François Michel, être restitués à Mérimée. L'impertinence et la cruauté d'esprit étaient pourtant un peu communes à tous les anciens habitués de la rue Chabanais. C'était le ton de la maison. C'était celui de Stendhal.

A Paris, Mérimée, encore chef de cabinet du comte Apollinaire d'Argout au ministère du Commerce et des Travaux publics, avait fait de son mieux pour écarter de la tête du trop négligent consul les sanctions ministérielles. Il y avait eu du mérite, car ni son ministre ni Thiers n'avaient de goût pour Stendhal.

Il avait essayé de le faire décorer. Il lui écrivait le 31 mars 1831 : « Si Apollinaire le veut bien, vous avez la croix comme homme de lettres. On fait un travail en ce moment sur ce sujet. Je lui en parle le plus que je puis. Canulez-le de votre côté. » Le 31 décembre : « On va faire ce qu'ils appellent une promotion de croix. J'ai fait mettre le nom de Cotonet en première ligne. Je ne sais ce que fera Apollinaire qui ne paraît pas trop aimer M. Cotonet, esprit railleur peu enclin à l'admiration. Je ne sais aussi si M. Cotonet approuvera ma demande. Son orgueil se révoltera peut-être à l'idée d'une récidive de demande adressée à un cuistre. Mais d'abord ce cuistre ne digérerait pas plus mal pour n'avoir pas entendu parler de M. Cotonet. Ensuite M. C. considérera que les *hautes fonctions* dont Sa Majesté l'a chargé exigent qu'il ait la croix. Enfin, c'est une telle foutaise que l'on est dispensé de toute obligation envers celui qui vous la donne. » Mais Stendhal ne fut décoré qu'en 1835, et

comme homme de lettres, lui qui aurait voulu l'être comme diplomate ou comme survivant de la campagne de Russie. Le *curriculum vitae* de son dossier avait été rédigé par Mérimée.

C'est sans doute pendant le long congé que de 1836 à 1839 le consul de Civita-Vecchia passa en France que se situerait la mystification dont il fut victime de la part de son difficile ami. Mérimée, affirme gratuitement Mary Lafon dans ses *Cinquante Ans de Vie littéraire*, se croyait très beau et Stendhal l'encourageait dans cette illusion en lui adressant des billets doux signés de noms féminins sur l'origine desquels il lui arrivait de se tromper. Il en recevait aussi d'authentiques. Tous les jeudis, une correspondante voilée venait déposer des lettres enflammées chez son concierge. Il la fit suivre. C'était une sous-maîtresse horriblement laide et bossue. Il la guetta, l'aborda et lui dit que son cœur était pris, mais qu'un de ses amis avait lu ses lettres et brûlait de voir et d'entendre la femme qui écrivait si bien. Que coiffée d'un chapeau rose, elle allât tel jour, à telle heure, s'asseoir aux Tuileries. L'ami en question y passerait. Elle n'aurait alors qu'à se lever et à dire : « C'est moi ! » Stendhal donna dans le panneau avec autant de naïveté que la pauvre fille. Mis en goût par la lecture des lettres que Mérimée lui avait montrées, il endossa son habit grenat, son gilet blanc, se noua au col une belle cravate et se dirigea vers la terrasse du bord de l'eau où la vue d'un chapeau rose le fit tressaillir. Mais son émotion ne tarda pas à faire place à une véritable épouvante. « C'est moi ! » articula la bossue, les yeux pudiquement baissés. Il fut brutal : « Oh, non, s'écria-t-il, ces conquêtes-là, Mérimée peut les garder pour lui, je ne les lui dispute pas ! » Et il passa.

L'anecdote est fort suspecte, comme beaucoup d'anecdotes de ce genre, et on ne la reproduit qu'à titre de curiosité.

***

La correspondance connue de Stendhal à Mérimée se réduit malheureusement à peu de chose, Mérimée ayant détruit la plupart des lettres qu'il avait reçues de son ami. On n'en a donc, de Beyle à Mérimée, que deux, l'une du 23 décembre 1826 où l'auteur d'*Armance* s'explique très librement sur la signification de son livre et en fait la critique : « Ce roman est trop *erudito*, trop savant. A-t-il assez de chaleur pour faire veiller une jolie marquise française jusqu'à deux heures du matin ? *That is the question.* » L'autre lettre, également datée de Paris, 26 décembre 1828, « à cinq heures du soir, sans bougie », renferme des conseils et des critiques littéraires. C'est dans cette lettre que Stendhal reproche son style « un peu portier » à Mérimée qui lui faisait le même grief. On frémit de se demander ce qu'ils penseraient des romans d'aujourd'hui.

Les lettres de Mérimée à Stendhal sont heureusement plus nombreuses ; il nous en a été conservé dix-huit dont la première est de mars 1825 et la dernière un simple billet du début de 1842.

Le ton de la première montre qu'en mars 1825, quatre ans après leur première rencontre, leur amitié n'avait pas encore fait de grands progrès. « Monsieur », écrivait Mérimée et il terminait par des « compliments bien sincères » après avoir averti Beyle, à propos de *Racine et Shakespeare*, qu'il n'était pas de son avis sur l'essence romantique de la tragédie historique. Dans la deuxième, qui est de 1827, Mérimée conseille à Beyle de signer de son nom *Armance* : « Vous ne pouvez pas changer votre style cassant, et tous vos lecteurs vous reconnaîtront. On dira : M. B. a eu honte de signer même son nom supposé, donc il a honte de son roman — donc son roman est mauvais — donc ne le lisons pas... » Fin décembre 1830, Mérimée, en qui l'on s'attendait à trouver une plus large ouverture d'esprit, fait grief à Stendhal de la trop cruelle vérité du caractère de Julien Sorel. « Le but de l'art n'est pas de montrer ce côté de la nature humaine... Vous qui êtes très susceptible d'amour, comme il appert de vos relations avec Mme Azur, vous êtes impardonnable d'avoir mis en lumière les vilenies cachées de cette belle illusion. » Singulière appréciation sous la plume d'un tel sceptique ! Mérimée avait des raisons particulières de s'intéresser à Mathilde de la Môle. Maurice Parturier a en effet prouvé que l'aventure de l'orgueilleuse jeune fille et de Julien avait été inspirée à Stendhal par celle de l'archéologue Édouard Grasset et de Mary de Neuville. Stendhal en tenait tout le détail de son ami. Mais celui-ci ne trouvait pas à son goût l'interprétation littéraire faite de la réalité par l'auteur du *Rouge et Noir*. Le 15 mars 1831 : « Pourquoi avez-vous choisi un caractère qui a l'air impossible ?... Pourquoi, ayant choisi ce caractère impossible en apparence, l'avez-vous encore orné de détails de votre invention ? » Mary de Neuville et Alberthe de Rubempré, l'autre modèle de Mathilde, sont déjà difficiles à comprendre dans la vie ; du fait que l'auteur leur a prêté des traits de son invention, elles deviennent tout à fait inexplicables dans le roman. Le 31 du même mois, Mérimée s'étend longuement sur cette aventure de Mary de Neuville et de Grasset, puis il parle d'un piège que, jalouse de Valentine Delessert, lui a tendu sa maîtresse et de la scène qui en est résultée. Le 25 mai, ce sont les tracas conjugaux et amoureux de Virginie Ancelot qui font les frais de la lettre de Mérimée. Le 14 septembre, allusion à une petite scène d'orgie à laquelle participaient Horace de Viel-Castel et Delacroix et la lettre s'achève sur un flot d'injures à l'adresse du ménage Girardin. Le 1er décembre 1831, renseignements sur les succès de la Pasta, chez qui Stendhal avait été assidu dans les années précédentes, sur les amours d'Alberthe de Rubempré et du baron de Mareste qui a remplacé Beyle dans les bonnes grâces de la dame, et sur celles des Ancelot. En octobre 1832, une histoire de fille et des confidences sur Jenny Dacquin, la « belle inconnue », qui tiendra désormais tant de place dans la vie de Mérimée. A la fin de l'année, celui-ci, qui était au ministère du Commerce le secrétaire d'Apollinaire d'Argout, le suit à l'Intérieur. La longue lettre du 19 janvier renferme de nouvelles confidences sur l'inconnue de Bou-

logne. Le 9 juin 1834, Mérimée recommande à Stendhal Paul Delaroche qui va passer une année à Rome, et le 30 septembre Amaury Duval. Le 30 avril 1835, Mérimée, qui est en Espagne, conseille à Stendhal de se faire nommer à Valence puisqu'il ne peut plus se voir à Civita-Vecchia. Une fois installé, il demanderait un congé pour aller passer deux ou trois mois à Madrid. « Si vous tenez fort à causer avec des gens intelligents, demandez Barcelone. Une bibliothèque est impossible aujourd'hui et il faut attendre Lémo (Molé) pour avoir une place à Paris dans sa boutique. Or, son entrée est infiniment ajournée comme vous avez pu voir. Victor (Broglie) triomphe sur toute la ligne. » Juillet 1836, le rendez-vous de Laon. Le 12 février 1837, sévères critiques sur la préface des *Mémoires de Napoléon*. Enfin, au début de 1842, un dernier billet adressé à l'*Hôtel de Nantes*, 78, rue Neuve-des-Petits-Champs, un dîner décidé pour le lendemain est décommandé. Mérimée venait d'arriver à Paris, après un voyage à Constantinople au retour duquel il avait fait escale à Civita-Vecchia sans y trouver Stendhal parti très malade pour Paris. Stendhal allait mourir quelques jours après.

Ces lettres de Mérimée à Stendhal ont une réputation de grossièreté et d'obscénité qui les a fait considérer longtemps comme impubliables. Sans doute Stendhal y répondait-il de la même encre ; on en peut juger d'après la lettre sur *Armance*. Ce petit travers, vraisemblablement particulier aux deux hommes, se retrouve chez les écrivains de la génération suivante. Il était de règle dans l'entourage d'Apollonie Sabatier.

***

Au début de la fameuse brochure *H. B.*, après avoir rappelé le passage de l'Odyssée où le spectre d'Elpénor demande à Ulysse de ne pas le laisser sans être pleuré et enterré, Mérimée commente en ces termes l'enterrement de Stendhal : « Aujourd'hui, l'enterrement ne manque à personne, grâce à un règlement de police ; mais, nous autres païens, nous avons aussi des devoirs à remplir envers nos morts, qui ne consistent pas seulement dans l'accomplissement d'une ordonnance de grande voirie. J'ai assisté à trois enterrements païens : — celui de Sautelet, qui s'était brûlé la cervelle. Son maître, grand philosophe (Cousin), et ses amis eurent peur des honnêtes gens et n'osèrent parler. — Celui de M. Jacquemont. Il avait défendu les discours. — Celui de Beyle enfin. Nous nous y trouvâmes trois, et si mal préparés que nous ignorions ses dernières volontés. Chaque fois j'ai senti que nous avions manqué à quelque chose, sinon envers le mort, du moins envers nous-mêmes. Qu'un de nos amis meure en voyage, nous avons le vif regret de ne pas lui avoir dit adieu au moment du départ. Un départ, une mort doivent se célébrer avec une certaine cérémonie ; car il y a là quelque chose de solennel. Ne fût-ce qu'un repas, une association de pensées régulière, il faut quelque chose, c'est ce que demande Elpénor. Ce n'est pas seulement un peu de terre

qu'il réclame, c'est un souvenir. J'écris les pages suivantes pour suppléer à ce que nous ne fîmes point aux funérailles de Beyle... » Intention excellente avec laquelle s'accordait mal le frontispice de Rops mis en tête de la brochure.

Au cimetière Montmartre où Stendhal eût été si mécontent de se voir, lui qui avait bien spécifié son désir d'être inhumé au cimetière d'Andilly, près de Montmorency, il n'y eut donc pas de discours. Les trois assistants dont parle Mérimée furent lui, Romain Colomb et le peintre Abraham Constantin avec qui Stendhal avait vécu à Rome.

Peu de temps après la mort de Beyle, une femme charmante à laquelle l'avait lié une amitié fort tendre, si tendre qu'il avait eu l'envie de l'épouser, Mme Jules Gauthier, écrivit à Mérimée qui prit la signature de sa lettre pour celle d'un homme : « Pourriez-vous me dire qui est un monsieur Jules qui demeure à Saint-Denis ? demanda-t-il à Romain Colomb. J'ai reçu de lui une lettre et un cadre renfermant quelques lignes de l'écriture de Beyle. Il me dit qu'on lui a appris que je disais du mal de Beyle et, *pour me donner des remords*, il m'envoie une phrase découpée dans une lettre de notre ami où il parle avec éloge d'un de mes premiers bouquins. Cette lettre et le reproche m'ont paru si étranges que je n'y ai pas répondu. Je n'ai jamais entendu parler à Beyle de personne de ce nom. J'ai perdu la lettre et je ne me souviens plus que du prénom de Jules qui est sur le fragment qu'il m'envoie. Peut-être avec Jules et Saint-Denis pourrez-vous me donner la clef de cette énigme. » Ce geste de Mme Jules Gauthier reprochant à Mérimée de mal parler de son ancien ami et, pour lui donner du remords, mettant sous ses yeux une lettre de celui-ci, achève la physionomie de cette femme de cœur, de toutes celles qu'a connues Stendhal la plus digne d'être aimée de lui.

La brochure *H. B.* et les *Notes et Souvenirs* renferment sur Stendhal des aperçus justes et pénétrants où sont bien définis ses aspects contradictoires, mais il en ressort que Mérimée a mal connu la vie de son ami. L'a-t-il aimé comme nous souhaiterions qu'il l'eût fait, nous qui, par un phénomène de cristallisation unique en littérature, aimons Stendhal jusque dans ce qu'il a eu de moins aimable ? A cette question répond une phrase de Mérimée dont nous pouvons nous estimer satisfaits : « Peu d'hommes m'ont plu davantage ; il n'y en a point dont l'amitié m'ait été plus précieuse. »

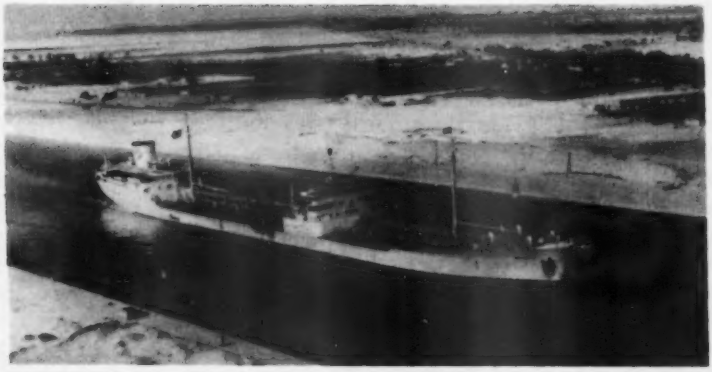
Romain Colomb redoutait l'influence que les mauvaises manières de Mérimée auraient pu avoir sur son cousin. C'était là une crainte excessive. Stendhal n'avait pas besoin de l'exemple de son jeune ami pour scandaliser la bonne compagnie. « Je regrette beaucoup, écrivait Mérimée à Sutton Sharpe, le 8 janvier 1829, d'avoir été présenté dans cette maison (chez Cuvier, au Jardin du Roi) par Beyle, car il m'a chargé de sa mauvaise réputation et j'ai bien assez de la mienne... »

Mérimée ne niait pas l'influence que Stendhal avait eue sur lui. Le 31 mai 1852, comme il lisait la correspondance de Beyle pour en faire

la préface, il écrivait à Jenny Dacquin : « Cela me rajeunit de vingt ans au moins. C'est comme si je faisais l'autopsie des pensées d'un homme que j'ai intimement connu et dont les idées des choses et des hommes ont singulièrement déteint sur les miennes. Cela me rend triste et gai vingt fois tour à tour dans une heure et me fait bien regretter d'avoir brûlé les lettres que Beyle m'écrivait. »

L'influence de Stendhal sur Mérimée a été exagérée, surtout par Barbey d'Aurevilly. « Qu'aurait été M. Mérimée si avant lui Stendhal n'avait pas existé ? » demandait celui-ci en 1865. L'opinion de Sainte-Beuve est plus nuancée : « Beyle a eu trois disciples : Duvergier de Hauranne, Jacquemont et Mérimée. La politique a affranchi Duvergier de Hauranne, son voyage dans l'Inde a émancipé Jacquemont. Mérimée seul est resté disciple de Beyle et plus marqué à son coin qu'il ne le croit, ne craignant rien tant que de paraître sensible, de paraître et d'être éloquent, ayant peur du ridicule, se garant du trop de talent et de l'apparence de la déclamation jusqu'à ne pas fuir la sécheresse. » On a dit récemment que Mérimée avait dû à la lente, mais pénétrante influence de Stendhal son dilettantisme, son irréligion, son matérialisme, son goût de l'énergie et de la violence, son besoin d'aimer. C'est peut-être forcer la dose. Sans nier, bien entendu, l'influence que Stendhal, sensiblement plus âgé que Mérimée peut avoir eu sur ce dernier, mais sans oublier non plus que Mérimée fut singulièrement précoce et vis-à-vis de Stendhal ne se comporta jamais en disciple, en tenant compte aussi de ce fait qu'une attitude surveillée, opposée à l'éloquence et au lyrisme de la droite romantique, était de règle parmi ceux que nous appellerions volontiers les « romantiques secs » du *Globe*, ce qu'on peut affirmer sans risque d'erreur, c'est que Stendhal n'a pas peu contribué à fixer Mérimée dans son pessimisme aristocratique et son mépris du vulgaire. Stendhal fut pour Mérimée ce qu'il a été pour toute une famille d'écrivains depuis la fin du siècle dernier et qu'il reste pour nombre d'entre nous : un stimulant et un ferment.

ANDRÉ BILLY,
de l'Académie Goncourt.



LE COUP DE SUEZ

par F. Charles-Roux

Tous les pays ont un destin. Il dépend d'eux d'y être égaux ou inférieurs. Très peu ont, en outre, une destination, qui est chose plus impérative. L'Égypte est dans ce cas. Sa destination, qui n'est certes pas sans grandeur, est de servir de trait d'union entre l'Occident et l'Orient, en faisant communiquer le bassin de la Méditerranée avec celui de l'Océan Indien, auquel donne accès le long couloir de la mer Rouge.

Ce ne sont pas Ferdinand de Lesseps et son canal de Suez qui ont conféré à l'Égypte cette destination : c'est la Nature ; c'est la géographie physique. Elle est inscrite sur la carte d'Afrique, à l'endroit de l'isthme dont le nom s'est appliqué au canal qui le traverse. La preuve en est que l'œuvre de Lesseps s'est rattachée à de nombreux précédents, les uns très anciens, comme les canaux dérivés du Nil pour aboutir au golfe de Suez sous les pharaons, les Ptolémées, les Perses, les Romains, les Khalifes, les autres beaucoup plus récents, comme les travaux des ingénieurs de Bonaparte et les études, les plans des Saint-Simoniens. Ce qui appartient en propre à Lesseps et à son équipe, et ce qui fait leur gloire, c'est d'avoir fait passer « la jonction des deux mers » du stade des réminiscences historiques, des projets et des tâtonnements, à celui de la réalisation et de l'achèvement ; c'est d'avoir fourni à la destination naturelle de l'Égypte le moyen le plus parfait de s'accomplir pleinement, grâce à un canal direct et de niveau égal d'une mer à l'autre, du golfe de Suez sur la mer Rouge à celui de Péluse sur la Méditerranée.

Pour mener à bien sa gigantesque entreprise, pour creuser son canal, en venant à bout d'obstacles naturels et politiques jugés par beaucoup insurmontables, ensuite pour assurer la gestion de l'ouvrage, Lesseps fit apport gratuitement à une société formée par lui de la concession que le vice-roi d'Égypte Mohammed Saïd lui avait octroyée par deux firmans successifs, le premier de novembre 1854, le second de janvier 1856. Ainsi naquit, en 1858, la « Compagnie universelle du canal maritime de Suez ». Sa naissance dota l'Égypte de l'instrument le plus efficace et le moins encombrant dont elle pût disposer, pour remplir le rôle auquel la Nature l'avait vouée et pour rendre au monde un service dont l'heure avait sonné.

Maintes fois, depuis près de neuf ans que je préside cette institution célèbre, j'ai répété aux Égyptiens : « Si jamais vous portez atteinte à la Compagnie du Canal de Suez, vous donnerez un élan irrésistible au progrès de l'idée internationale, dont l'application vous imposera une servitude beaucoup plus pesante que celle dont vous vous croyez, à tort, grevés par cette compagnie. » Ce qui est en train de se passer me paraît justifier cet avertissement.

Une application de l'idée internationale, la compagnie créée par Lesseps le fut aussi. Mais c'en fut une application atténuée, faite d'accord avec un vice-roi d'Égypte, en exécution des firmans mêmes de concession qui émanaient de lui, n'ayant en soi rien de dérogatoire aux principes de la souveraineté la plus pointilleuse.

Il y a maintenant cent deux ans que la création de la Compagnie fut décrétée (1854) ; cent ans que la décision de la créer fut confirmée, que ses statuts et son cahier des charges, furent promulgués (1856) ; quatre-vingt-dix-huit ans qu'elle a été constituée régulièrement (1858) ; quatre-vingt-seize ans qu'elle a effectivement entrepris les travaux dont elle était chargée (1860) ; quatre-vingt-sept ans qu'elle les a terminés (1869) et, par conséquent, autant d'années qu'a commencé à courir la durée de quatre-vingt-dix-neuf ans assignée à sa concession.

Ce qu'elle a fait pendant sa longue existence, c'est un sujet si vaste qu'il ne peut être ici qu'effleuré. D'abord, elle a fait le canal lui-même : tâche dont la difficulté fut prouvée par l'immense retentissement de son succès ; ouvrage dant l'intérêt est suffisamment démontré par l'émoi que son avenir suscite actuellement dans le monde entier. Ensuite, la Compagnie ne s'est jamais bornée à maintenir le canal en bon état d'usage, par des travaux courants d'entretien, qui ne connaissent pas de relâche. Elle l'a positivement transformé, comparativement à ce qu'il était le jour de son inauguration. En l'élargissant, le rectifiant, le doublant sur certains points, par huit programmes successifs de grands travaux d'amélioration, elle l'a constamment adapté aux besoins de la navigation et à l'évolution des constructions navales. Elle l'a mis en mesure d'être franchi par des navires, non seulement toujours plus nombreux (14 666 en 1955, jaugeant ensemble 115 756 000 tonnes), mais

d'un tonnage de jauge et d'un tirant d'eau toujours croissants. Création de la Compagnie, le canal fut donc une création continue. Il a été, depuis longtemps, rendu utilisable la nuit. La durée de la traversée a été réduite à seize heures et le parcours de Port-Saïd à Suez ou vice-versa put être, l'année dernière, effectué chaque jour par 40 navires en moyenne, ce qui suppose des pointes de 45 et même 50 par jour. Ces résultats remarquables n'ont pu être obtenus que grâce à la mise en place d'une organisation bien conçue et bien composée, de services à la fois bien spécialisés et bien coordonnés, d'un personnel de choix, se signalant par sa compétence et sa conscience dans ses attributions diverses, techniques, maritimes ou administratives. L'esprit commun de ce personnel fut toujours un esprit de service public international.

Un esprit aussi de coopération avec l'Égypte et de bonne entente avec les autorités du pays. Ce fut là une tradition remontant à l'origine même de la Compagnie et à ses débuts. Elle lui fut, au surplus, imposée par l'intérêt même de son fonctionnement, tant furent fréquents de prime abord, et le devinrent encore plus avec le temps, les contacts entre elle et les administrations égyptiennes, locales de l'isthme ou centrales du Caire. Sans doute ces contacts firent-ils parfois apparaître des points de friction. Mais, quand il en apparut, la Compagnie s'efforça toujours de les faire disparaître, souvent en y mettant beaucoup du sien. Jamais cette recherche persévérante de bonne intelligence ne fut altérée par une activité politique quelconque de la Compagnie, par la moindre immixtion de sa part dans des affaires internes ou extérieures ne la concernant pas directement. Je l'ai dit plus d'une fois aux assemblées générales de ses actionnaires : « La Compagnie ne se mêle pas de ce qui ne la regarde pas. Sa politique consiste essentiellement à n'en pas faire. » N'en pas faire ne veut pas dire, toutefois, n'en pas avoir. Elle en avait une, qui consistait à s'adapter à l'évolution intérieure de l'Égypte et aux formes que prenait le pouvoir politique égyptien. Cette politique-là, elle l'avait toujours pratiquée, sous tous les régimes, envers tous les gouvernements, n'en boudant aucun, ne faisant grise mine à aucun, tenant compte des conjonctures scabreuses et des humeurs altières, invariablement disposée à liquider son contentieux avec l'Égypte, quand il s'en était accumulé un trop lourd. Ainsi avait-elle procédé avec le régime militaire établi au Caire depuis plus de trois ans. Ses rapports avec lui avaient commencé par être bons, puis étaient devenus plus tendus, sans pourtant rien présenter d'anormal. Sous ce régime comme sous les précédents, elle avait conscience d'être utile au Gouvernement égyptien en s'interposant comme un écran entre lui et les usagers du canal. Utile, tout porte à croire que cet écran l'était, quand on constate le tumulte international que sa chute a soulevé.

Dans la soirée du 26 juillet 1956, le colonel Nasser, depuis peu président de la République égyptienne, prononçant sur une place publique d'Alexandrie une harangue enflammée, devant une foule fana-

tisée, proclamait la nationalisation de la Compagnie du Canal de Suez. Il donnait lecture des articles d'une loi, dont le texte était publié, au même moment, dans un exemplaire imprimé en secret du *Journal officiel*. Comme aucune assemblée délibérante, même consultative, n'existe au Caire pour discuter et voter les lois, il avait suffi que celle-là fût adoptée par le Conseil des Ministres pour qu'elle pût être promulguée. Les dispositions principales en étaient : transfert à l'État égyptien de l'actif et du passif de la Compagnie et, en conséquence, blocage de tous ses avoirs, en Égypte et hors d'Égypte ; à la condition du transfert de tous ses biens, indemnisation des porteurs de ses titres au cours de la veille à la Bourse de Paris ; création d'un organisme égyptien pour la remplacer ; réquisition de ses agents sous peine de sanctions judiciaires s'ils ne demeuraient pas en fonctions. Approximativement à la même heure où le colonel Nasser parlait à Alexandrie, la police envahissait les bureaux de l'agence supérieure de la Compagnie au Caire, les fermait après avoir apposé les scellés sur le coffre, laissait une garde devant la porte, cernait et occupait la résidence administrative, plaçait des policiers en armes devant les habitations particulières de l'agent supérieur et de son adjoint. Simultanément à cette descente de police au Caire, la force armée prenait également possession des services de la Compagnie à Port-Saïd, Port-Fouad, Ismaïlia et Port-Thewfik (le Suez moderne). A dix heures et demie du soir, un officier supérieur de l'armée égyptienne, chargé de commander l'opération, lançait par le télégraphe la circulaire dont le texte suit :

En vertu de l'article 4 de la loi de nationalisation de la Compagnie du Canal de Suez, tous les employés et ouvriers des stations sont tenus de poursuivre leur travail. Tout employé ou ouvrier qui s'abstiendrait de s'y soumettre est passible de la cour martiale. La navigation dans le canal restera ouverte comme d'habitude. Le chef de chaque station en est personnellement responsable. Il est tenu de communiquer immédiatement à la direction du mouvement à Ismaïlia les noms des employés ou ouvriers qui refuseraient de poursuivre leur travail. Signé : colonel Amin Helmy.

Sans doute en exécution de l'ordre contenu dans ce télégramme et pour le porter plus sûrement à la connaissance des pilotes, sans lesquels il n'y a pas de trafic possible dans le canal, il fut procédé à l'affichage dans leurs postes d'un placard rédigé en trois langues, français, anglais et arabe, ainsi libellé :

Tous les pilotes en service ou qui en seront requis sont tenus de poursuivre leur travail comme d'habitude. Tout pilote qui s'abstiendrait de le faire serait exposé à passer en jugement devant la cour martiale.

Le lendemain matin, 27 juillet, une patrouille en armes, accompa-

gnant un fonctionnaire des Finances égyptiennes, faisait irruption dans les locaux des agences du Crédit Lyonnais et du Comptoir d'Escompte au Caire, banques habituelles de la Compagnie, pour se faire livrer les dépôts de fonds de celle-ci.

Telle a été, si je puis dire, la procédure de cette nationalisation. Rien n'y a manqué pour y donner le caractère d'un acte de violence et, comme on l'a partout appelé immédiatement, d'un coup de force : ni le secret de la décision prise et des dispositions adoptées d'avance pour la mettre à exécution ; ni la passion du langage tenu par le Chef de l'État égyptien pour l'annoncer ; ni l'emploi de la police et de l'armée pour la rendre effective ; ni le recours à la menace de sanctions judiciaires, incombant à une cour martiale, pour en assurer l'application.

Ce coup surprit la direction de la Compagnie dans un état, non pas de quiétude, qui ne lui était plus habituel depuis assez longtemps, mais d'ignorance de ce qui s'était tramé contre elle. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui veulent s'en être doutés ou en avoir entendu quelque demi-divulgation. En réalité, le secret, qui est, d'ailleurs, la condition des opérations de ce genre, avait été bien gardé. Il serait vain de se demander si certains diplomates étrangers avaient été mis dans la confidence. En tout cas, à la Compagnie ne parvint aucun avertissement, aucun indice.

A travers elle, frappée dans ses œuvres vives, la France, l'Angleterre et même les États-Unis étaient délibérément visés : bref, les Occidentaux en bloc. A cet égard ne laissent aucun doute les attaques dirigées contre eux par le colonel Nasser dans sa harangue d'Alexandrie, dont le ton agressif dépassa celui des discours de Hitler et de Mussolini, discours auxquels on l'a souvent comparée. La coïncidence de ces attaques avec l'annonce de la nationalisation est significative : elle fait sentir que la Compagnie fut victime d'une colère dont elle n'était pas le principal objet.

La nationalisation fut en contradiction flagrante avec des faits qui dataient de peu.

Pendant l'hiver de 1956, le ministre des Affaires étrangères d'Égypte, que j'étais allé voir dans son cabinet, accompagné de M. J. Georges-Picot, me dit en propres termes : « Ce qu'il faut organiser maintenant, c'est la collaboration de la Compagnie avec le Gouvernement égyptien après 1968. » Et, me rencontrant à dîner peu de jours après dans une maison diplomatique, il me le répétait en ajoutant : « Soyez assuré que c'est la pensée du Gouvernement. » C'était le bon sens. Cela ne signifiait d'ailleurs pas que la concession dût être prolongée au-delà de novembre 1968, date normale de son échéance. Mais cela voulait dire qu'à cette date la Compagnie, se survivant à Paris pour un autre objet, aurait à aider le Gouvernement égyptien à prendre sa succession en Égypte. En tout cas, il en résultait expressément que la permanence

de la Compagnie comme organisme de gestion du canal jusqu'en 1968 n'était pas mise en cause.

A peu de temps de là, M. Christian Pineau, ministre français des Affaires étrangères, arrivait au Caire pour une visite-éclair, qui, à mon avis, fut justifiée, opportune et utile. Il voulut bien parler en faveur de la Compagnie, alors engagée avec le Gouvernement égyptien dans une laborieuse négociation financière. A son intervention, la réaction du colonel Nasser et de son ministre des Affaires étrangères fut favorable et sympathique : le Gouvernement égyptien était, répondirent-ils, satisfait de la Compagnie, envers laquelle il n'avait aucune mauvaise intention. Leur réponse me fut, d'une part et de l'autre, obligeamment rapportée.

Avant et depuis ce moment, l'expédition d'affaires courantes, telles que recrutement de pilotes ou d'autres techniciens, amenait tantôt la Compagnie, tantôt le Gouvernement égyptien, à se référer à la dernière en date des grandes conventions réglant leurs rapports généraux : celle du 7 mars 1949. Jamais sa validité ne fut mise en question : or, elle était manifestement conçue pour durer jusqu'en 1968 et contenait des dispositions applicables jusqu'à peu de temps avant ce terme.

Le 30 mai 1956 fut enfin conclue la négociation financière à laquelle j'ai déjà fait allusion et qui avait commencé en octobre 1955. Or, l'échange de lettres identiques qui constata cet accord contint des dispositions applicables jusqu'en 1963 et prévit expressément le retransfert du Caire à Paris, en 1968, de fonds placés en Égypte par la Compagnie.

Enfin, quelques semaines avant la nationalisation, en juin 1956, la Compagnie fut, verbalement mais on ne peut plus officiellement, consultée par le Gouvernement égyptien sur l'entreprise en commun d'un grand travail de longue haleine : le percement d'un tunnel sous le canal, d'une rive à l'autre. Sa réponse fut que ce travail sortait manifestement du cadre de son activité normale, mais que néanmoins elle le mettrait à l'étude dans son service technique de Paris.

Ainsi, non seulement la Compagnie n'avait jamais été pressentie sur la fin anticipée de sa concession ; non seulement elle n'avait jamais reçu la moindre ouverture à cet effet ; non seulement elle n'avait jamais été menacée d'être nationalisée de force ; mais toute une série de faits récents avaient démenti le dessein, chez les gouvernants égyptiens, d'abréger son existence ou de mettre la main sur elle.

Sans doute s'était-elle sentie enveloppée d'une atmosphère de chicanes, de tracasseries, voire de revendications. Mais ce « climat » n'avait pas été pour elle une nouveauté. Elle en avait connu de semblables auparavant. Sans doute aussi se voyait-elle en butte au Caire, de la part d'une certaine presse, à une campagne de récriminations et de diffamations pouvant aller jusqu'à l'insulte. Mais chaque fois qu'elle avait protesté contre tel article, tract ou livre la vilipendant, il lui

avait toujours été répondu de n'y pas attacher plus d'importance que n'en méritait l'outrance même du cas. En réalité, le fait était moins inconsistant qu'on ne se plaisait à le lui répéter et là se révélait un réel danger : les progrès faits, jusque dans l'entourage militaire du colonel-président, par une petite clique d'adversaires acharnés. Toutefois, rien n'avait laissé supposer que ces progrès pussent bientôt aller jusqu'à se concrétiser dans un acte politique extrême du Gouvernement, dans un abus de pouvoir caractérisé.

La Compagnie n'avait fourni au Gouvernement égyptien aucun grief légitime. Elle avait su maintenir avec lui des rapports normaux, grâce à son soin constant d'arrondir les angles dans leurs relations mutuelles. Par l'accord financier tout récent qu'elle venait de conclure avec lui, elle lui avait consenti, en faveur de l'économie publique du pays, des avantages substantiels, d'ailleurs instamment sollicités par lui. Aussi, des voix égyptiennes autorisées avaient-elles fait espérer que cet accord serait le prélude d'un resserrement de la coopération de la Compagnie avec le Gouvernement.

Elle n'avait jamais cessé de rendre à l'Égypte de signalés services. Je ne peux ici que passer en revue très rapidement ceux qu'elle lui a rendus au cours de moins d'un siècle. Une nouvelle province égyptienne entièrement tirée par elle du néant de l'état désertique ; trois villes : Port-Saïd (250 000 habitants), Port-Fouad (une quinzaine de milliers), Ismaïlia (plus de 80 000) surgies des dunes d'un sable aride et nu ; Suez promu du rang de bourgade à celui d'une ville de 100 000 habitants ; l'eau douce et son filtrage, les routes, la voie ferrée, l'éclairage et l'énergie électriques, l'industrie et le commerce, l'hygiène publique, le service sanitaire, introduits dans une contrée où tout fut à créer en partant de zéro ; des hôpitaux, des dispensaires, des centres médicaux, des écoles, des églises, des mosquées contruits dans chaque agglomération urbaine ; toute une œuvre sociale accomplie ; une pluie de hauts salaires répandue sur des générations de travailleurs ; un système très libéral de pensions de retraite, d'allocations familiales, de participation aux bénéfices, d'indemnités de congé, de gratuité des soins médicaux, appliqué à des milliers d'employés et d'ouvriers ; des encaissements très appréciables apportés au Trésor égyptien par le paiement d'une redevance annuelle et l'acquittement d'impôts sans cesse croissants ; un appoint considérable en devises étrangères fourni à la balance du commerce extérieur de l'Égypte : voilà *grosso modo* ce que la Compagnie du Canal de Suez avait fait et continuait à faire pour ce pays.

J'ai déjà dit que le canal avait été pour elle une création continue, à cause des améliorations successives qu'elle y apportait. On ne pouvait vraiment lui reprocher de le négliger, au moment où survint la nationalisation. Car elle venait d'achever la première tranche d'un programme de grands travaux et commençait à exécuter la deuxième, les deux ensemble devant lui coûter 18 à 20 milliards de francs. Ce devait

être, au contraire, la nationalisation qui nuirait à la poursuite de ces travaux nécessaires, par sa répercussion sur les contrats avec les entrepreneurs, sur les commandes et la livraison de matériel neuf.

Au surplus, les meilleurs juges de la gestion d'un ouvrage en sont les usagers. Or, les armateurs du monte entier se déclaraient hautement satisfaits des services de la Compagnie. La preuve en est qu'à peine la nationalisation proclamée, la Chambre Internationale du *Shipping*, qui groupe à Londres les représentants des marines marchandes de seize pays, se réunissait d'urgence en session extraordinaire, votait une protestation solennelle contre la mainmise du Gouvernement égyptien sur le canal et adressait à la Compagnie une lettre publique, qui rendait un éclatant hommage aux titres qu'elle s'était acquis à la gratitude de la navigation mondiale. En faisaient autant de leur côté le Comité Central des Armateurs de France, à Paris, et la Chambre Nationale du *Shipping* britannique, à Londres. Seul, le manque de place m'empêche de citer les textes de ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils émanent de gens qualifiés pour les rendre.

Donc aucune carence, aucune défaillance de la Compagnie, dans une partie quelconque de son activité, n'avait pu, je ne dis pas justifier, mais motiver ou même provoquer sa nationalisation. La cause immédiate en est à chercher ailleurs : ce fut la réaction du Gouvernement égyptien contre le refus américain de financer le barrage d'Assouan. Cette relation de cause à effet a été contestée depuis, mais est, à mon avis, incontestable. Évidemment les deux faits semblent fort étrangers l'un à l'autre. La Compagnie n'avait été mêlée en rien à la question du financement du barrage d'Assouan. Les bénéfices nets de l'exploitation du canal ne pouvaient, à moins d'augmentation du droit de passage, qu'être hors de proportion avec les dépenses de l'ouvrage projeté pour opérer une énorme retenue d'eau entre Assouan et Wadi-Halfa. Mais le refus du prêt américain espéré avait produit au Caire une cuisante déception, elle-même génératrice d'une crainte : celle d'une perte de prestige, dont pouvait résulter un ébranlement du pouvoir établi. Dans les régimes dictatoriaux, les considérations de cet ordre pèsent d'un poids prépondérant.

A cette constatation, une seule réserve, mais importante. Le coup exécuté contre la Compagnie le 26 juillet avait dû être préparé d'avance, à toute éventualité, dans une période antérieure. Car si quelques jours ont pu suffire pour mettre sur pied le dispositif policier et militaire de l'opération, en revanche la structure du système de gestion, substituée sur place à la Compagnie pour lui succéder dans la direction de son personnel local, avait certainement fait l'objet d'études préalables. Mais, cette réserve faite, c'est bien l'avertissement public, arrivé de Washington, de n'avoir pas à compter sur quelques centaines de millions de dollars, qui a déclenché la réaction égyptienne sur le canal et fait éclater la foudre sur la Compagnie.

La nationalisation de celle-ci a-t-elle été juridiquement défendable ? Non. Elle a porté atteinte à la fois au droit privé et au droit public, étroitement imbriqués l'un dans l'autre en ce cas d'espèce. Pour être licite, ou tout au moins pour être honnête, une nationalisation doit être précédée d'une discussion en vue d'un règlement de comptes. Pour être admissible à l'étranger, elle doit s'appliquer à un organisme nationalisable. Aucune de ces deux conditions n'a été remplie.

L'agression brusquée commise contre la Compagnie en Égypte n'a pas été précédée de la moindre tentative pour entrer en pourparlers. L'opération qui l'a spoliée de ses avoirs mobiliers, de son matériel et de ses immeubles fut l'application d'un procédé violent, qui n'est admis par aucun code. L'on ne peut même pas la qualifier d'expropriation ; elle a tous les caractères d'une appropriation délictueuse par l'arbitraire. C'est ce qui permit à sir Anthony Eden de l'appeler : « un acte de pillage ». D'autres, en France, l'ont non moins sévèrement taxée de « brigandage ».

En outre. la Compagnie du Canal de Suez n'était pas un organisme nationalisable. Elle était, en effet, une institution de caractère international, assurant un service public international. Elle constituait, par surcroît, un intérêt économique et financier étranger à l'Égypte. Elle employait enfin un personnel de nationalité non égyptienne en notable partie, n'ayant de contrat qu'avec elle et jouissant des droits généralement appelés droits de l'homme, qui comportent celui de travailler pour qui l'on veut. L'universalité qu'elle affirmait dans son titre — Compagnie Universelle — correspondait à celle de son but, de sa fonction : sa tâche intéressait le monde entier, spécialement les pays maritimes. Le canal qu'elle gérait était une voie maritime internationale. Le service public qu'elle assurait n'était pas un service public égyptien, mais bien un service public international au premier chef. Les firmans mêmes qui l'avaient instituée, celui de 1854 (article 6), celui de 1856 (articles 14 et 15), contenaient des dispositions de portée internationale, telles que l'ouverture du canal « à toujours comme passage neutre » aux navires de toutes les nations, l'obligation d'une absolue égalité de traitement pour tous, l'interdiction formelle d'aucune préférence en faveur d'aucun. La convention internationale de 1888, sur le libre passage pour tous en tout temps, non seulement la mentionnait plusieurs fois par son nom de Compagnie Universelle, mais se présentait expressément comme le complément de ses actes de concession et allait même jusqu'à se référer à un accord conclu entre elle et le Gouvernement égyptien pour s'en approprier l'objet. Cette convention internationale avait donc été loin de l'ignorer ou de la passer sous silence. La composition de son Conseil d'administration, si elle n'offrait plus un panachage de nationalités aussi bariolé qu'au début de sa carrière, était cependant restée internationale : Français, Anglais, Égyptiens, un Américain, un Hollandais. Si son siège social était théoriquement à Alexandrie, où elle

ne possédait cependant aucun établissement, son centre administratif était, statutairement, situé à Paris. Elle avait un bureau à Londres et un à New York. Elle était tenue à avoir, pour encaisser ses recettes, des caisses sur plusieurs places européennes. Elle avait été constituée sous le régime de la législation française et son acte constitutif, dressé par un notaire parisien, avait été déposé en l'étude de celui-ci. Elle était justiciable des tribunaux français pour les litiges internes de sa société. Si elle avait été dite « égyptienne » et « régie par les lois et usages du pays » par une convention datant de 1866, elle n'en bénéficiait pas moins d'un régime dérogatoire à d'importantes lois de portée générale, par exemple sur les douanes, sur les sociétés, sur le contrôle des changes. Elle vivait en Égypte sous le régime conventionnel, c'est-à-dire d'accords négociés et librement consentis. La souscription à son capital avait été ouverte, statutairement, sur les principaux marchés financiers du monde. Son capital, après avoir été franco-égyptien de 1858 à 1875, était devenu franco-anglais à partir de cette dernière date, après la vente par le khédive Ismaïl à la Trésorerie britannique des quelque 177 000 actions du canal qu'il avait héritées du règne précédent. La part de 15 p. 100 sur les bénéfices nets du canal, réservée au Trésor égyptien par les statuts de la Compagnie, ayant été vendue en 1880 par le khédive Thewfik à un consortium d'établissements français de crédit qui l'avaient divisée en titres placés dans le public, la participation française aux valeurs du canal s'était trouvée augmentée d'autant. Enfin les recettes de la Compagnie, constituées par les droits de passage, provenaient toutes de sources extérieures à l'Égypte. L'ensemble de ces conditions avait fait de la Compagnie Universelle un organisme d'un type unique en son genre, de caractère international très marqué. Par la nature de son activité, la composition de son capital, l'origine de ses ressources, sa structure très particulière et ce caractère international qui la distinguait, elle échappait à la possibilité d'une nationalisation qui ne violât pas le droit public.

Quant à la réquisition de son personnel sous la menace de sanctions judiciaires, elle correspondait exactement à la définition du travail forcé ou obligatoire, donnée par une convention sur la matière conclue à Genève en juin 1930, signée par l'Égypte et, ironie du sort, ratifiée par le Gouvernement égyptien en 1955. Cette définition, que je traduis de l'anglais, est la suivante : « *Tout travail ou service qui est exigé d'une personne quelconque sous la menace d'une pénalité quelconque et pour lequel ladite personne ne s'est pas offerte elle-même volontairement.* » Il me semble que rentre bien dans cette définition le travail requis d'employés ou d'ouvriers étrangers sous la menace de comparution en cour martiale. Le droit des gens a donc là été violé.

Dans cette situation contraire au droit, ont été placés, à partir du 26 juillet au soir, 900 Européens dont 350 Français, 150 Anglais, quel-

ques Norvégiens, Hollandais, Yougoslaves, Italiens et beaucoup de Grecs. Le premier mouvement de leur immense majorité fut de cesser le travail, en bravant cour martiale, prison ou camp d'internement. Le Gouvernement égyptien craignait beaucoup qu'ils ne le fissent, parce que leur entreprise aurait risqué ainsi d'échouer dès le premier jour. Ils ne l'ont pas fait, la première nuit, pour ne pas refouler les navires en attente de passage aux deux extrémités du canal, et depuis le 27 juillet, pour se conformer aux instructions que la Compagnie leur donna de ne pas interrompre le travail. Ces instructions ne leur furent envoyées qu'à la demande instante des gouvernements français et anglais, ainsi qu'à la requête de l'armement maritime britannique. A une catégorie d'entre eux, les pilotes, dont le nombre était appauvri par le départ en congé d'agents qui ne revinrent pas, un véritable surmenage se trouva ainsi infligé. C'est ce qui a permis à M. Selwyn Lloyd de rappeler, en pleine conférence de Londres, à propos du personnel de la Compagnie en Égypte : « Ce n'est tout de même pas du bétail. »

Fut-il avisé, fut-il judicieux de maintenir si longtemps en fonctions contre son gré un personnel que l'on mettait ainsi pratiquement au service d'une autorité égyptienne de fait, qui n'était reconnue ni par lui-même, ni par la Compagnie dont il dépendait, ni par les gouvernements de Paris et de Londres ? Le laisser cesser le travail n'eût-il pas été le meilleur moyen de prouver que la nationalisation n'était pas payante et de la faire échouer ? Ce sont là des questions auxquelles la réponse des gouvernements ne pouvait pas ne pas prévaloir sur les préférences de la Compagnie ; et la réponse des gouvernements leur était inspirée par les besoins d'une politique qui comportait des transitions, pour permettre des consultations diplomatiques d'une certaine durée.

Ainsi est-il arrivé que, bien des semaines encore après la nationalisation, ce fut un personnel dépendant de la Compagnie et lui conservant toute sa fidélité qui fit fonctionner le canal pour le compte d'une autorité égyptienne de fait, au service de laquelle il refusait de s'engager.

Cette anomalie, à laquelle la Compagnie s'est soumise par discipline, n'a jamais impliqué de sa part, ni de la part des gouvernements occidentaux, la moindre reconnaissance de sa nationalisation. Sur ce point il n'y a jamais eu d'hésitation ni de variation à Paris, ni à Londres : la validité de la nationalisation n'y a jamais été admise et ne pouvait pas l'être.

Le colonel Nasser a-t-il pu ne pas être conscient du coup qu'en nationalisant la Compagnie il portait aux intérêts vitaux de l'Angleterre, aux intérêts matériels, politiques et moraux de la France ? Il est difficile de l'admettre. En ce qui concerne l'Angleterre, il est évident qu'elle se sentirait visée et atteinte dans les sources mêmes de sa vie économique et dans la sécurité de ses communications avec le Common-

wealth. Les réactions immédiates de sir Anthony Eden et de M. Selwyn Lloyd ont assez montré que la Grande-Bretagne ne pouvait accepter le coup de force du Gouvernement égyptien. En ce qui concerne la France, les intérêts menacés de son côté étaient infiniment complexes et, passant ici délibérément sous silence ceux qui ont le plus ému l'opinion publique, j'en veux signaler deux dont elle s'est moins avisée.

Continuatrice active et vigilante d'une des plus grandes réalisations françaises de tous les temps, la Compagnie constituait, en Égypte même, un foyer d'influence dont le rayonnement s'étendait loin en Orient. Une fois éteinte, la flamme n'en sera pas facilement rallumée. Voilà un intérêt moral qui mérite considération.

Et voici maintenant un autre intérêt qui, pour être matériel, n'en mérite pas moins aussi quelque attention. Le canal de Suez est le plus ancien et le plus considérable des investissements français à l'étranger. Cet investissement n'est pas, en France, la propriété d'une poignée de personnes fortunées. Il est réparti entre les mains d'environ 170 000 porteurs de titres de catégories diverses ; et dans cette foule de gens, les petits et les moyens porteurs sont en grande majorité. Au moment où la Compagnie s'est constituée, en 1858, lord Palmerston, qui lui faisait une opposition forcenée, dit un jour d'elle avec dédain qu'elle était « une association de petites gens ». Elle a toujours gardé, dans la composition de ses sociétaires, quelque chose de cette caractéristique.

Cela ne l'a pas empêchée de tenir une grande place dans le monde. L'immense émotion soulevée partout par sa nationalisation est le plus éclatant témoignage de la valeur qu'elle représentait, de la confiance qu'elle inspirait, du grand rôle qu'elle jouait dans l'économie mondiale. Si le Gouvernement égyptien avait mis la main sur un organisme déficient et inférieur à sa tâche, son coup de force n'aurait pas suscité le même émoi. Mais elle représentait un potentiel de capacités, d'expérience, de traditions et de conscience, qui était le fruit d'une activité presque centenaire et qu'une improvisation ne saurait remplacer, du moins pas en partant de zéro.

Il était inévitable qu'en nationalisant la Compagnie, le colonel Nasser favorisât, hors d'Égypte, l'idée d'internationaliser plus radicalement la gestion du canal de Suez. Son pays et lui-même gagneront-ils au change ? Il n'y paraît pas. Le canal et ses usagers y gagneront-ils ? L'avenir le dira.

F. CHARLES-ROUX,
de l'Institut.

TROIS POÈMES

D'ANDRÉ VINCENTENAIRE

par Patrice de La Tour du Pin

I

Seigneur, dis-moi comment se suivent mes saisons,
N'as-Tu pas fait erreur en ce trop long hiver ?
Mon sexe d'âme brûle et ne peut s'accoupler...

Je n'anime plus rien, et tout me désanime,
Ma voix me revient vide au moindre essor vers Toi,
Et je ne trouve pas d'auberge au vent du monde.

Ne suis-je plus qu'un cavalier sans sa monture,
Un chanteur sans espoir de bénédiction
Pour l'avoir égarée quand Tu me faisais grâce ?

Plus sommaire est mon cri que celui de Tes bêtes,
La moindre pierre est plus musicienne que moi...
Pourquoi m'as-Tu repris cette joie naturelle ?

En ai-je trop vécu dans ses vaines pâtures ?
Veux-tu changer ma faim d'un jeûne indéfini,
En mettant Tes scellés aux lèvres du chanteur ?

Par l'impuissance, est-il donc vrai que Tu façonnes ?
Elle seule est réponse à mon balbutiement...
Montre-moi le menteur si je suis au mensonge.

J'avais cru cependant ne pas violer Ta grâce :
Je ne l'ai pas confiée aux idoles du temps,
Ni cachée dans mon sol si profond qu'elle en meure.

Depuis trois ans, dans mon mutisme, je me fore,
Cherchant mon cœur en Toi, non pas dans mon seul sang :
Quand donc permettras-Tu que ma voix en procède ?

Si Tu m'attends bien plus que je ne Te désire,
Descelle-moi, Seigneur, je me meurs d'être atone,
Dis ce qu'il faut réduire et je T'obéirai.

Mais parle, explique-moi si Tu es en détresse
Dans une âme pourtant qui Te confie son mal :
Je m'entends qui gémis et non Toi qui Te plains.

J'épouserai Ton cri, même s'il me terrasse,
Je n'aurai pas le front de me dire profane,
Ni la prétention d'être Ton inspiré.

Mais au moins touche-moi, ne laisse pas s'étendre
Un ciel d'indifférence au-dessus de ma terre :
Es-Tu vraiment le plus désolé de nous deux ?

II

Tu m'assèches, Tu me dépeuples, Tu me creuses
Comme si Tu voulais que je fusse une tombe
Plus morte que son mort, mais que son mort fût Toi...

Ai-je accompli le saut que l'on ne peut reprendre ?
Devrai-je faire deuil du libre et de l'exquis ?
J'aimais plus simplement lorsque j'étais petit...

Ma voix Te bénissait dans son bonheur de dire !
Est-ce Ta grâce ou bien mon mal qui la déchire ?
Je ne sais même plus qui la torture ainsi.

Je m'écœure à l'entendre haletante et si basse,
Ne serais-je donc plus la chambre de Tes cloches ?
Mon battement de cœur n'est-il plus que Ton glas ?

Si c'est encore à Toi que je crie mon angoisse,
Si je Te crois encor le confident plus proche,
Est-ce par habitude ou par amour de Toi ?

Pourquoi m'avoir donné tant d'espoir de louange ?
Si c'était mon dépôt, pourquoi me changer d'ange,
Me confier à celui qui doit écarteler ?

Tout au bout de son vol, tomberai-je dans l'heure
Où cherchant le foyer de ma vie, je lirai
Ton Nom parmi la cendre éteinte du brasier ?

Encore si j'y voyais le sceau de Ta souffrance,
Si dans Ton agonie je pouvais battre au sens
D'être frappé de mort pour mieux Te ressembler !

Mais j'ai peur de tricher et d'aggraver ma dette...
A quel cri diras-Tu que je l'aurais payée ?
Je ne veux pas creuser le vide où T'abîmer...

III

A l'instant de m'abattre et de crier : « O Dieu,
Si je ne croyais pas, que je serais heureux !
Si je ne T'aimais pas, que je vivrais d'amour ! »

A l'instant de m'enfuir pour ne pas me renier,
De revenir vers ma seule âme et ses vergers,
Vers l'embellie, les claires-vues et les grandeurs,

Tu m'as dit : « Ne cours pas Ta vision, mais Mes yeux,
Non Tes vallées d'amour, mais Moi, Ton amoureux...
Où l'enfant ne l'a fait, l'homme devra partir...

A l'instant de gémir : « Mais la beauté ? Mais la noblesse ?
Le plus précieux du monde est en telle détresse !
Ne peut-on le défendre, ô Dieu, sans Te trahir ? »

Tu m'as dit : « Ce n'est plus au jardin d'alliance,
Mais au désert de Moi qu'est d'abord la réponse :
Les plus virils n'y sont que femmes devant Dieu !

Viens : si des christs perdus t'invitent à leur table,
Te découvrent en eux des portées admirables,
Renfonce-toi toujours dans le désert de mon seul cri. »

Je T'ai cru : le cantique a jailli comme un rire,
Le retour d'un muet à la splendeur de dire
Ou la levée enfin des scellés de la mort !

Détachez mon cheval, qu'il retrouve ses membres,
Qu'il éprouve son souffle en de nouveaux galops,
Car il était inanimé, mais il tressaille...

Puisque mon fruit s'inscrit déjà dans ma semence,
J'irai jusqu'au désert pour trouver ma naissance :
Tout le mystère d'homme est un baiser de Dieu !

Pour l'avoir répudié sur le revers d'eux-mêmes,
Tant, Seigneur, ont trahi le sens de Ton Poème :
Jette-moi dans son cours, et je le traduirai.

O Verbe, éclaire-moi la vie d'un verbe d'homme,
Gravitant de silence à cri de vérité,
Et que je rende au fruit l'amour dont Tu m'as fait !

PATRICE DE LA TOUR DU PIN

CHRONIQUE DES LIVRES

SAINT-AUGUSTIN ET L'AUGUSTINISME

par Henri MARRON *(Le Seuil)*

DANS la collection « *Maîtres spirituels* », où l'on peut lire déjà le *Mahomet* d'Emile Dermenghem, le *Jean-Baptiste* de Jean Steinmann et le *Saint Paul* de Claude Tresmontant, le *Saint Augustin* d'Henri Marron est le modèle du genre. Il faut avoir assimilé une immense érudition pour faire vivre ainsi, dans un petit livre de moins de deux cents pages, éclairé d'ailleurs d'une riche et parlante illustration et assorti d'une bibliographie essentielle, une figure aussi complexe que celle de l'évêque d'Hippone ; pour le situer aussi précisément dans son temps ; pour dégager les lignes grandes et mêlées de son influence dans l'Eglise et dans la culture de l'Occident. On apprend, chemin faisant, de savoureux détails : par exemple, que le fameux *Etiam peccata* est un contresens, au moins littéral, de Claudel, puisque la formule est mise par Augustin dans la bouche d'un adversaire et ne saurait passer sous son autorité. Il est pourtant un problème qu'on eût voulu voir débattre plus à fond : celui de l'humanisme de l'auteur des *Confessions*. Imprégné de culture antique, débordant d'élégances cicéroniennes et d'images virgiliennes, touché d'ailleurs par la lumière de Platon, et transférant ces richesses profanes dans une pensée substantiellement biblique et évangélique, Augustin paraît à la source de l'humanisme chrétien. Mais, par sa défiance profonde à l'égard de la nature pécheresse, par sa tendance à dévaloriser la cité de l'homme et le temps de l'histoire, ne fondait-il point une tradition surnaturaliste et pessimiste, difficilement intégrable à ce même humanisme chrétien ? Marron conclut bien qu'il faut *en appeler de tous les augustinismes à Saint Augustin*, mais peut-être la contradiction était-elle au cœur de l'homme lui-même.

P.-H. S.

(Suite de la chronique des livres page 115.)

BÉRÉNICE SE COUPE LES CHEVEUX

ESTHÉTIQUE ET STRATÉGIE 1919

par F. Scott-Fitzgerald

Le samedi soir, après la tombée de la nuit, on pouvait voir, sur le terrain de golf, les fenêtres du Pavillon du Club, comme une trouée jaune dans un océan très noir. Les vagues de cet océan étaient les têtes de caddies pleins de curiosité, les chauffeurs les plus débrouillards et la sœur sourde du professeur de golf.

A l'intérieur, dans la salle qui servait pour les réunions et les bals, on voyait un cercle de sièges d'osier alignés le long du mur. A ces sauteries du samedi soir, le public était surtout féminin ; une foule loquace de dames mûrissantes dont l'œil était perçant et le cœur de marbre, derrière leurs faces-à-main et leurs vastes poitrines. Leur fonction capitale était de critiquer. Elles exprimaient, de temps à autre, une admiration octroyée de mauvaise grâce, mais jamais d'approbation, car toute dame ayant dépassé trente-cinq ans sait bien que lorsque les jeunes se mettent à danser en été, c'est avec les pires intentions du monde, et que si on ne les bombarde pas de regards glacés, certains couples égarés dansent d'inquiétants pas barbares, dans tous les coins, tandis que les jeunes filles les plus populaires, les plus dangereuses, vont au parc des voitures se faire embrasser dans les limousines appartenant à des douairières qui ne se doutent de rien.

Mais, en fin de compte, ce cercle de censeurs n'est pas assez rapproché de la scène pour voir le visage des acteurs et saisir leurs plus subtils apartés. Il ne peut que froncer le sourcil en se penchant en avant, poser des questions et emprunter à son stock de convictions acquises des déductions satisfaisantes. Par exemple : tout jeune homme bien renté vit comme perdrix pourchassée. Ce tribunal ne distingue jamais vraiment le drame de ce monde mouvant, parfois féroce, de l'adolescence.

Du jeune Otis Ormonde qui, à seize ans, est encore pour deux années élève de Hill School, à G. Reece Stoddard dont le bureau, dans l'appartement familial, s'orne d'un diplôme de droit de Harvard ; de la petite Madeleine Hogue, qui trouve encore insolites et incommodes ses cheveux relevés sur le haut de la tête, à Bessie Mac Rae qui est depuis un peu trop longtemps le boute-en-train de toutes les réunions, la masse des

danseurs ne représente pas seulement le spectacle, mais aussi le corps, critique le plus valable, car c'est parmi les jeunes eux-mêmes que sont les meilleurs observateurs.

Sur une modulation des trompettes et un coup de cymbales, la musique se tait, Les couples échangent négligemment des sourires de commande, tout en répétant en manière de badinage : « la-dé-di-dé-di-bim-bam-boum » ; après quoi, le brouhaha des jeunes voix féminines s'élève et domine celui des applaudissements.

Quelques danseurs déçus, que l'arrêt de la danse a surpris au milieu de la piste, où ils se préparaient à enlever une danseuse à son cavalier, revinrent vers les murs d'un air nonchalant. Ce n'était pas un de ces bals tumultueux comme en font éclore les fêtes de Noël ; l'animation restait tempérée ; les jeunes ménages se levaient de temps en temps et exécutaient des valses d'autrefois et des fox-trots sauvages, sous l'œil amusé et indulgent de leurs frères et sœurs cadets.

Warren Mc Intyre, qui fréquentait de manière intermittente l'Université de Yale, se trouvant parmi les danseurs malchanceux, chercha du bout des doigts une cigarette dans la poche de son smoking et s'en alla rôder dans la pénombre de la vaste véranda, Des couples éparpillés autour des tables emplissaient de leurs vagues murmures et de leurs rires assourdis la nuit constellée de lanternes vénitiennes. Il saluait de la tête les causeurs moins absorbés ; chaque fois qu'il passait à côté d'un couple, quelque fragment d'anecdote à demi-oubliée lui revenait à l'esprit ; la ville n'était pas grande, chacun aurait pu en réciter les annales et rappeler le passé de ses amis. Warren voyait, par exemple, Jim Strain et Ethel Demorest, qui étaient secrètement fiancés depuis trois ans. Tout le monde savait que, dès que Jim réussirait à rester dans la même place pendant plus de deux mois, elle l'épouserait. Ils avaient l'air de s'ennuyer ensemble et Ethel regardait parfois Jim avec lassitude.

Warren avait dix-neuf ans et il avait tendance à plaindre ceux de ses amis qui ne faisaient pas leurs études dans une université de l'Est. Mais, comme la plupart des jeunes gens, il disait monts et merveilles des jeunes filles de sa ville quand il en était éloigné : Geneviève Ormonde, qui faisait régulièrement la tournée des bals, réceptions privées, et matches de foot-ball, à Princeton, Yale, Williams et Cornell ; Roberta Dillon aux yeux noirs, aussi célèbre dans sa génération que Hiram Johnson ou Ty Cobb ; et, naturellement, Marjorie Harvey, visage de fée, verve éblouissante, fière d'avoir fait la roue cinq fois de suite au bal « en escarpins » de New Haven.

Warren qui avait passé son enfance dans la même rue que Marjorie, avait depuis longtemps « le béguin pour elle ». Elle semblait parfois accueillir son sentiment avec gratitude, mais elle venait de le soumettre à son épreuve préférée et lui avait gravement annoncé qu'elle ne l'aimait pas d'amour. L'épreuve, c'était elle qui la subissait, car en s'éloignant

d'un jeune homme pendant quelque temps, elle constatait qu'elle ne pensait pas à lui. Warren trouvait cette politique décourageante, d'autant plus que, depuis plusieurs mois, Marjorie avait fait des petits voyages et que, pendant les deux ou trois premiers jours qui avaient suivi son retour, il avait vu sur la table du vestibule chez les Harvey des piles de lettres à elle adressées, portant des écritures masculines de tous genres. Comble d'infortune, sa cousine Bérénice était venue d'Eau Claire passer tout le mois d'août avec elle, et il était devenu impossible de voir Marjorie seule. Il fallait toujours battre le rappel et trouver quelqu'un pour s'occuper de Bérénice. En août, ce n'était pas facile.

Si épris que fût Warren de Marjorie, il devait s'avouer que la cousine Bérénice n'était pas marrante. Elle était jolie, avec ses cheveux bruns et ses joues roses, mais pour l'entrain et la gaieté !... Tous les samedis soirs, il s'obligeait par devoir à danser avec elle, il voulait plaire à Marjorie, mais la danse lui semblait longue : il s'ennuyait toujours avec Bérénice.

— Warren. Tout près de lui, une voix douce interrompit ses pensées. Il se retourna et aperçut Marjorie, joyeuse et rayonnante comme à son habitude. Warren, murmura-t-elle, fais quelque chose pour moi, danse avec Bérénice. Il y a presque une heure qu'elle est cramponnée au petit Otis Ormonde.

— Mais... bien sûr, répondit-il, sans entrain.

— Ça ne t'ennuie pas, dis ? Je veillerai à ce qu'elle ne se cramponne pas.

— D'accord.

Marjorie lui sourit : il ne demandait pas d'autre remerciement.

— Tu es un ange de me rendre ce service, merci !

Avec un soupir, l'ange parcourut des yeux la véranda, mais Bérénice et Otis n'y étaient pas. Il rentra dans le Pavillon et, devant le vestiaire des dames, il trouva Otis au milieu d'un groupe de jeunes gens qui se tordaient de rire. Otis brandissait un morceau de bois qu'il avait ramassé et discourait avec volubilité.

— Elle est allée se recoiffer, annonça-t-il, d'un air accablé. Je l'attends pour danser une heure de plus avec elle.

Les rires recommencèrent à fuser.

— Pourquoi l'un de vous ne vient-il pas me la prendre ? s'écria Otis. Un peu de changement lui ferait plaisir.

— Allons, Otis, insinua un ami, c'est à peine si tu commences à t'habituer à elle.

— Pourquoi ce joujou, Otis ? demanda Warren en souriant.

— Ce joujou ? C'est une massue. Quand elle va sortir, je lui en flanquerai un bon coup sur la tête et je l'enfermerai de nouveau.

Une fille peut être belle ou brillante, si on ne la presse pas d'invitations, sa position dans un bal est désastreuse. La jeunesse est par nature agitée et l'idée de faire plus d'un fox-trot complet avec la même

jeune fille lui paraît déplaisante, pour ne pas dire odieuse. Lorsqu'il s'agit de plusieurs danses, avec les intervalles qui les séparent, l'infortunée peut être tout à faire sûre que le jeune homme, une fois délivré, ne foulera plus jamais ses orteils obstinés.

Warren dansa avec Bérénice la danse qui suivit, d'un bout à l'autre, et ensuite, ravi qu'il y eût un entracte, il la conduisit à une table de la véranda. Il y eut un moment de silence, pendant lequel elle fit, avec son éventail, des moulinets qui ne le touchèrent pas.

— Il fait plus chaud ici qu'à Eau Claire, dit-elle.

Warren étouffa un soupir et acquiesça. C'était probablement vrai. Il se demanda — pour passer le temps — si elle avait peu de conversation parce que personne ne faisait attention à elle, ou si l'on ne faisait pas attention à elle à cause de son manque de conversation

— Vous êtes encore ici pour longtemps ? lui demanda-t-il en rougissant ; elle allait peut-être soupçonner pourquoi il lui posait cette question.

— Encore une semaine, répondit-elle, et elle se mit à le regarder fixement comme si elle attendait avidement la question suivante.

Warren avait envie de bouger. Mais, poussé par un brusque élan charitable, il décida d'essayer sur elle quelques-uns de ses trucs. Il se tourna et la regarda dans les yeux.

— Vous avez une bouche qui doit être rudement bonne à embrasser, commença-t-il tranquillement.

C'était une remarque qu'il lui arrivait de faire à ses danseuses aux bals d'étudiants, lorsqu'ils bavardaient dans la pénombre. Bérénice sursauta. Elle rougit et agita gauchement son éventail. Personne ne lui avait jamais tenu de tels propos.

— Vous ne manquez pas d'insolence.

Le mot lui avait échappé ; elle se mordit la lèvre. Trop tard, elle décida de trouver Warren amusant et elle lui adressa un sourire effaré.

Warren était agacé. Bien qu'il ne s'attendît jamais à ce que cette phrase fût prise au sérieux, elle suscitait toujours quelques rires, ou une bref assaut de badinage sentimental. En outre, il détestait qu'on le traitât d'insolent, sauf par plaisanterie. Ses velléités charitables s'évanouirent, et il changea de sujet.

— Jim Strain et Ethel Demorest bavardent au lieu de danser, observa-t-il ; c'est leur habitude.

Ce genre de propos convenait mieux à Bérénice, mais un vague regret se mêla à son soulagement lorsque Warren aborda ce nouveau thème.

Quand Marjorie et Bérénice rentrèrent, à minuit et demi, elles se souhaitèrent le bonsoir en haut de l'escalier. Elles étaient cousines, mais il n'y avait pas d'intimité entre elles. Marjorie n'avait pas d'amie

intime, elle trouvait les filles idiotes. Bérénice, au contraire, aurait bien voulu profiter de ce séjour pour échanger avec sa cousine ces confidences assaisonnées de larmes et de rires étouffés qu'elle considérait comme un élément indispensable des rapports entre femmes. Mais Marjorie la glaçait ; elle éprouvait à peu près la même difficulté à lui parler qu'à parler aux hommes. Marjorie ne pouffait pas de rire, elle n'avait jamais peur, elle était rarement intimidée : bref elle ne possédait aucune des vertus cardinales qui selon Bérénice étaient nécessaires aux femmes.

Tout en maniant activement brosse et pâte dentifrice, elle se demanda ce soir-là, pour la centième fois, pourquoi les garçons cessaient de lui faire la cour dès qu'elle quittait sa ville natale. Il ne lui venait pas à l'esprit que sa famille était la plus riche d'Eau Claire, que sa mère recevait beaucoup et donnait, avant chaque bal, un petit dîner rien qu'en son honneur à elle Bérénice, Bérénice à qui l'on avait acheté une voiture pour qu'elle puisse voler de bals en bals.

Bérénice était peinée de ne pas se sentir sur le chemin de la popularité. Elle ne savait pas que sans les efforts stratégiques de Marjorie, elle aurait dansé toute la soirée avec le même garçon ; mais elle savait que, même à Eau Claire, d'autres jeunes filles moins bien placées dans le monde et moins jolies, étaient beaucoup plus recherchées qu'elle. Elle attribuait leur succès à l'impudence.

Elle éteignit la lumière de sa salle de bains et se sentit brusquement l'envie d'aller bavarder un moment avec sa tante Joséphine dont la chambre était encore éclairée. Elle franchit silencieusement le tapis du palier dans ses pantoufles feutrées, mais, ayant entendu qu'on parlait à l'intérieur de la chambre, elle s'arrêta près de la porte entrebâillée. C'est alors qu'elle entendit prononcer son nom ; elle s'immobilisa.

— On ne peut rien en faire ! C'était la voix de Marjorie. Oh, je sais ce que tu vas me répéter ! Des tas de gens te disent qu'elle est jolie et douce, et qu'elle fait bien la cuisine ! Et puis après ? Il n'y a rien à faire : les hommes ne l'aiment pas.

— Serait-elle plus avancée, si elle collectionnait les succès faciles ?

Mrs Harvey semblait contrariée.

— Mais il n'y a que cela qui compte, à dix-huit ans, déclara Marjorie avec emphase. J'ai fait tout ce que j'ai pu. J'ai été polie. J'ai forcé des garçons à danser avec elle, mais ils ne veulent rien savoir : elle les ennuie trop. Quand je pense à ce teint merveilleux gaspillé sur cette nouille ! Et à ce qu'une Martha Carey pourrait en faire !

— Vous n'avez plus aucune notion de courtoisie, vous autres jeunes...

La voix de Mrs Harvey trahissait son impuissance en présence des problèmes de psychologie appliquée. Dans sa jeunesse, toutes les demoiselles de bonne famille s'amusaient follement.

— D'ailleurs, continuait Marjorie, je ne peux pas passer ma vie à battre le tambour en faveur de cette empotée, sous prétexte qu'elle est

notre invitée. A notre époque, c'est chacun pour soi. J'ai risqué quelques petites allusions à sa façon de s'habiller, etc., ça l'a mise en fureur. Elle m'a lancé un de ces regards ! Elle est assez sensible pour se rendre compte qu'elle n'arrive à rien, mais je parierais qu'elle se console en pensant que je suis trop coquette et que je finirai mal.

— Il me semble, interrompit Mrs Harvey avec une légère lassitude, que tu devrais pouvoir faire quelque chose pour elle. Je sais qu'elle manque un peu de vivacité.

Marjorie gémit.

— Un peu ! Ma chère mère ! Tout ce que je l'ai entendue dire à un garçon, c'est qu'il fait chaud, ou qu'il y a beaucoup de monde, ou qu'elle ira à New York l'année prochaine. Quelquefois, elle leur demande la marque de leur voiture et leur donne la marque de la sienne. Ah ! c'est passionnant !

Il y eut un bref silence, puis Mrs Harvey reprit son antienne.

— Tout ce que je sais, c'est que d'autres jeunes filles qui sont loin d'avoir sa gentillesse et son charme trouvent des cavaliers. Martha Carey par exemple, qui est lourde et bruyante, et Roberta Dillon qui est devenue un squelette.

— Mais maman, protesta Marjorie impatiemment, Martha est gaie et formidablement drôle, et elle s'arrange avec chic, et Roberta danse merveilleusement bien.

Mrs Harvey bâilla.

— Je suppose que la bizarrerie de Bérénice vient de son sang indien, continua Marjorie. Elle doit faire de la réversion : les femmes indiennes restaient assises comme ça sans jamais rien dire.

— Va te coucher, petite sotte, dit Mrs Harvey en riant. Je trouve toutes tes idées parfaitement stupides, conclut-elle d'une voix endormie.

Pendant que Marjorie prenait un petit déjeuner tardif le lendemain matin, Bérénice entra, lui dit bonjour d'un air assez guindé, s'assit en face d'elle, et la fixa du regard en se passant légèrement la langue sur les lèvres.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda Marjorie, un peu intriguée.

Bérénice marqua un temps avant de lâcher sa bombe.

— J'ai entendu ce que tu as dit de moi à ta mère hier soir.

Marjorie éprouva un choc et rougit faiblement, mais elle demanda d'une voix tranquille :

— Où étais-tu ?

— Dans le vestibule. Je n'avais pas l'intention d'écouter... au début.

Après lui avoir lancé un involontaire regard de mépris, Marjorie baissa les yeux et concentra son attention sur un flocon d'avoine égaré qu'elle tenait en équilibre sur son doigt.

— Je ferais mieux de retourner à Eau Claire, puisque je suis si assommante.

La lèvre inférieure de Bérénice tremblait ; elle continua d'une voix troublée :

— J'ai essayé d'être gentille, on m'a d'abord laissée de côté, maintenant on m'insulte. Jamais une invitée n'a été traitée ainsi chez moi.

Marjorie se taisait.

— Naturellement, j'étais furieuse la semaine dernière, quand tu as essayé de me faire comprendre que ma robe ne m'allait pas. Tu penses bien que je sais comment je dois m'habiller !

— Non, murmura Marjorie, à voix basse.

— Comment ?

— Je n'ai pas essayé de te faire comprendre, répondit Marjorie sans ambages, j'ai dit — autant que je me le rappelle — qu'il valait mieux porter une robe seyante trois fois de suite que de la faire alterner avec deux horreurs.

— Était-ce aimable de me dire cela ?

— Je n'avais pas l'intention d'être aimable. — Un silence. — Quand veux-tu partir ?

Bérénice eut le souffle coupé. Oh ! Un petit cri lui échappa.

Marjorie, surprise, releva la tête.

— Tu n'as pas dit que tu partais ?

— Si, mais...

— Ah, c'était du bluff !

Elles se dévisagèrent. Un brouillard passait en vagues devant les yeux de Bérénice ; le visage de Marjorie avait pris l'expression dure qu'elle réservait d'ordinaire aux étudiants légèrement ivres qui lui faisaient des déclarations d'amour.

— Ainsi, tu bluffais... répéta-t-elle.

Bérénice fondit en larmes ; les yeux de Marjorie exprimèrent un profond ennui.

— Tu es ma cousine, disait Bérénice au milieu de ses sanglots. Je suis venue te v-v-v-voir. Je devais rester un mois. Si je rentre à la maison, Mère va se demander p-p-p-pourquoi...

Marjorie attendit que l'averse de syllabes se fût réduite à une série de petits reniflements.

— Je te donnerai mon argent de poche du mois, dit-elle froidement, et tu pourras aller passer cette dernière semaine où tu voudras. Il y a un hôtel très agréable...

Les sanglots de Bérénice montèrent sur des sonorités aiguës de flûte ; se levant d'un bond, elle s'enfuit de la pièce.

Une heure plus tard, tandis que dans la bibliothèque, Marjorie était plongée dans la rédaction d'une de ces lettres merveilleusement évasives dont seules les très jeunes filles ont le secret, Bérénice reparut, les yeux rougis, et calme avec application. Sans regarder Marjorie, elle prit un livre au hasard sur un rayon et feignit de se plonger dans la lecture. Marjorie paraissait absorbée par sa correspondance et continuait d'écrire.

Quand midi sonna à la pendule, Bérénice ferma son livre bruyamment.

— Je pense qu'il faut que j'aille prendre mon billet.

Ce n'était pas le début du discours qu'elle avait préparé dans sa chambre, mais comme Marjorie ne lui répondait pas elle ne trouvait pas de meilleur préambule.

— Attends que j'aie fini cette lettre, dit Marjorie sans se retourner, je veux qu'elle parte par le prochain courrier.

Au bout d'une minute, pendant laquelle les grincements de sa plume témoignèrent de son intense activité, elle se retourna, détendue, avec l'air de dire : « A ton service ».

— Tu veux vraiment que je rentre à la maison ?

— Mais, dit Marjorie en réfléchissant, il me semble que si tu ne t'amuses pas, mieux vaut que tu t'en ailles. Ça ne sert à rien de se rendre malheureux.

— Tu ne crois pas que la bonté la plus élémentaire...

— Oh, s'il te plaît, ne parle pas comme les *Filles du Docteur March*, s'écria Marjorie exaspérée, c'est démodé.

— Tu trouves ? Elles ont servi de modèles à nos mères.

Marjorie éclata de rire.

— Oui, de modèles à ne pas suivre ! D'ailleurs, nos mères étaient très bien à leur manière, mais elles ne comprennent guère les problèmes de leurs filles.

Bérénice se redressa.

— Je te trouve dure et égoïste et je pense que tu n'as pas une seule qualité féminine.

— Oh, bonté divine ! s'écria Marjorie poussée à bout. Petite cruche ! Les filles comme toi sont responsables des mariages ternes, où l'on défaille d'ennui. Quel coup ça doit être, pour un homme doué d'imagination, quand il épouse le ravissant paquet de vêtements autour duquel il a édifié un idéal... et découvre qu'il n'a affaire qu'à une geignarde.

La bouche de Bérénice s'entrouvrit.

— La femme bien féminine ! poursuivit Marjorie. Tout le début de sa vie se passe à récriminer contre les jeunes filles comme moi qui n'ennuient personne.

La bouche de Bérénice s'ouvrait de plus en plus et la voix de Marjorie montait.

— Les jérémiades d'une fille laide sont excusables. Si j'avais été irrémédiablement laide, je n'aurais jamais pardonné à mes parents de m'avoir mise au monde. Mais toi, tu pars dans la vie sans le moindre handicap... Marjorie serra son petit poing. Si tu t'attends à ce que je pleure avec toi, tu peux attendre. Pars ou reste, à ton gré.

Et, ramassant ses lettres, elle quitta la pièce.

Bérénice prétexta un mal de tête et ne parut pas au déjeuner. Elles étaient invitées à un goûter dansant, mais, la migraine de sa cousine persistant, Marjorie dut l'excuser auprès d'un jeune homme qui n'en

parut pas affligé outre mesure. Pourtant lorsqu'elle rentra, dans la soirée, elle trouva une Bérénice à la mine étrangement résolue qui l'attendait dans sa chambre.

— J'ai décidé, déclara Bérénice sans préliminaires, que tu avais raison... Si tu me dis pourquoi tes amis ne... ne font pas attention à moi, je verrai si je peux faire ce que tu me conseilleras.

Marjorie déroulait ses cheveux devant la glace.

— Tu parles sérieusement ?

— Oui.

— Suivras-tu mes conseils à la lettre ?

— S'ils sont raisonnables.

— Ils ne le seront pas. Si je te dis de prendre des leçons de boxe, il faudra que tu le fasses. Écris chez toi et dis à ta mère que tu restes deux semaines de plus.

— Si tu m'expliquais d'abord...

— Soit. Tu veux des précisions ? Tu manques d'aisance dans tes mouvements. Pourquoi ? Parce que tu n'es jamais sûre de toi. Quand une fille sent que rien ne cloche dans sa toilette, sa coiffure...

— Chez moi, il y a quelque chose qui cloche ?

— Oui. D'abord tes sourcils. Ils sont noirs et brillants, mais tu les laisses pousser n'importe comment... Il faut que tu les brosses pour les forcer à pousser dans le bon sens.

— Ainsi tu t'imagines que les hommes remarquent les sourcils ?

— Mais oui, inconsciemment. Et quand tu retourneras chez toi, il faudra te faire redresser un peu les dents. Ça ne se voit pas beaucoup, et pourtant...

— Bien. Et quoi encore ?

— Oh, je ne fais que commencer ! Il y a ta façon de danser.

— Je ne danse pas bien ?

— Non. Tu pèses sur ton cavalier ; si, si, je t'assure, un peu. Je l'ai remarqué hier quand nous avons dansé ensemble. Et tu danses avec le dos raide. Une vieille dame a dû te dire que c'était plus digne. Mais sauf quand on est très petite, c'est fatigant pour le garçon.

— Continue.

Bérénice éprouvait une sorte de vertige.

— Eh bien, il faut que tu apprennes à être gentille avec les « pauvres types » — oui, ceux qu'on ne s'arrache pas. Tu prends un air outragé chaque fois qu'ils s'approchent de toi. Mais moi, Bérénice, moi qui suis invitée à peu près sans arrêt, j'admets un fort pourcentage de « pauvres types » précisément ! Aucune fille ne peut se permettre de les dédaigner. Ils sont la majorité après tout. Les jeunets, trop timides pour parler, te forcent à faire d'excellents exercices de conversation. Les lourdauds t'apprendront à mieux danser. Si tu réussis à les suivre avec grâce, à toi le tango avec un tank au milieu des barbelés.

Bérénice poussa un profond soupir, mais Marjorie n'avait pas terminé.

— Au bal, si tu réussis à amuser vraiment, disons trois « pauvres types », tu as gagné. Ils reviendront la fois suivante et, graduellement, les « pauvres types » qui danseront avec toi seront si nombreux que les garçons séduisants verront qu'ils ne courent aucun risque d'être cramponnés. Et alors ils t'inviteront.

— Oui, acquiesça Bérénice d'une voix faible, je commence à comprendre.

— Et à la fin, conclut Marjorie, l'allure et le charme te viendont tout seuls. Tu t'éveilleras un matin avec la certitude que tu as gagné la partie, ça, les garçons le savent tout de suite.

Bérénice se leva.

— Tu as été rudement chic, Marjorie... personne ne m'en avait jamais dit autant.

Marjorie ne répondit pas ; elle contemplait pensivement sa propre image dans le miroir.

— Tu es un chou de m'aider, continuait Bérénice.

Marjorie ne répondait toujours pas et Bérénice pensa qu'elle montrait sans doute trop de gratitude.

— Je sais que tu n'aimes pas qu'on fasse de sentiment, dit-elle avec timidité.

Marjorie se retourna vivement.

— Oh ! pas du tout. Je me demandais si ce ne serait pas une bonne chose de te couper les cheveux.

Bérénice crut tomber sur le lit à la renverse.

Le mercredi soir qui suivit, un dîner dansant eut lieu au Pavillon du Golf. Quand les invités arrivèrent, Bérénice éprouva un peu d'irritation en découvrant la petite carte qui marquait sa place. A sa droite, toutefois, elle avait G. Reece Stoddard, jeune célibataire, distingué, un bon parti ; mais à sa gauche, à la place qui comptait, elle ne trouva que Charley Paulson. Charley manquait de prestance, de beauté et d'aisance ; dans sa science fraîchement acquise, Bérénice ne lui découvrit qu'un seul avantage : ils n'avaient pas encore dansé ensemble. Mais cette irritation légère disparut en même temps que les premières assiettes. Elle se souvint de la leçon de Marjorie et ravalant son orgueil, elle se tourna vers Charley Paulson et fit le plongeon.

— Pensez-vous que je devrais me couper les cheveux, Mr Charley Paulson ?

Surpris, Charley releva la tête.

— Pourquoi ?

— Parce que j'y songe. C'est un moyen sûr et facile de se faire remarquer.

Charley sourit aimablement. Il ne pouvait pas savoir que ces phrases avaient été préparées d'avance. Il répondit qu'il ne s'y connaissait guère en cheveux courts. Mais Bérénice était prête à lui fournir des éclaircissements.

— Je veux devenir une vamp, déclara-t-elle froidement ; et elle lui apprit que les cheveux courts représentaient un prélude indispensable. Elle ajouta qu'elle désirait connaître son opinion, ayant entendu dire qu'il jugeait les jeunes filles avec sévérité.

Charley, qui en savait autant sur la psychologie des femmes que sur la mystique bouddhiste, se sentit flatté.

— J'ai donc décidé, pousuivit-elle, en haussant un peu la voix, qu'au début de la semaine prochaine, j'entrerais chez le coiffeur de l'hôtel Sevier, que je m'installerais dans le premier fauteuil et que je me ferais couper les cheveux.

Sa voix se troubla, car elle s'aperçut qu'autour d'elle les conversations s'étaient tues et qu'on l'écoutait ; mais après quelques secondes de confusion, l'enseignement de Marjorie agissant, elle compléta sa proclamation en lui donnant un caractère plus général.

— Naturellement, je ferai payer le prix des places, mais si vous voulez tous venir pour m'encourager, je vous donnerai des invitations spéciales.

Des rires approbateurs fusèrent et G. Reece Stoddard en profita pour se pencher vers elle et lui glisser à l'oreille :

— Je retiens une loge.

Elle le regarda dans les yeux et lui sourit comme s'il venait de dire une chose excessivement spirituelle.

— Êtes-vous pour les cheveux courts ? demanda G. Reece toujours à mi-voix.

— Je trouve cela amoral, affirma gravement Bérénice. Mais on a le choix entre amuser les gens, les nourrir et les choquer, n'est-ce pas ?

Marjorie avait emprunté à Oscar Wilde cette formule que les garçons saluèrent de grands rires et les filles d'une série de regards vifs et vigilants. Alors, et comme si elle n'attachait aucune importance à son effet, Bérénice se tourna de nouveau vers Charley et lui parla confidentiellement à l'oreille.

— Je voudrais connaître votre opinion sur certaines personnes, J'ai l'impression que vous êtes excellent psychologue.

Charley fut parcouru d'un léger frémissement et rendit un subtil hommage à Bérénice en renversant son verre d'eau.

Deux heures plus tard, tandis que Warren Mc Intyre attendait passivement au milieu des cavaliers et que, distraitement, il regardait passer les danseurs en se demandant où et avec qui Marjorie avait disparu, une sensation étrangère à toutes ses pensées s'insinua lentement en lui, une sensation, une certitude : Bérénice, la cousine de Marjorie avait été

invitee plusieurs fois pendant les cinq dernières minutes [1]. Il ferma les yeux, les rouvrit, et regarda de nouveau. Quelques minutes auparavant, elle avait dansé avec un jeune homme de passage dans la ville, ce qui expliquait tout : un étranger n'est jamais au courant. Mais voici qu'elle avait un nouveau cavalier, et que Charley Paulson fonçait droit sur elle, les yeux enflammés de décision enthousiaste. Curieux... Il était rare que Charley dansât avec plus de trois jeunes filles en une soirée.

Warren fut particulièrement surpris de voir — l'échange s'étant effectué — que le danseur qui avait dû céder Bérénice n'était autre que G. Reece Stoddard en personne. Et G. Reece n'avait pas l'air satisfait du tout d'en être délivré. Quand Bérénice passa près de lui en dansant, Warren la regarda attentivement. Mais, c'est qu'elle était jolie, oui, remarquablement jolie, et ce soir-là son visage était tout animé. Elle avait cet air qu'aucune femme, fût-elle excellente comédienne, ne peut réussir à simuler : elle avait l'air triomphalement heureuse. Il trouva sa coiffure ravissante et se demanda si le brillant de ses cheveux était dû à la brillantine. Et sa robe était charmante... d'un rouge foncé qui faisait ressortir ses yeux sombres et son teint de pêche. Il se rappela qu'il l'avait trouvée jolie au début, avant de la trouver ennuyeuse. Quel dommage qu'elle fût ennuyeuse ! Une fille sans conversation est intolérable... mais, à coup sûr, elle était jolie.

Ses pensées revinrent en vrille vers Marjorie. Sa disparition allait ressembler à toutes ses autres disparitions. Quand elle serait revenue, il lui demanderait où elle était allée et elle lui répondrait avec fermeté que cela ne le regardait pas. Si seulement elle n'était pas aussi sûre de lui ! Elle vivait dans la béate certitude qu'il ne s'intéressait à aucune autre fille de la ville. Elle le mettait au défi de tomber amoureux de Geneviève ou de Roberta.

Warren soupira. En vérité, le chemin qui menait au cœur de Marjorie passait par un labyrinthe. Il releva la tête. De nouveau, Bérénice dansait avec le garçon étranger. Presque inconsciemment, Warren quitta le groupe des cavaliers et se dirigea vers Bérénice, puis il hésita. Il se dit ensuite que c'était une bonne œuvre. Il continua d'avancer... et entra en collision avec G. Reece Stoddard.

— Pardon, dit Warren.

Mais G. Reece ne s'arrêta pas pour s'excuser. Il avait de nouveau invité Bérénice.

A une heure du matin, cette nuit-là, Marjorie, la main posée sur

1. Les scènes qui se passent au bal n'ont de sens que si l'on se rappelle la coutume américaine. La musique joue sans interruption. Les jeunes gens enlèvent les jeunes filles à leur danseur à n'importe quel moment de la danse (*to cut in*). Il va de soi que la jeune fille qui a le plus de succès est celle qui est revendiquée le plus souvent et par le plus grand nombre de jeunes gens différents.

l'interrupteur électrique du vestibule, se retourna pour jeter un dernier regard sur les yeux brillants de sa cousine.

— Alors, ça a marché ?

— Oh, oui, Marjorie ! s'écria Bérénice.

— Tu paraissais heureuse.

— Oh, oui ! Le seul ennui, c'est que vers minuit j'étais à court de conversation. Il a fallu que je me répète... avec des garçons différents, bien sûr. J'espère qu'ils ne se feront pas de confidences.

— Les hommes ne s'en font jamais, dit Marjorie en baîllant. D'ailleurs, ça n'aurait pas d'importance. Ils ne t'en trouveraient que plus astucieuse.

Lorsqu'elles furent dans l'escalier, Bérénice dut s'accrocher à la rampe : pour la première fois de sa vie, elle avait tellement dansé qu'elle n'en pouvait plus.

— Tu comprends, commenta Marjorie, un garçon en voit un autre qui t'invite : il s'imagine qu'il y a sûrement une raison. Nous trouverons autre chose demain. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

En déroulant ses cheveux, Bérénice passa en revue toutes les minutes de sa soirée. Elle avait suivi à la lettre les instructions de Marjorie. Même quand Charley Paulson l'avait enlevée à son danseur pour la dixième fois, elle avait feint une grande joie et s'était montrée intéressée et flattée. Elle n'avait parlé ni du temps, ni d'Eau Claire, ni de sa voiture, ni de son école, mais avait limité la conversation à vous, moi, nous.

Pourtant, quelques minutes avant qu'elle s'endormît, une pensée singulière se mit à tourner lentement dans son cerveau engourdi. Après tout, c'était elle qui avait gagné. Évidemment, Marjorie lui avait fourni des sujets de conversation, mais Marjorie tirait presque toute sa conversation de ses lectures. C'était Bérénice qui avait acheté la robe rouge, bien qu'elle dût s'avouer qu'elle ne l'aimait guère, cette robe, avant que Marjorie l'eût extraite du fond de sa malle... et c'était sa propre voix qui avait parlé, ses propres lèvres qui avaient souri, c'était elle qui avait dansé. Marjorie était gentille... mais vaniteuse... bonne soirée... adorables garçons... j'aime bien Warren... Warren... Warren... comment s'appelle-t-il... Warren...

***

Pour Bérénice, la semaine qui suivit fut une révélation. Elle n'en pouvait douter, les gens avaient vraiment du plaisir à la regarder, à l'écouter ; elle commença d'avoir confiance en elle. Bien entendu, elle n'évita pas quelques impairs. Elle ignorait que Draycott Deyo se préparait à entrer dans les Ordres. Elle ne se doutait pas qu'il l'avait invitée parce qu'elle lui avait paru tranquille et réservée. Si elle l'avait su, elle ne lui aurait pas servi le sketch qui commençait par : « Salut, beau

blond », et qui continuait par l'histoire de la baignoire : « Il me faut une énergie formidable pour me coiffer en été, j'ai tellement de cheveux ! Alors, je me coiffe d'abord, je me poudre la figure et je mets mon chapeau ; après, je prends mon bain et pour finir je m'habille. Vous ne croyez pas que c'est la meilleure méthode ? »

Bien que Draycott Deyó fût en proie à de torturantes hésitations en ce qui concernait le principe du baptême par immersion, circonstance qui aurait pu lui permettre de voir là quelque allusion à ses soucis, nous devons reconnaître qu'il n'en vit pas. Il considérait comme immoral de parler du bain des femmes et il exposa à Bérénice quelques-unes de ses idées sur la grande dépravation de la société moderne.

Pour compenser ce fâcheux incident, elle enregistra des succès caractérisés. Le petit Otis Ormonde supplia d'être dispensé d'un voyage qu'il devait faire dans l'Est, ayant résolu de suivre partout Bérénice comme un caniche, décision qui amusa la « bande » et agaça G. Reece Stoddard qui ne pouvait supporter les regards langoureux qu'Otis ne cessait de fixer sur Bérénice.

De toutes les trouvailles de Bérénice pour animer une conversation, la plus universellement approuvée était peut-être : « J'ai l'intention de me couper les cheveux. »

— Oh ! Bérénice, quand te fais-tu couper les cheveux ?

— Après-demain, je crois, répondait-elle en riant. Viendrez-vous tous me voir ? Je compte sur vous, sans faute.

— Si on vient ? Et comment ! Mais il faut te dépêcher !

Bérénice, qui était bien décidée à ne pas tenir parole, répondait par un nouvel éclat de rire.

— Ça ne tardera pas, vous verrez !

Mais le test le plus significatif de son succès était la présence de la voiture grise de Warren Mc Intyre, parquée chaque jour devant la maison Harvey. Au début, la femme de chambre était ébahie lorsqu'il demandait à voir Bérénice et non Marjorie ; au bout d'une semaine, elle annonça à la cuisinière que miss Bérénice avait mis le grappin sur le flirt de miss Marjorie.

Et c'était vrai. Peut-être y eut-il, au début, de la part de Warren, le désir d'exciter la jalousie de Marjorie ; peut-être fut-il sensible, dans la conversation de Bérénice, à l' « inspiration Marjorie » qu'il connaissait bien, mais ne reconnaissait pas ; peut-être subissait-il vraiment le charme personnel de Bérénice. Quoi qu'il en soit, la « bande » ne mit pas longtemps à constater que le cavalier sur lequel Marjorie comptait le plus avait opéré une extraordinaire volte-face et courait visiblement après l'invitée de Marjorie. Il s'agissait maintenant de savoir comment Marjorie allait prendre cela. Warren appelait Bérénice au téléphone deux fois par jour, il lui écrivait, enfin on les voyait ensemble dans le roadster de Warren, apparemment plongés dans d'importantes et angoissantes conversations.

Lorsqu'on taquinait Marjorie, elle ne faisait qu'en rire. Elle déclarait qu'elle était rudement contente que Warren eût enfin trouvé quelqu'un qui l'appréciait. La bande des jeunes s'empressa de rire avec elle et, persuadée de l'indifférence de Marjorie, n'insista pas.

Un après-midi, alors qu'elle n'avait plus que trois jours à passer chez sa tante, Bérénice attendait, dans le vestibule, Warren qui devait l'accompagner à un bridge. Elle nageait dans une indéfinissable béatitude, et quand Marjorie, invitée elle aussi, fit son apparition et se mit à ajuster son chapeau devant la glace, Bérénice ne s'attendait pas du tout à la scène qui éclata. Marjorie fit ce qu'elle avait à faire très froidement. Trois phrases brèves.

— Je te conseille de t'ôter Warren de la tête, dit-elle.

— Quoi ?

Bérénice était abasourdie.

— Je te conseille de cesser de faire l'idiote avec Warren Mc Intyre. Il se fiche de toi comme de sa première chemise.

Il y eut un moment de tension, elles se mesuraient en silence. Puis deux voitures s'arrêtèrent devant la maison et de bruyants coups de klaxon retentirent. Les deux jeunes filles se retournèrent, et, le souffle un peu court, se précipitèrent dehors côte à côte.

Pendant toute la séance de bridge, Bérénice lutta en vain pour dominer le malaise qui l'envahissait. Elle avait offensé Marjorie, le sphinx des sphinx. Avec les meilleures et les plus innocentes intentions du monde, elle avait volé ce qui appartenait à Marjorie. Elle se sentait soudain horriblement coupable. La partie terminée, on forma un petit cercle et la conversation devint générale, Par inadvertance, le petit Otis mit le feu aux poudres.

— Quand retournes-tu à l'école maternelle, Otis ? avait demandé quelqu'un.

— Moi ? Le jour où Bérénice se fera couper les cheveux.

— Alors, considère ton éducation comme terminée, dit vivement Marjorie. Elle n'a jamais fait que bluffer. Comment ne l'as-tu pas compris ?

— Bluffé... bluffé, répétait Otis en lançant à Bérénice des regards chargés de reproche.

Bérénice, les oreilles brûlantes, cherchait une riposte cinglante. Devant cette attaque directe, son imagination était paralysée.

— Le monde est rempli de gens qui bluffent, poursuivait Marjorie avec amabilité, j'aurais cru que vous étiez assez jeune pour le savoir, Otis.

— Oh, dit Otis, peut-être. Mais Bérénice a de l'esprit...

— Vraiment ? lança Marjorie en baîllant. Quel est donc son dernier mot d'esprit ?

Personne n'eut l'air de le savoir. En fait, Bérénice n'avait prononcé aucune phrase mémorable depuis quelque temps.

— Est-ce que tout compte fait, elle n'aurait rien à dire ? demanda Roberta, avec curiosité.

Bérénice hésita. Elle sentit qu'on attendait d'elle une répartie piquante, quelle qu'elle fût, mais sous le regard brusquement glacé de sa cousine, elle sentait son cerveau paralysé.

— Je ne sais pas, lança-t-elle au hasard.

Bérénice vit que Warren avait cessé de fixer des yeux un ukulele qu'il tripotait depuis un moment, et qu'il la regardait d'un air interrogateur.

— Je ne sais pas ! répétait-elle obstinément.

— Taratata, commentait Marjorie.

— Allons, Bérénice, supplia Otis, coupe-lui ses effets. Et prouve-lui que tu n'as pas bluffé...

Bérénice regarda autour d'elle ; elle était incapable d'échapper au regard de Warren.

— J'aime les cheveux courts, murmura-t-elle. Et j'ai l'intention de faire couper les miens.

— Quand ? demanda Marjorie, sarcastique.

— Un de ces jours.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? suggéra Roberta.

Otis se dressa d'un bond.

— Formidable ! s'écria-t-il. On va organiser une partie de coupe. Vous avez parlé du salon de l'hôtel Sevier, je crois ?

Tous furent debout en une seconde. Le cœur de Bérénice se mit à battre la chamade.

— Mais que voulez-vous ? répétait-elle.

La voix de Marjorie, claire et méprisante, domina le groupe.

— Ne vous excitez pas, elle va se dégonfler.

— A l'assaut ! Bérénice ! cria Otis en se dirigeant vers la porte.

Deux paires d'yeux, ceux de Warren et ceux de Marjorie, étaient fixés sur elle, la provoquaient, la mettaient au défi. Pendant une seconde elle hésita, affolée.

— Parfait, dit-elle, moi, je ne demande pas mieux.

Quelques minutes plus tard, elle roulait vers le centre de la ville à côté de Warren, les autres suivaient dans la voiture de Roberta. Bérénice en était aux sentiments de Marie-Antoinette roulant dans sa charrette, vers la guillotine. Pourquoi ne leur avait-elle pas crié : c'est un malentendu ? Elle voulait protester, mais elle gardait le silence. C'était l'épreuve suprême qui devait la consacrer belle joueuse et lui assurer le droit de circuler librement dans le paradis des filles admirées.

Warren gardait un silence maussade ; quand ils arrivèrent à l'hôtel, il se rangea le long du trottoir et, d'un simple mouvement de tête, fit signe à Bérénice de le précéder. La voiture de Roberta déversa toute une joyeuse troupe dans le magasin qui offrait à la rue ses deux majestueuses vitrines.

Bérénice, debout sur le trottoir, regardait l'enseigne, *Salon de coiffure Sevier*. C'était donc là la guillotine, et le bourreau était le garçon coiffeur numéro 1 qui, vêtu d'une blouse blanche et fumant une cigarette, s'appuyait nonchalamment au fauteuil numéro 1. Il avait dû entendre parler d'elle ; il avait dû l'attendre toute la semaine, en fumant d'éternelles cigarettes à côté de ce sinistre fauteuil numéro 1 dont on avait trop parlé.

— Allons-y, Bérénice, dit Warren d'une voix brève.

Le menton en l'air, elle traversa le trottoir, poussa la porte à aubes et, sans un regard pour le groupe tumultueux et vociférant qui occupait le banc d'attente, elle alla droit au garçon numéro 1.

— Je veux que vous me coupiez les cheveux.

A cette époque un coiffeur pour hommes n'avait jamais entendu une pareille demande. Il laissa tomber sa cigarette.

— Mes cheveux... coupez-les.

Se refusant à d'autres commentaires, Bérénice prit place dans les hauteurs. Du fauteuil voisin, un homme se tourna tout d'une pièce et braqua vers elle des yeux pleins de stupeur et de mousse de savon. Un garçon sursauta et massacra la coupe de cheveux du petit Willy Schuneman. Dans le dernier fauteuil, Mr O'Reilly grommela et jura en celte ancien, car il avait senti le rasoir lui entamer la joue. Deux cireurs de chaussures ouvrirent des yeux ronds et se ruèrent sur les pieds de Bérénice. Non, elle ne voulait pas se faire cirer.

Dans la rue, un passant s'arrêta pour regarder ; un couple se joignit à lui ; une demi douzaine de nez appartenant à des petits gamins fleurirent tout aplatis sur la vitre.

Mais Bérénice ne voyait rien, ne sentait rien. L'homme à la blouse blanche avait enlevé un peigne d'écaille, puis un autre ; il tâtonnait maladroitement parmi les épingles à cheveux ; elle était en train de perdre ses cheveux, ses longs et merveilleux cheveux ; elle ne sentirait plus leur masse peser voluptueusement, dans toute sa splendeur, le long de son dos. Pendant une seconde, elle faillit abandonner, mais une image entra dans son champ visuel : la bouche ironique de Marjorie.

Bérénice serra les poing sous le peignoir blanc.

Vingt minutes plus tard, le coiffeur la fit pivoter pour la placer face au miroir, elle défaillit devant l'ampleur du désastre. Ses cheveux ne frisaient pas, ils pendaient maintenant en deux petites plaques inertes, de chaque côté de son visage devenu brusquement pâle. C'était laid à faire peur... elle avait toujours su que ce serait laid à faire peur. Le charme de son visage tenait à une douce régularité de madone. La madone avait disparu et elle n'avait plus devant elle qu'une fille affreusement banale.

En descendant du haut fauteuil, elle essaya de sourire... Ce fut un échec lamentable. Elle vit deux jeunes filles échanger des regards enten-

dus ; remarqua qu'aux lèvres de Marjorie la courbe moqueuse s'était atténuée, et que le regard de Warren était soudain devenu glacé.

— Vous voyez... Ses paroles tombèrent au milieu d'un silence de plomb... Je l'ai fait.

— Oh oui, vous... vous l'avez fait, reconnut Warren.

— Ça vous plaît ?

Deux ou trois voix lancèrent des oui atones. Il y eut un nouveau silence, puis Marjorie se tourna vers Warren avec une vivacité de serpent.

— Veux-tu me conduire jusqu'à la teinturerie ? lui demanda-t-elle. Il faut absolument que j'y aille pour prendre une robe. Roberta rentre directement, elle pourra transporter les autres.

Warren, l'esprit ailleurs, fixait un point dans l'espace, de l'autre côté de la fenêtre. Puis, son regard froid se posa pendant quelques secondes sur Bérénice avant de revenir à Marjorie.

— Très volontiers, dit-il.

Bérénice ne prit vraiment conscience de la situation qu'au moment où elle lut la stupeur dans les yeux de sa tante, au moment de se mettre à table.

— Mon Dieu, Bérénice ?

— J'ai coupé mes cheveux, tante Joséphine. Ça vous plaît ?

— Mon Dieu, Bé-ré-nice ! Que va penser Mrs Deyo demain soir ? Bérénice, tu aurais dû attendre le bal de Mrs Deyo. Tu aurais dû attendre, si tu avais envie de faire cela !

— Ça s'est décidé brusquement, tante Joséphine. D'ailleurs, quelle importance particulière pour Mrs Deyo ?

— Mais, mon enfant, s'écria Mrs Harvey, dans son étude sur *Le Désordre de la jeune Génération*, qu'elle nous a lue à la dernière réunion du Club, elle a consacré quinze minutes aux cheveux courts. Elle les a en horreur. Et la soirée est donnée spécialement pour toi et Marjorie.

— Je regrette.

— Que va dire ta mère ? Elle croira que je t'ai autorisée à le faire.

— Je regrette.

Le repas fut une torture. Armée d'un fer à friser, elle avait fait quelques tentatives précipitées et s'était brûlé un doigt, et plusieurs mèches de cheveux. Elle voyait que sa tante était à la fois tourmentée et triste ; quant à son oncle, il répétait sans arrêt : « Eh bien, je n'en reviens pas ! » sur un ton offensé et vaguement hostile. Marjorie restait tout à fait calme, retranchée derrière un petit sourire moqueur.

Elle parvint toutefois à franchir la soirée. Trois garçons vinrent les voir. Marjorie disparut avec un des trois et Bérénice fit, sans aucun succès, un effort nonchalant pour amuser les deux autres. Elle poussa un soupir de soulagement quand elle put regagner sa chambre.

Elle s'était déshabillée pour se coucher quand la porte s'ouvrit. Marjorie entra.

— Bérénice, dit-elle, je regrette beaucoup au sujet du bal Deyo. Je te donne ma parole d'honneur que je l'avais complètement oublié.

— Aucune importance, répondit sèchement Bérénice.

— Je t'emmènerai en ville demain, continua Marjorie, et le coiffeur t'arrangera ça, tu seras épatante. Je n'aurais jamais cru que tu le ferais. Je suis sincèrement désolée.

— Aucune importance.

— Il est vrai que c'est ta dernière soirée, alors cela n'a pas d'importance, en effet.

Bérénice eut un pincement de cœur en voyant Marjorie secouer ses propres cheveux sur ses épaules et se mettre lentement à les tordre en deux longues tresses blondes qui la faisaient ressembler, dans son saut de lit couleur crème, à quelque portrait délicat de princesse saxonne. Fascinée, Bérénice regardait les tresses s'allonger. Elles étaient d'une luxuriante épaisseur et glissaient entre les doigts souples comme des serpents indociles...Elle imaginait déjà G. Reece Stoddard, qui l'aimait bien, prendre ses meilleures manières de Harvard pour dire à sa voisine de table qu'on n'aurait pas dû permettre à Bérénice d'aller aussi souvent au cinéma ; elle voyait Draycott Deyo échanger des regards avec sa mère, puis lui montrer consciencieusement, charitablement, beaucoup de gentillesse. Mais peut-être que, dès demain, Mrs Deyo aurait appris la nouvelle et qu'elle enverrait un petit mot réfrigérant pour demander que Bérénice s'abstienne de paraître au bal.

— J'aime beaucoup cela, dit-elle avec effort, je crois que ça va m'aller.

Marjorie sourit.

— C'est très bien. Je t'assure qu'il ne faut pas te faire de souci.

— Mais je ne me fais aucun souci.

— Bonne nuit, Bérénice.

Quand la porte se fut refermée, Bérénice se mit debout d'un bond énergique, joignit les mains avec force ; ensuite, se déplaçant rapidement et sans bruit, elle alla jusqu'à son lit et tira sa valise. Elle y entassa ses objets de toilette et une robe de rechange. Puis elle ouvrit sa malle dans laquelle elle vida à la hâte deux tiroirs de lingerie et ses robes d'été. Elle allait et venait tranquillement, mais avec une terrible sûreté de mouvements ; en quelques instants, sa malle fut fermée à clef, cordée, et elle-même habillée de pied en cap, dans un élégant costume de voyage que Marjorie l'avait aidée à choisir.

Assise à son bureau, elle écrivit à Mrs Harvey une courte lettre dans laquelle elle lui expliquait succinctement les raisons de son départ. Elle la cacheta, mit l'adresse et la posa sur son oreiller. Elle regarda sa montre. Le train partait à une heure, et elle savait qu'à deux blocs de maisons, devant l'hôtel Marlborough, elle trouverait facilement un taxi.

Tout à coup, elle retint son souffle et ses yeux s'éclairèrent d'une

expression intense. Elle revint furtivement vers le bureau sur lequel elle prit un objet, puis ayant éteint toutes les lumières, attendit tranquillement que ses yeux fussent habitués à l'obscurité. Doucement, elle poussa la porte de la chambre de Marjorie. Elle entendit la tranquille et égale respiration qu'assure, d'après les bons auteurs, une conscience pure.

Parfaitement calme et résolue, elle se rapprocha du lit. Son geste fut rapide. Penchée sur Marjorie, elle s'empara d'une des deux nattes, remonta du bout des doigts pour s'approcher de la tête le plus possible, puis tenant les cheveux assez mollement pour que la dormeuse ne sentît rien, elle appliqua les ciseaux et trancha. La tresse à la main, elle retint son souffle. Marjorie avait murmuré quelque chose dans son sommeil. Adroitement, Bérénice coupa la deuxième tresse, demeura quelques minutes immobile, puis d'un pas léger, rapide et silencieuse, elle regagna sa chambre.

En bas, elle ouvrit la grande porte, la referma avec soin derrière elle et, animée d'un étrange et exubérant bonheur, elle descendit le perron au clair de lune, en balaçant son lourd sac de voyage comme un panier à provisions. Après quelques minutes d'une marche rapide, elle s'aperçut qu'elle tenait encore les deux nattes dans sa main gauche. Elle se sentit frémir d'un rire inattendu, et dut serrer les lèvres pour ne pas pouffer bruyamment. Elle passait justement devant la maison de Warren ; elle posa sa valise à terre et agitant les tresses comme deux bouts de corde, elle les lança sous le porche de bois.

Puis ramassant sa valise, elle repartit en courant dans la rue baignée de lune.

F. SCOTT FITZGERALD

(TRADUCTION DE MARCELLE SIBON.)

HITLER A VIENNE

par MAURICE BAUMONT

DANS sa belle et récente histoire de *L'Allemagne contemporaine sociale, politique, culturelle* 1890-1950, Edmond Vermeil observe « l'étrange mystère qui nimbe encore la personnalité d'Adolf Hitler, à laquelle on ne peut refuser le redoutable privilège d'avoir joué un rôle décisif dans l'histoire de l'Europe contemporaine au lendemain de la première conflagration mondiale ».

Ce mystère commence à se dissiper grâce à l'activité méthodique d'historiens allemands, notamment ceux que groupe à Munich l'Institut d'Études du national-socialisme. Adolf Hitler vient de faire l'objet de deux importants ouvrages que lui ont consacrés, à Stuttgart, Walter Goerlitz et Herbert Quint : *Adolf Hitler, eine Biographie*, et, à Londres, Alan Bullock : *Hitler, a study in tyranny*. L'Autrichien August Kubizek, jadis apprenti tapissier de Linz, adolescent romantique qui s'intéressait à la musique, a bien connu pendant quatre années le jeune Adolf Hitler, dont il avait fait la connaissance au théâtre de Linz en 1904, et il lui a consacré un ouvrage documenté.

Par la comparaison critique de témoignages de plus en plus nombreux, l'aventure nazie, l'un des plus tragiques épisodes de l'histoire mondiale apparaît peu à peu dans sa nudité, et, en particulier, le séjour d'une importance capitale que Hitler a fait à Vienne entre sa dix-neuvième et sa vingt-quatrième année.

Longtemps très mal connu, ce séjour, sur lequel toutes sortes de légendes ont été répandues, n'a évoqué qu'assez peu de souvenirs et de détails directs. Beaucoup de fantaisie s'est donné libre cours pour compléter les indications très sommaires, souvent suspectes, de *Mein Kampf*, qui est avant tout un livre de propagande.

A propos de l'existence de Hitler à Vienne, bien des points restent obscurs. On ne sait même pas combien de temps il est resté dans la capitale de l'Autriche. Les dates que donne *Mein Kampf*, situant ce séjour entre 1909 et 1912, ne tiennent pas. Hitler était à Vienne avant 1909 et y a été après 1912. Alors que d'après *Mein Kampf* il quitte Vienne pour Munich au printemps de 1912, les papiers de la police autrichienne mentionnent sa présence à Vienne jusqu'à mai 1913. Alan Bullock estime plus exactes les indications de la police que les assertions de *Mein Kampf*, et, comme on le verra, il ne s'agit pas là d'un détail sans importance.

Pour expliquer le départ de Vienne, *Mein Kampf* indique une aversion sans cesse croissante pour l'État des Habsbourg avec le pullulement des « Tchèques, Polonais, Hongrois, Ruthènes, Serbes, Croates » et le « répugnant » spectacle des Juifs. Hitler veut gagner l'Allemagne à qui depuis sa jeunesse appartient son cœur ; il espère, déclare-t-il, qu'il pourra servir son pays et s'employer à la réunion de tous les Allemands.

Ces considérations très générales étaient sans doute renforcées par un motif précis, dont l'importance est utilement mise en relief par Alan Bullock. Partant d'Autriche au printemps de 1913, Hitler avait vingt-quatre ans. Or, à Vienne, il ne s'est pas fait inscrire sur les tableaux de sa classe. Il aurait dû se présenter dès 1909 pour être enrôlé dans l'armée autrichienne en 1910. Il ne l'a pas fait, et il s'est toujours rendu compte du parti que ses adversaires pouvaient tirer de cette carence ; ils avaient trouvé le côté vulnérable. Dès la réalisation de l'Anschluss en mars 1938, il a voulu faire disparaître d'Autriche toute trace de documentation prouvant qu'il s'était soustrait au premier des devoirs patriotiques. D'ailleurs, ses admirateurs déclareront qu'il avait bien raison de ne pas vouloir servir aux côtés de Tchèques et de Juifs dans les régiments de « l'armée impériale et royale », qui étaient un composé de toutes les races.

Depuis 1910, la question du service militaire devenait pressante. La police avait recherché Hitler à Vienne, où il n'avait pas laissé d'adresse. Il y a tout lieu de penser qu'il a gagné Munich, c'est-à-dire « l'étranger », pour échapper au service militaire en Autriche.

Son espoir est déçu. L'enquête de la police fait trouver Hitler à Munich. Il est invité à comparaître le 20 janvier 1914, à Linz, devant un conseil de révision. Dans une lettre très humble du 23 janvier 1914, où il affirme qu'il n'a pas quitté Vienne pour éviter un enrôlement, il demande, en raison de son dénuement, à se présenter devant le conseil de révision à Salzbourg, plus proche de Munich que Linz. Satisfaction lui ayant été

donnée sur ce point, il comparaît le 5 février 1914 devant le conseil de révision de Salzbourg qui déclare ce « peintre » trop faible pour le service militaire : il est jugé impropre, non seulement au service armé, mais même au service auxiliaire.

Un incident fâcheux était clos grâce à une sévère sous-alimentation de plusieurs années, ses années de Vienne.

II

A dix-sept ans, au printemps de 1906, Adolf Hitler avait passé à Vienne trois semaines qui l'avaient ébloui en l'arrachant à la médiocrité de la vie provinciale. Dans l'automne de 1907, sa mère, gravement malade depuis plus d'un an et souvent alitée après une opération qui a eu lieu au début de 1907 — elle a un cancer au sein —, cède à ses volontés, en dépit de la résistance du beau-frère détesté, Leo Raubal. Dans sa classe naguère bon élève en dessin, Adolf, convaincu qu'il sera sans peine admis à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, part pour la capitale : ses dessins sont jugés insuffisants.

Après cette cruelle déception qu'il cache à sa mère, il rentre à Linz où elle meurt à la fin de décembre 1907, âgée de quarante-sept ans. Il l'a soignée pendant quelques semaines, faisant le ménage et la cuisine, affublé d'un tablier bleu. Il n'a plus de foyer, il n'a plus de famille. Les Raubal recueillent sa jeune sœur Paula : mais il n'est point question qu'Adolf habite chez un beau-frère haï. Il renonce à sa part de l'héritage paternel : quelque 700 couronnes dont il avait dépensé une partie durant son séjour à Vienne. Les orphelins ont droit après la mort de leur mère à une pension annuelle qui pour eux deux est de 600 couronnes. Adolf a ainsi reçu chaque année jusqu'en mai 1911 une somme de 300 couronnes. Peu de chose évidemment, mais qui représentait beaucoup pour lui. En mai 1911, peut-être pour réduire dans la scabreuse question militaire le danger d'être repéré, il renoncera en faveur de sa jeune sœur Paula à cette rente qu'il aurait pu percevoir encore deux années jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans.

Au début de février 1908, il gagne Vienne avec quatre valises renfermant toute sa fortune : des vêtements, du linge et surtout des livres. Il a dix-neuf ans et ne peut plus compter sur l'aide matérielle de sa mère.

En octobre 1908, il se présente de nouveau à l'Académie des Beaux-Arts : échec total. Le directeur de l'Académie déclare qu'on ne peut songer pour lui à l'école de peinture. Peut-être est-il mieux doué pour l'architecture que pour la peinture : il devrait s'orienter vers l'architecture. Mais, pour être admis à l'école d'architecture de l'Académie des Beaux-Arts, il lui faudrait un diplôme de collège, et il n'a aucun diplôme.

Le destin, par malheur, s'oppose au conseil qu'édictait la sagesse

d'Ernest Renan : « Que chacun fasse ce pour quoi il est fait et tout ira bien. » Qu'on s'imagine un XXe siècle où Adolf Hitler, après cinq ans de collège, aurait été tranquillement promu architecte, son rêve d'être peintre apparaissant irréalisable. Il s'installerait dans une ville comme Linz, pour laquelle, quand il sera devenu « le contemporain capital », il envisageait, comme pendant son enfance, des plans démesurés afin d'en faire « la perle du Danube ». Une cité qui l'emporterait sur Budapest et qui montrerait, disait-il en avril 1942, combien l'esprit et l'art allemands l'emportent sur l'esprit et l'art magyars, avec des ponts, un hôtel de ville, une maison du parti national-socialiste, un stade olympique, un planetarium... Chancelier, il a rêvé d'immenses édifices auprès desquels la cathédrale de Vienne apparaîtrait un jouet d'enfant. C'est ce qu'il avait imaginé dans sa jeunesse, toujours le crayon à la main, multipliant pour des théâtres, des gares, des ponts... une foule d'esquisses qui changeait complètement la physionomie de Linz.

A Vienne, il prétend être un artiste, et il se qualifie étudiant d'art. Sa volonté, qui balaie les obstacles, est d'être architecte, puisqu'une déplorable fatalité lui interdit d'être peintre. Les diplômes nécessaires pour devenir architecte lui manquent. N'importe, il sera architecte.

La réalité dissipe son rêve. Il ne connaît pas le moindre succès, et il faut vivre. Cinq années de détresse commencent. Qu'on ne s'imagine pas un étudiant, qui, quoique désargenté, mène la vie légère et souriante de la jeunesse ! Les années 1908-1913 ont été pour lui très sombres ; notamment à la fin de 1909, il a été saisi par une misère noire. Pourtant, en ces années, Vienne brillait de l'éclat incomparable d'une haute civilisation. Avec plus de deux millions d'âmes, elle était la capitale d'un empire de cinquante millions et une prestigieuse place de transit, de banque et de commissions. C'était vraiment « la belle époque » de la marche orientale qui, comblée de bien matériels, était encore *felix Austria*.

Hitler lui-même, en mai 1942, reconnaissait que Vienne a quelque chose de grandiose ; aucune ville allemande ne recèle autant de trésors de culture et d'histoire. « Pour voir un bon théâtre, pour étudier les arts, il faut aller à Vienne... Quelque chose d'unique se dégage de Schoenbrunn. » Les Viennois, observait-il encore, ne regardent pas Berlin comme une capitale ; car pour l'élégance, la vie littéraire, la musique... Vienne l'emporte sur Berlin ; et contre cette étincelante influence viennoise, le Führer voulait développer la « concurrence » de Linz et de Graz.

De 1908 à 1913, Hitler n'a trouvé que tristesse dans la joyeuse ville des valses et des opérettes, élégant foyer d'une culture insouciante, où se nouaient gaiement tant d'intrigues amoureuses que le professeur Siegmund Freud était alors amené à faire tout dépendre du sexe.

Hitler lui-même a opposé ses privations de Vienne à la vie relativement confortable qu'auparavant il avait menée chez sa mère. L'hiver, il se réfugie dans les salles chauffées. Comme il le racontera en 1941, à Vienne

pendant des mois, il n'a pas pris un repas chaud, il vivait d'un peu de lait et d'une tranche de pain sec. Il allait parfois chercher, notamment au couvent des Frères de la Miséricorde, la soupe et le pain distribués aux indigents.

Il avait remplacé par un peu de beurre sur son pain la trentaine de cigarettes qu'il prétendait avoir fumées journellement, et, ayant cessé de fumer, il en arrivera à dénoncer dans le tabac la vengeance des Peaux-Rouges qui ont reçu des Blancs l'alcool.

A Vienne, il ne pouvait, a-t-il écrit, calmer sa faim, « amie impitoyable ». Sans emploi fixe, sans occupation régulière, il n'a vécu que d'expédients. Il a logé en des quartiers plus que médiocres où rien n'apparaissait de la splendeur et de la séduction de la ville qui a vu s'épanouir Mozart et Beethoven : *Es gibt nur ein Wien.*

En février 1908, il a d'abord occupé sur une cour de la Stumper Gasse, dans le VIe *Bezirk*, une chambre, infestée de punaises, que sous-loue une vieille femme. Son ami de Linz, le musicien Kubizek, est bientôt venu l'y rejoindre jusqu'en juillet 1908. Kubizek part alors pour Linz ; quand il regagne Vienne en novembre, Hitler a disparu sans laisser d'adresse. Ses sœurs même ignorent où il habite. La chambre meublée, quoique ne coûtant que 10 couronnes par mois, était trop chère pour son budget.

« Pauvre artiste, il a occupé, comme l'écrit *Mein Kampf*, des antres misérables, des abris surpeuplés, pleins d'ordure et d'une repoussante saleté. » Lui, qui se considère comme un grand méconnu, s'en prendra en mai 1942 aux Viennois qui laissaient mourir de faim « un génie comme Mozart », aussi bien que Bruckner et Haydn. D'ailleurs, il ne doute pas que les déboires de l'artiste préludent à une œuvre géniale.

Il est certain qu'il lui est arrivé de mendier et qu'expulsé de sa chambre, il a passé des nuits à la belle étoile en dormant sur les bancs. Un sentiment de révolte et de haine indignée grandit en lui. Dans l'automne de 1909, il ne pouvait plus se payer un domicile. Vagabond, il échoue dans un asile des sans-logis (*Obdachlose*) à Meidling, au sud-ouest de Vienne. En un tel asile, il était hors d'état de travailler, c'est-à-dire de dessiner et de peindre, puisqu'il n'y pouvait passer que la nuit.

Il réussit à trouver place dans un foyer pour hommes (*Männerheim*) du XXe Bezirk-Meldemannstrasse, où il a, pour 2,80 couronnes par semaine, non une chambre, mais un cabinet dans un dortoir, une *Schlafkabine* dont la literie est propre. Si l'on ne pouvait y rester que de 8 heures du soir à 9 heures du matin, on disposait d'une salle de lecture et d'un fumoir où l'on était autorisé à demeurer pendant la journée. Pour 50 heller par semaine on avait, au sous-sol, l'usage d'une petite armoire, dont on détenait la clef après versement d'une couronne. C'est dans la salle de lecture que Hitler a consacré bien des journées à la peinture. En une atmosphère triste et pesante qui fait rêver de catastrophes, il trouve là un milieu extrêmement mêlé, où flottent toutes sortes d'épaves : nobles rui-

nés, artistes sans ressources, boutiquiers en faillite, et, à côté, de très pauvres gens : colporteurs, forains, fripiers, juifs à boucles arrivant de l'Est...

En 1911, il habite dans un autre foyer pour hommes, Wurlitzergasse, qui rassemble plus de neuf cents clients. Une installation moderne groupe des dortoirs calmes aux cabines très propres, un réfectoire, une salle de réunion.

III

Les principales ressources de Hitler lui viennent de dessins en couleurs qu'il crayonne d'après des cartes postales de bazar. Dans l'asile de Meidling, il avait fait connaissance d'un certain Reinhold Hanisch, vagabond de Bohême qui le suit dans le foyer de la Meldemannstrasse. Leur querelle durant l'été de 1910, au sujet d'une petite somme d'argent, laisse quelques documents dans les archives de la police viennoise : notamment la déposition d'un autre habitué de la Meldemannstrasse, lequel assure que Hitler et Hanisch, voisins de lit, ne se quittaient pas. Hitler a déclaré à Hanisch qu'il était peintre : non peintre en bâtiment, mais « artiste ». A la fin de 1909, 50 couronnes, reçues de sa sœur cadette qui vivait à Linz, représentaient une aubaine exceptionnelle ; elles provenaient sans doute de la vente d'objets qui avaient appartenu à ses parents. Avec ces 50 couronnes, Hitler achète des cartes, des couleurs, de l'encre. Il dessine des monuments de Vienne sur les cartes que Hanisch vend dans les cafés. Mais les « associés » entrent en conflit sur la répartition des recettes. Hanisch affirme n'avoir vendu que 10 couronnes un dessin représentant le Parlement de Vienne ; Hitler déclare à la police que ce dessin a été vendu cinq fois plus cher. Hanisch, n'étant pas revenu au foyer qu'il déclare infesté d'ivrognes, est poursuivi en justice par Hitler ; il passe en prison une semaine d'août 1910.

Désormais, Hitler vendra lui-même ses dessins, qui généralement reproduisent des édifices viennois. Il peint aussi des images pour les ébénistes qui s'en servent à orner des dessus de sofas. Il imagine des réclames. Par exemple, l'emploi d'une poudre contre la transpiration doit être favorisé par le contraste opposant deux facteurs ; tandis que l'un est épuisé, l'autre reste alerte parce qu'il a la sagesse de recourir à cette poudre. Ce dessin est d'ailleurs loin d'être réussi par Hitler, lequel retraçait correctement les monuments et arrivait à une certaine habileté en veillant à la précision minutieuse du détail, mais ne brillait pas quand il s'agissait de représenter des paysages, et échouait complètement lorsqu'il essayait de dessiner des personnages et surtout des animaux. Si bien que de bons juges ont condamné sa peinture comme l'œuvre d'un très médiocre peintre amateur, d'un « peintre du dimanche ».

Pour des savons, pour des bougies de couleur... il fait des dessins signés

de son nom. Il semble avoir été parfois peintre en bâtiment, badigeonneur, blanchissant les plafonds et collant les affiches. Des gains de rencontre lui viennent au hasard des circonstances. Dans l'hiver de 1909-1910, il travaille à déblayer les rues encombrées de neige ; démuni de manteau, il souffre du froid. En quête de gagne-pain, il porte des valises, il bat des tapis, fabrique des matelas, il sert comme manœuvre à tout faire, il est veilleur de nuit dans un chantier. A un moment, il ne lui reste dans son asile qu'un vieux pantalon déchiré ; ses vêtements livrés aux poux ont été envoyés à la désinfection. Ayant toujours eu un vif souci de la propreté corporelle, Hitler a souffert indiciblement de la saleté. A mesure que s'accentue l'apparence extérieure de pauvreté, on descend l'échelle sociale, fait remarquer dans *Mein Kampf* Hitler, qui se refuse farouchement à glisser dans la condition prolétarienne. Aigri, il redoute avec fureur l'abaissement et le déclassement. A tout prix il veut un faux-col et même un pli marqué à son pantalon. Mais, souvent sans chemise, sans caleçon, il possède un seul vêtement, lamentable, et des chaussures ruinées de clochard. Longtemps il porte un long pardessus noir loqueteux, cadeau du juif hongrois Neumann qui dans le foyer fait commerce de vieux habits, mais qui ne pourra pas rester lié avec un tel antisémite. Coiffé d'un antique chapeau mou, il a de longs cheveux, et en 1910 laisse pousser une barbe brune, qui d'après Hanisch le fait ressembler aux colporteurs juifs nombreux dans le foyer.

Dans cet arrière-plan de souffrances et d'humiliations dont on peut s'étonner qu'elles ne l'aient pas abattu, il ne se livre pas à une occupation régulière ; ainsi que l'écrira *Mein Kampf*, il répugne à « un travail d'homme qui n'est pas libre » (*unfreier Mensch*). Aussi ses compagnons le tiennent-ils pour paresseux — il se lève tard — et hors d'état d'accomplir un labeur régulier. Quand il a en poche quelques couronnes, il cesse de dessiner et s'assied dans un de ces innombrables cafés viennois où, selon l'expression de J. M. Bonn, « en commandant un café, on s'assurait pour toute la journée un droit d'asile » et, chaque demi-heure, un verre d'eau fraîche. Hitler célébrait encore, en juin 1942, « ces cafés où l'on se repose et où l'on s'instruit ». S'instruire ? c'est se repaître du bavardage des très nombreux journaux que ne manque pas de consulter le client viennois, plus redoutable à cet égard que le héros parisien de Georges Courteline, ce Lagoupille qui, ne prenant jamais plus d'une consommation, se faisait apporter « les journaux, tous les journaux sans exception ». Dans le café, Hitler dévore les journaux, tous les journaux de Vienne, en absorbant, si possible, un gâteau à la crème fouettée. L'énergie et la nonchalance, la colère et la dépression se succèdent chez lui. Inquiet et instable, il s'emballe pour de merveilleux projets très divers, qui mèneront à la fortune, qu'il s'agisse de sourciers, ou d'aviateurs, ou de la construction de logements ouvriers propres et sains.

Un jour, il achète un billet à la loterie : il veut et doit gagner. Déjà il

échafaude toutes sortes de plans, comme Perrette avec son pot au lait. N'ayant rien obtenu, il s'indigne contre la tromperie dont il a été victime. Cette anecdote, que rapporte Kubizek, a quelque chose d'enfantin et — quand on sait ce qui suivra — quelque chose d'effrayant.

Weltfremd, Hitler paraît incapable d'aboutir jamais à des réalisations et, mal équilibré, ne semble pas bon à grand'chose. Étrange personnage : il ne boit pas, il ne fume plus, il ne court pas après les femmes. La politique est la passion de cet original. « Animal politique », il parle plus qu'il ne travaille. Quoique de nature fermée, il parle et veut avoir un compagnon qui l'écoute bouche bée : pendant près de cinq ans, c'était le rôle d'August Kubizek.

Son immense orgueil, sûr de lui, exige l'attention. Il a assisté, dans la tribune du public, à des séances du Reichsrat ; il a écrit à des députés qui ne l'ont pas honoré d'une réponse. Il a vainement essayé de faire insérer des articles ou des lettres dans les journaux. Et, aux environs des asiles, il se lance dans les disputes. Kanya, officier en retraite qui gérait le foyer pour hommes, considérait Hitler comme l'un des plus bizarres clients qu'il eût connus.

IV

S'il n'a pas déjà idée d'aborder la conquête des électeurs dans l'Autriche qui en 1907 a introduit le suffrage universel, du moins il effectue son apprentissage politique. Il est rempli d'un mépris féroce pour les vieilles idées libérales, inventées pour des fins spécifiquement juives : la démocratie et le pacifisme. Il tient en aversion le régime parlementaire, qui se prête au jeu des nationalités liguées contre le germanisme. Comment un tel « régime où tout ce qui est allemand se trouve non pas représenté, mais trahi », pourrait-il fonctionner en Autriche, avec le choc des nationalités ? Dans une confusion qu'aggrave la violence des conflits nationaux, le Reichsrat est le théâtre de bagarres furibondes.

Hitler se mêle à des discussions passionnées où il se déchaîne contre les sociaux-démocrates et les chefs de syndicats. Il a dû s'enchanter des sarcasmes de Nietzsche, son auteur favori, considérant « Messieurs les socialistes » comme la race « la plus bornée et la plus malfaisante de l'univers » ; les « niais philosophastres sentimentaux de la fraternité universelle » qui s'appellent socialistes représentent « l'espèce d'hommes la plus bruyante et la plus myope qu'il y ait aujourd'hui ». Il a prétendu dans *Mein Kampf* qu'il faudrait « débarrasser la Terre du marxisme, sans quoi la Terre pourrait bien être débarrassée de l'humanité » ; le triomphe de cette doctrine d'égoïsme et de haine, qui agit « comme le vitriol », porterait « un coup mortel » au genre humain.

J. M. Bonn, observateur infiniment plus subtil, fait au contraire remarquer que les socialistes autrichiens, progressant dans l'ère des machines,

avaient compris l'importance d'une unité économique que constituerait le bassin du Danube. Par des réformes sociales, ils espéraient porter à un niveau plus élevé les éléments non germaniques et les grouper dans un peuple multinational. La social-démocratie représentait un nouveau patriotisme autrichien, si bien que des éléments slaves se détachaient du parti.

Hitler a toujours refusé d'adhérer à un syndicat. Il proclame que les chefs socialistes exploitent cyniquement, pour leurs propres fins, la détresse des ouvriers qu'il accuse de tout rejeter, « la nation, la patrie, l'autorité des lois » et de tout « traîner dans la boue ». D'ailleurs, les succès viennois des socialistes qui s'organisent en un parti solide font impression sur lui : le 1er mai 1910, à Vienne, il est frappé par l'interminable défilé des travailleurs.

En face d'un monde hostile et injuste qu'il faudrait faire sauter, il se livre avec passion à une critique présomptueuse que mène une logique radicale et implacable, qui raisonne contre la raison.

Il ne voit les choses que telles qu'il les veut, et déjà fait retentir bien des phrases qui plus tard obtiendront en Allemagne et dans le monde une audience énorme. « Tout prophète a ses hasards », a écrit Nietzsche. On ne prend pas encore au sérieux le prophète révolté Hitler, solitaire appelé à devenir l'homme des foules. Il se considère comme un incompris, ainsi qu'autrefois Richard Wagner. On peut d'autant moins le prendre au sérieux que dans un pays qui attache tant d'importance aux titres et aux diplômes, Adolf Hitler n'a ni titres ni diplômes.

Kanya, directeur du foyer où il entend avant tout maintenir l'ordre, s'irrite des disputes auxquelles est mêlé Hitler qui crie et se démène. Des scènes très vives s'engagent, des bagarres éclatent. Un jour qu'il se querellait interminablement avec des ouvriers sur un échafaudage, on lui intime l'ordre de se taire s'il ne veut pas être précipité en bas. A plusieurs reprises il a été roué de coups. Les gardiens interviennent pour faire revenir le calme. Avec leur humour inné, les Viennois se moquent de ses accès de rage. Loin de posséder comme eux le sens du relatif, un caractère facile et enclin à une résignation lasse, il repousse d'un geste autoritaire les objections. Si la contradiction s'élève, il ne tarde pas à hurler comme un forcené ; l'exaltation le jette dans une demi-démence. Son humeur agressive et autoritaire lasse la patience souriante des sceptiques Viennois eux-mêmes, auxquels en 1942 le Führer reconnaissait un tempérament conciliant de diplomates retors.

Mais dans *Mein Kampf* il observe justement que parler « en petit comité », parler « à en avoir la gorge enrouée », avait beaucoup de bon. C'est ainsi qu'il s'entraînait aux futurs exploits d'orateur et d'acteur dans lesquels sa faconde se doublerait peu à peu d'un magnétisme qui saisirait les foules.

Son énergie indomptable triomphait de ces années de misère qui l'ont aidé, déclare-t-il, « à devenir dur et à pouvoir être dur ».

Hitler écrit dans *Mein Kampf* : « Vienne représentait une dure école, mais m'a fourni les plus profondes leçons de ma vie. » Période d'angoisse et de réflexion, ces années viennoises ont été des années de formation tout à fait décisives, ce que Hitler appelle ses « années de lutte ». Elles l'ont marqué à jamais. Vienne a fondé vraiment, pour adopter son étrange terminologie, « les bases de granit » sur lesquelles s'est édifiée sa néfaste entreprise. C'est là que s'est noué le drame hitlérien, qui a pour point de départ les sentiments d'un sombre adolescent. Adolf Hitler a prétendu transformer en idées ces sentiments et ensuite transposer en système une pensée délirante. Entre la dix-huitième et la vingt-quatrième année, se sont formés à Vienne ses goûts profonds, ceux qui demeurent jusqu'à la mort, ceux qui donnent une conception de la vie. Si les détails de l'existence sordide qu'il a menée à Vienne dans des besognes sans gloire n'importent guère, l'essentiel est que sa *Weltanschauung* et son *Weltbild* sont issus de Vienne. A Munich, à partir de 1920, il s'efforcera d'appliquer les conclusions auxquelles il est arrivé à Vienne. Il a proclamé lui-même qu'ensuite il n'a eu qu'à ajouter bien peu de chose à ce qu'il avait appris à Vienne, et qu'il n'a rien eu à y changer.

Le fait que, dans les lamentables conditions où il a vécu, ce pauvre hère se fabrique une doctrine, même peu originale, mais cohérente, stupéfie. Il est indispensable de le sentir dès le début de son étrange histoire. Le caractère d'un homme ne change pas tellement avec les années : le volume des connaissances s'accroît, mais le niveau d'intelligence peut-il tellement se modifier après la vingtième année ?

Écartant une foule d'histoires très suspectes, et négligeant ce qui est négligeable, on peut dire que des années viennoises se dégage l'image d'un être qui ne pouvait pas ne pas se sentir profondément frappé par le côté social des choses. Il peste contre une époque « qui ne sourit qu'aux marchands et aux ronds-de-cuir » et où une tragique indigence s'étale face à « la richesse de l'aristocratie et du commerce » dans les cérémonies désuètes des Habsbourg.

S'il a su animer et dominer les masses, c'est qu'il est sorti de leurs obscurités. Il n'éprouve d'ailleurs aucune large sympathie humaine pour les pauvres, au milieu desquels il a vécu ; il les méprise, et repousse la pitié, la charité du cœur. Il dirait avec Nietzsche : « Que m'importent la place publique et la populace et le bruit de la populace et les longues oreilles de la populace ! »

Il n'a aucune confiance dans le peuple, et la misère suscite en lui l'idée d'une lutte implacable où sont permis tous les moyens, force et brutalité étant confondues. Il faut « combattre les gaz asphyxiants par les gaz asphyxiants » et agir brutalement. « La force seule décide des conflits. »

Le grand art est de tendre les pièges à l'adversaire pour avoir sa peau, coûte que coûte, et l'intimidation physique a un large rôle à jouer. « Si tu n'es pas un camarade, dit le social-démocrate, on te brisera le crâne. »

Afin de vaincre, il faut barrer la route par la terreur et en particulier « terroriser les intellectuels » pour pouvoir agir sur les masses que doit mener un homme fort. La bourgeoisie, avec ses dédains frivoles pour un grossier plébéianisme, est incapable de diriger les masses, la seule chose qui compte. A Vienne, Hitler est profondément ému par un film qui montre des masses soulevées par les harangues d'un agitateur, et il célèbre avec fougue l'importance de la parole.

Déjà à Linz, après avoir entendu l'opéra que Wagner a consacré au tribun Rienzi, Hitler avait été bouleversé. Il racontera à Friedelind Wagner qu'il a eu alors l'idée de sa mission et qu'il a commencé à se bercer de son rêve de puissance : lui aussi deviendrait un tribun dont parlerait l'Histoire. *In jener Stunde begann es.*

Sa *Weltanschauung* était fondée sur le nationalisme allemand propre à beaucoup d'Allemands d'Autriche depuis la fin du XIXe siècle. Une dizaine de races, différentes par la langue et l'histoire, et mêlées dans un État commun qui constitue une sorte de « Société des nations » : telle est l'Autriche. Dans cet empire composite, les luttes intérieures ne se livrent pas seulement entre classes et entre partis au sein d'une même nation, mais entre nations au sein d'un État hétérogène. Les races dressent les unes contre les autres leurs aspirations et leurs revendications. Contre l'Allemand, les Slaves gagnent du terrain : leur esprit national s'affermit avec l'exhumation des traditions populaires et le progrès des institutions démocratiques. Tandis qu'ils s'élèvent au bien-être et qu'une bourgeoisie progresse parmi eux, ils supportent avec une impatience grandissante la tutelle allemande. Élaborant un programme national, ils réclament leur « droit historique d'État » et invoquent les libertés passées. La question des langues, nombreuses en cette « tour de Babel », multiplie des incidents et des conflits, dramatisés par la ferveur nationale. Symboles des nationalités, ces langues se disputent la place sur les affiches, les inscriptions, les plaques indicatrices des rues, les pièces de procédure, les bulletins fiscaux de la « polyarchie polyglotte ». La vie publique est empoisonnée de ces disputes quotidiennes qui font apparaître au jour le travail interne des nationalités en formation.

Passionnées jusqu'à l'absurde, les haines nationales étaient bien pires dans la bourgeoisie que parmi les masses paysannes et ouvrières.

La petite bourgeoisie allemande, se refusant à « payer les frais », s'absorbait dans les intérêts et les rivalités de races. Enfant, Hitler avait respiré cette atmosphère de jalousies furieuses, qui rendait si difficile aux Habsbourg l'application du principe inscrit sur le porche de la Burg de Vienne : *Justitia regnorum fundamentum.* Le fanatisme national allemand, qui au collège de Linz et de Steyr déjà caractérise Adolf Hitler, est

surexcité par le mélange et par le conflit des nationalités et des races dont il est témoin à Vienne.

Dans ses Mémoires (*So macht man Geschichte, Bilanz eines Lebens*, Munich, 1953), le professeur J. M. Bonn a admirablement dépeint la Vienne de la fin du XIXe siècle dix ans avant Hitler, et dans ces dix années les traits essentiels de la structure sociale qu'il analyse n'avaient fait que se renforcer, avec ces nationalités opposées qui depuis des générations s'étaient heurtées et confondues. A côté d'une aristocratie brillante, riche, arrogante, très mêlée ethniquement, une grande bourgeoisie très peu nombreuse, sauf dans la haute finance où l'élément juif avait un rôle éminent, et une abondante petite bourgeoisie, d'un niveau de vie très modeste, avec des artisans, des boutiquiers et de menus fabricants dont beaucoup gardaient un idéal moyenâgeux. J. M. Bonn distingue deux soubassements principaux dans le *Wienertum* : l'un juif-galicien et l'autre tchèque. Économes et laborieux, les Tchèques progressaient lentement, mais sûrement, et se fondaient peu à peu avec Vienne.

Hitler déteste cette Vienne cosmopolite, où se rencontrent tant de races hostiles, et à Vienne, « Babylone de races », il opposera Munich, « ville allemande ». Il tenait violemment à l'autorité des Allemands, qui, ne représentant guère plus d'un tiers de la population d'Autriche, se voyaient de plus en plus menacés par l'essor slave. Les assauts lancés contre les éléments germaniques excitent le pangermanisme. Tandis que la monarchie des Habsbourg semble destinée à marcher vers le fédéralisme, Hitler condamne comme une trahison commise envers la cause allemande cette évolution que l'archiduc héritier François-Ferdinand, époux d'une comtesse tchèque, appelait de ses vœux. Dans sa foi raciste, il a un profond mépris des Slaves qui submergent le germanisme. Les Tchèques notamment irritaient au plus haut point les Allemands d'Autriche. Comme l'écrit Alan Bullock, « pour Hitler, l'inégalité des individus et des races était une loi de la nature. Cette pauvre et famélique épave, sans emploi, sans famille, sans domicile, s'accrochait obstinément à toute idée qui fondait les prétentions à sa propre supériorité. De droit il faisait partie des *Herrenmenschen* ». Une telle sélection naturelle le distinguait grandement des travailleurs, des vagabonds, des Juifs et des Slaves qu'il coudoyait.

Aucune originalité dans les « idées » que Hitler récolte à Vienne, parmi les pires clichés pangermanistes et antisémites. Mais Bullock observe justement que l'originalité de Hitler, une originalité dont l'importance est énorme, consistera, sur la base précaire de telles « idées », à créer un mouvement de masses pour s'emparer du pouvoir.

VI

Hitler reconnaît l'influence qu'ont exercée sur sa formation les Autrichiens Schoenerer et Lueger. *Mein Kampf* rend hommage à ces deux grands maîtres.

Depuis les années 1880, tandis que selon Hitler « la force de cohésion de la monarchie ne suffit plus à contrebalancer les tendances séparatistes », le germanisme s'exalte parmi les Allemands d'Autriche. A côté de la noblesse et de la grande bourgeoisie qui les avaient jusqu'alors menés, le tiers état surgit dans un tumulte de démagogie. L'abaissement d'un cens électoral élevé, qui avait écarté les petites gens, atteint le parti libéral, désormais bousculé par les pangermanistes et par les chrétiens-sociaux.

Les idées pangermanistes, qui bouillonnent dans certains milieux autrichiens, prennent un aspect antisémite et anticatholique, sous l'étiquette de *Voelkisch*. Le parti allemand national avait été fondé vers 1880, à peu près en même temps que le parti chrétien-social, antisémite comme lui, mais non anticatholique, au contraire. Célébrant Arminius, Luther et Bismarck, le parti *deutsch national* en arrivait à souhaiter le retour à Wotan, aux pieux usages des antiques forêts, au culte du soleil sur les cimes. Il se proposait de détruire « le ferment d'infection que le judaïsme chrétien avait déposé dans la pensée germanique », selon la parole de l'orgueilleux Georg von Schoenerer, son chef violent, que Hitler proclamera « un merveilleux et profond penseur ». Ce mouvement, dont l'influence sur les intellectuels moyens et sur la paysannerie était considérable, avait pris pour devise *Los von Rom* et se déchaînait contre les Habsbourg en se vantant de travailler à la dislocation de l'Autriche-Hongrie, et de jeter dans les bras de l'Allemagne les pays allemands d'Autriche, dès que le vieux François-Joseph aurait rendu l'âme. Les « patriotes », devenus des « rebelles », provoquaient la fureur de François-Ferdinand qui voulait réprimer par la force ce mouvement *Los von Rom*.

Le *Deutsch National Verein*, que dirige Schoenerer, groupe la plupart des pangermanistes d'Autriche. Il s'en prend âprement à la politique des Habsbourg qui s'efforce de diviser les peuples ; pour maintenir le germanisme, il sacrifie la dynastie.

Les « nationaux allemands », divisés sur bien des points, sont unis par les sentiments antijuifs. Schoenerer a fait exclure du parti pangermaniste les non-aryens, et l'historien Heinrich Friedjung, qui avait contribué à rédiger le programme du parti, s'est vu chassé du parti qu'il avait aidé à former.

L'agitation violente du chevalier Georg von Schoenerer ébranlait la cohésion interne de l'Autriche. Député du Reichsrat depuis 1873,

violemment Allemand et antihabsbourgeois, il quitte le catholicisme pour entrer dans l'Église évangélique. Cet antisémite tapageur, souvent poursuivi par les tribunaux, est condamné en 1888, à quatre mois de prison, à la perte de la noblesse et au retrait du mandat législatif pour des violences avec effraction qu'il a commises dans les locaux du *Neues Wiener Tageblatt*, sous prétexte que ce journal, de rédaction fortement juive, avait annoncé prématurément la mort du nonagénaire empereur Guillaume 1er. Néanmoins Schoenerer redevient député de 1897 à 1907. En Basse-Autriche, le pangermanisme compte beaucoup de partisans ; le père de Adolf Hitler s'y est rallié. D'ailleurs Schoenerer, né à Vienne, possède un domaine dans le district de Zwettl où ont vécu les ancêtres de Hitler. « Mes sympathies, lit-on dans *Mein Kampf*, allaient entièrement à la tendance pangermaniste. »

Hitler a pris à Schoenerer, qui meurt en 1921, à soixante-dix-neuf ans, son pangermanisme violent et brutal, l'idée de réunir en un seul État tous les Allemands — ceux de l'Empire allemand et ceux de l'Autriche — en même temps que son antisémitisme et son antimarxisme.

Comme les fidèles de Schoenerer, Hitler ne ressent qu'une hostilité méprisante pour les Habsbourg qui font le malheur de « la nation allemande ». Pourtant, depuis 1899, la politique cisleithane, après vingt ans d'essai de collaboration avec les Slaves, redevient nettement allemande. L'Autriche, s'efforçant de mettre au-dessus des idéologies nationales les réalisations économiques, s'évertue à resserrer le moule centralisateur que fait craquer la poussée des peuples. Mais le développement matériel n'apaise pas les querelles ethniques. En 1908, le jubilé de diamant de François-Joseph qui règne depuis soixante ans sur l'Autriche ; l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, qui en 1908-1909 marque un dangereux succès de la diplomatie austro-hongroise ; le splendide congrès eucharistique tenu à Vienne en septembre 1912 avec la procession du Saint Sacrement que suit, tête nue, le vieil empereur, héritier d'une longue tradition monarchique et catholique : tous ces événements dont Hitler était le témoin n'ont pas éveillé chez lui le sentiment dynastique. En juillet 1942, il se contentera d'observer que François-Joseph ne comprenait pas grand'chose à la politique.

Quant à l'archiduc héritier François-Ferdinand, *Mein Kampf* le flétrit comme « un ennemi du peuple allemand », avec ses idées trop favorables aux Slaves. Le protchèque visait à opposer à la Russie orthodoxe un État slave catholique. « Le plus grand ami des Slaves est tombé sous les balles de fanatiques slaves. »

Adolf Hitler n'a jamais ressenti le dévouement enthousiaste que manifestaient alors beaucoup des sujets des Habsbourg. Ses infortunes viennoises lui font éprouver une rancune personnelle contre « une triste dynastie, hostile aux Allemands, prête à faire de l'Autriche un État slave ». Il aspire à la dissolution de la monarchie habsbourgeoise qui, en

pleine décrépitude, se trouve « engagée dans la voie de l'extermination des éléments germaniques ».

Si le parti de Schoenerer est le parti de son cœur (un cœur qui n'est pas autrichien), Hitler a discerné les graves faiblesses des pangermanistes. Schoenerer ne comprend pas l'extrême importance du problème social ; il ne s'attache qu'aux classes moyennes, sans s'occuper suffisamment des masses. Il disperse dans des luttes de cadre parlementaire les énergies de sa propagande assidue, sans créer un grand mouvement populaire. « La table de brasserie est échangée pour la tribune du parlement », au lieu qu'un contact soit établi avec les foules. En se querellant avec son ancien ami Karl Wolff, Schoenerer perd toute influence, et le mouvement *all-deutsch* prend un caractère brutalement réactionnaire.

Enfin il commet une très grave faute en s'attaquant de front à l'Église catholique, et il se voit privé de très nombreux et excellents éléments parce qu'il prétend chercher le salut du peuple allemand dans un schisme avec Rome. Le courant *Los von Rom*, à la suite duquel soixante-quinze mille Autrichiens seulement ont quitté l'Église catholique à la fin du XIXe siècle, n'inspire, quoiqu'il soit surtout antihabsbourgeois, aucun enthousiasme à Hitler qui sent le danger, pour un mouvement politique, d'être affaibli par des considérations religieuses.

VII

Hitler était beaucoup moins proche du parti chrétien-social que des nationaux allemands. Mais il avait constaté, parmi les chrétiens-sociaux que menait Karl Lueger, une habileté tactique dont étaient totalement dépourvus les pangermanistes de Schoenerer. Petit avocat viennois sans scrupules, le docteur Karl Lueger, fils d'un concierge, était devenu conseiller municipal de Vienne en 1875, à trente-et-un ans. Il ralliait les boutiquiers et les artisans de la capitale, dans les classes moyennes menacées de prolétarisation, aigries contre les puissances d'argent. En 1885, le voilà député au Reichsrat. D'abord lieutenant de Schoenerer, il se tournait, à la fin des années 1880, vers le parti chrétien-social dont il devenait le chef. En 1895, tandis que les chrétiens-sociaux enlevaient une imposante majorité à Vienne, il était élu bourgmestre. Mais il était combattu par la couronne, par la haute Administration, par le haut clergé. Deux fois, François-Joseph refusait de sanctionner sa nomination. Pour sa troisième élection en 1897, l'empereur se résignait à le confirmer dans ses fonctions. Lueger s'était imposé comme « le roi de Vienne », dont François-Joseph n'était que l'empereur. Ayant l'art de « faire parler aux idées viennoises un langage viennois », il était doué de talents administratifs supérieurs. Il est resté bourgmestre de Vienne jusqu'à sa mort en 1910. Bon psychologue, il savait agir sur de larges couches de la

population. Démagogue de génie, adroit meneur de masses, il avait admirablement organisé un immense mouvement populaire avec des réunions, des associations, des cortèges qu'entraînaient les drapeaux et la musique.

Il utilisait savamment les puissants courants de l'antisémitisme « social et chrétien ». Dans des harangues enflammées, il a souvent dénoncé les juifs, habiles, selon lui, aux intrigues, le déploiement de leurs richesses trop vite acquises, leurs spéculations effrenées, leurs malversations, l'excès de leur pouvoir. S'il les harcelait, il ne les haïssait point. Plus violent en parole qu'en action, il a eu des juifs comme amis. On lui prête le mot : « C'est moi-même qui désigne les juifs. *Wer ein Jude ist, den bestimme ich.* » Il suffit presque à ce catholique que les juifs soient baptisés pour qu'il n'y ait plus de question juive. L'antisémitisme dont il se sert est fondé sur des causes confessionnelles et économiques, non raciales. La clientèle des chrétiens-sociaux, courte et tenace en ses convictions, se recrute dans les classes moyennes qui se croient menacées en leur existence, notamment parmi les boutiquiers, les artisans, les employés, les petits fonctionnaires et parmi les paysans. Antiouvrier au fond et conservateur, Lueger marche contre les « rouges » de la social-démocratie. Allié de l'Église catholique, il favorise le cléricalisme militant, et le clergé le suit allégrement.

Depuis les élections de 1897 au Reichsrat, la défaite des Allemands libéraux, si puissants naguère, est aussi éclatante que le succès des fractions conservatrices. En 1907, la fraction chrétienne-sociale est la plus importante au Reichrat. Avec les années, Lueger de plus en plus se modère ; il se réconcilie avec la cour, se rapproche de la noblesse. Il se prononce pour l'Autriche impériale, et s'efforce de donner aux Autrichiens une conscience « autrichienne » ; dans l'Autriche pleine de ressources, il se refuse à voir un État décrépit. Allemand, mais loyaliste, il repousse le nationalisme allemand et antihabsbourgeois des pangermanistes. Il devient un pilier du trône et entend renforcer la monarchie des Habsbourg. Il est très bien vu de l'archiduc héritier François-Ferdinand.

Hitler a vu ses obsèques en 1910 et la foule énorme qui y prenait part. Il lui était arrivé de distribuer des bulletins et des brochures du parti chrétien-social. Il admirait le talent de Lueger, qu'il appellera « le plus éminent bourgmestre allemand de tous les temps », tout en lui reprochant la dérisoire insuffisance de son antisémitisme et son loyalisme envers les Habsbourg.

Placé en face de deux grands mouvements qui avaient ses sympathies, mais auxquels il n'avait pas adhéré, celui de Schoenerer et celui de Lueger, cet isolé a pensé que l'idéal serait de les unifier et de les élargir en donnant au premier le sens social qui lui manquait et en enlevant au second son caractère clérical. Dans son séjour à Vienne, il aurait dit à

Hanisch qu'il fallait créer un parti national d'ouvriers, grouper les bourgeois nationaux et les socialistes internationaux, et ainsi enlever au marxisme sa force.

Certains groupements d'importance secondaire s'y appliquaient en Autriche ; ils s'efforçaient de répandre dans le monde ouvrier un programme pangermaniste. Il ne semble pas qu'ils aient agi sur Hitler. Il n'a guère connu la *Deutsche Arbeiterpartei*, qui, se détachant de Schoenerer, avait été fondée dès 1903 à Aussig, pour opérer en Bohême et en Moravie. En territoire tchèque, c'était, elle aussi, une authentique devancière du national-socialisme hitlérien. Toutefois, son programme social n'était raciste qu'en ce qu'il réclamait dans l'État habsbourgeois la protection de l'ouvrier allemand contre les travailleurs slaves plus nombreux. Ce parti ouvrier, *voelkisch*, a eu d'autant moins d'influence sur le futur Führer que Hitler ne se considérait pas et ne voulait pas se considérer comme un ouvrier, mais comme un bourgeois.

Le docteur Walther Riehl, juriste autrichien, et Rudolf Jung, ingénieur de la région de Pilsen, dirigent ce groupement qui en 1910 devient la *Deutsche soziale Arbeiterpartei*. Aux élections autrichiennes de 1911, ce parti pangermaniste, violent contre les Tchèques et contre les juifs, conquiert au Reichsrat trois sièges qu'ocupent Rudolf Jung, Adam Fahrner et Hans Knirsch. Né en Moravie, celui-ci, leader des mineurs de lignite dans le nord-ouest de la Bohême, a tout fait pour empêcher l'élection d'un socialiste tchèque, chargé de représenter les intérêts ouvriers allemands.

Rudolf Jung publie dans la même année 1911 un livre : *Der nationale Sozialismus*, et en 1913 on veut changer le nom du parti pour en faire la *National sozialistische Arbeiterpartei*. En mai 1918 le parti, adoptant comme symbole la croix gammée, s'appellera *Deutsch national sozialistische Arbeiterpartei* (D.N.S.A.P.). D'ailleurs, son programme ne parle des juifs que pour protester contre « les excès de leur esprit mercantile », et demander qu'ils soient exclus de l'État, comme Hitler dès 1920 ne cessera de le réclamer à grands cris.

Après l'effondrement de l'Autriche en novembre 1918, ce parti aura une fraction à Vienne avec Riehl comme président et une autre fraction dans le pays sudète. Riehl invitera le parti ouvrier allemand de Munich qui enverra une délégation à Salzbourg en août 1920. Peu après, les Munichois adopteront aussi le titre de *National sozialistische Arbeiterpartei* (N.S.A.P.D.). Jusqu'en 1923, date à laquelle Riehl se retire de la politique, des réunions communes seront tenues ; mais rien n'en sortira.

VIII

Linz ne comptait qu'un petit nombre de juifs ; néanmoins ils avaient une synagogue, et parmi les partisans de Schoenerer, nombreux dans la région, de même que parmi les chrétiens-sociaux, un antisémitisme ins-

tinctif était la règle, sans que l'on mangeât du juif. Chez les parents de Hitler, la question juive n'avait joué aucun rôle sérieux. Or, il trouve à Vienne un ardent foyer antisémite, et le voilà immédiatement conquis par l'antisémitisme forcené qui dominera sa carrière. Hitler lui-même déclare que c'est à Vienne qu'il a commencé à étudier la question juive.

On ne saurait exagérer l'importance inouïe qu'il donnera à cette question. Non seulement il estime, avec le pasteur Stoecker, prédicateur à la cour de Guillaume II, que la question sociale s'identifie à la question juive, mais il a proclamé que la connaissance du problème juif fournit l'explication de tout et donne « la clef » de toute chose.

Dans le livre classique qu'il a consacré à la monarchie des Habsbourg immédiatement avant la guerre de 1914, Wickham Steed observait que parmi les peuples de l'Autriche-Hongrie, le peuple juif occupait la première place. Dans les annuaires de statistique, les juifs ne figurent que comme une confession. Avant 1914, la Double monarchie compte deux millions trois cent mille ressortissants de religion juive, c'est-à-dire qu'ils sont moins nombreux que les Allemands, les Magyars, les Tchèques, les Polonais, les Ruthènes, les Serbo-Croates, ou les Roumains.

Mais l'Autriche-Hongrie leur accorde un énorme rôle ; ils sont presque les maîtres du journalisme, du théâtre, de l'art, du commerce, de la banque. Impatients de contraintes, ils ont édifié le « libéralisme ».

Wickham Steed constate que dans la monarchie des Habsbourg la presse est presque entièrement juive. Dans aucun pays, l'influence juive sur les journaux n'est plus forte. On a pu dire plaisamment que l'empereur est, après le directeur de la *Neue Freie Presse*, l'homme le plus important du pays. C'est dans la *Neue Freie Presse* (25 décembre 1909) que Walter Rathenau a publié un article où éclatait une phrase à laquelle les antisémites de tous les pays ont fait un sort : « Trois cents hommes, qui se connaissent tous, dirigent le destin du continent. » C'est le directeur littéraire de la *Neue Freie Presse*, Theodor Herzl, qui lance de 1895 jusqu'à sa mort en 1904 le mouvement sioniste ; Hitler d'ailleurs n'a pas entrevu à Vienne l'influence morale du sionisme.

Quoi qu'il en soit, acceptant en aveugle les thèses les plus outrées de l'antisémitisme, Hitler répète inlassablement que les théories « destructives » de la social-démocratie viennent des juifs, et il s'en prend particulièrement à « la doctrine juive du marxisme ». Il n'a jamais lu *Das Kapital* ; quelques brochures sur Karl Marx et surtout contre Karl Marx lui suffisaient amplement. Comme le remarque *Mein Kampf*, « l'art de suggérer au peuple, que les ennemis les plus différents appartiennent à la même catégorie, est d'un grand chef ». Employant déjà la tactique qui lui réussira longtemps et qui ordonne de se débarrasser successivement des adversaires, il concentre à Vienne ses attaques les plus acharnées sur l'ennemi numéro un : le marxisme juif.

En Autriche-Hongrie, l'extension du socialisme a résulté largement

de la propagande juive. Le docteur Victor Adler, fondateur et chef du parti socialiste autrichien, est un juif comme beaucoup de ses disciples : Friedrich Austerlitz, Wilhelm Ellenbogen... Wickham Steed observe que l'influence prépondérante des juifs dans les mouvements socialistes contemporains, comme dans les mouvements libéraux et radicaux des générations antérieures, est un fait trop bien établi pour avoir besoin d'être démontré. « Lorsque je découvris, note *Mein Kampf*, que le juif était le chef de la social-démocratie, les écailles commencèrent à me tomber des yeux. » La presse socialiste, « collection de canailleries », était surtout dirigée par des juifs. Les chefs de la social-démocratie appartenaient en énorme majorité au « peuple élu ».

En même temps, les magnats juifs, tels que les Rothschild et le baron von Koenigswarther, jouent un rôle prestigieux à Vienne où brillent les noms de Wertheimstein et de Hofmannsthal. Le baron, puis comte Alois Lexa von Aehrenthal, qui dirige la diplomatie des Habsbourg de 1906 à 1912, a du sang juif.

L'agitation antisémite, déchaînée à Vienne, avait tiré sa force de la crise économique de 1873, qui avait amené des désastres sur l'Autriche, surtout dans les finances et dans le bâtiment. Dans les classes moyennes comme dans l'aristocratie, les pertes avaient été lourdes. On avait prétendu que les juifs, ne perdant pas la tête dans le désarroi général, se tiraient heureusement d'affaire. La petite bourgeoisie s'était rebellée contre la concurrence d'habiles commerçants et avait poursuivi de son ressentiment les rivales victorieuses qu'étaient les grandes entreprises juives. De même, les agriculteurs rendaient les juifs responsables d'une évolution économique qui entraînait la prédominance de la richesse mobilière et industrielle sur la richesse foncière. On faisait retomber sur le juif tous les torts ; on l'accusait des dommages subis par la collectivité.

Peu à peu la dépression économique s'est corrigée, la prospérité est revenue. Mais la clameur antijuive persiste. Car en Autriche affluent de l'inhospitalière Russie des bandes de juifs faméliques. D'autres, grâce au chemin de fer, arrivent à Vienne des parties non allemandes de l'empire socialement arriérées : la Galicie surtout et les Carpathes de Hongrie et de Slovaquie. Ils avaient vécu jusque-là retranchés de l'univers, perdus de misère, absorbés dans leurs pratiques religieuses sous l'autorité de leurs rabbins. Chaque année, à Vienne où le pourcentage des israélites dans la population est déjà élevé, leurs rangs grossissent par milliers, avec les nouveaux venus que livre le réservoir de l'Est, débordant. Devant cette invasion irrésistible, l'antisémitisme s'épanouit dans les mœurs, sinon dans les lois. D'anciennes hostilités se raniment, avec des pogromes en Galicie en 1898.

« Devant la Bourse de Vienne, note J. M. Bonn, on voyait une quantité de juifs de Galicie avec leurs longs manteaux noirs, leurs feutres noirs et les boucles de cheveux traditionnelles. La Leopoldstadt constituait le

ghetto qu'ils avaient librement choisi. » J. M. Bonn conclut très justement que « le moderne antisémitisme européen est né à Vienne où Adolf Hitler se l'est approprié ».

Ce sont ces Sémites en caftan et aux cheveux bouclés que Hitler voit fourmiller à Vienne, envahisseurs de son asile de nuit. Il écrit à ce propos dans *Mein Kampf*, « il ne pouvait pas être question d'Allemands appartenant à une confession particulière, mais bien d'un peuple à part », d'une population qui n'avait plus aucun trait de ressemblance avec les Allemands. Après ses démêlés avec Hanisch, il accuse « les juifs » de le voler pour ses aquarelles ; il dénonce « leur saleté et leur fourberie ». « Était-il une infamie à laquelle un juif n'avait pas participé ?... J'apprenais à traquer le juif dans toutes les manifestations de la vie civilisée... On ne savait pas ce qu'on devait le plus admirer : l'abondance de son verbiage ou son art de mensonge. »

Pour un homme comme lui, tout à fait dépourvu d'esprit critique, peu importent les nuances qu'il se refuse à discerner. Tel Marat, « il s'enfonce dans la haine comme dans la nuit ». Il hurle contre « la social-démocratie enjuivée ».

« Le juif, écrit *Mein Kampf*, est le mauvais génie du peuple allemand. » Hitler se vante d'être devenu à Vienne « un antisémite fanatique. « En me défendant contre le juif, je combats pour défendre l'œuvre du Seigneur.» Il arrive à un antisémitisme délirant. « Si le juif, à l'aide de sa profession de foi marxiste, remportait la victoire, la terre redeviendrait une planète vide d'hommes, comme il y a des millions d'années. »

⁂

Au fond, on sait très peu de chose sur la formation intellectuelle de Adolf Hitler. Car cette formation a été très superficielle. Ce qui est certain, c'est qu'il a ramené des cinq années de Vienne son frénétique antisémitisme, son idée raciale, sa conviction qu'il appartient à une race supérieure : c'est peu, et c'est tout. Là-dessus vont venir les expériences des quatre années du front, et de cet ensemble sort, avec toute sa puissance destructrice, l'hitlérisme qui a l'étrange prétention de lier la question des races et la question sociale.

MAURICE BAUMONT

MONSIEUR BONAVENTURE

par JEAN-LOUIS BORY

C'EST à cette époque de frénésie furtive que se produisirent les coups de poing derrière la gare, qui guérirent M. Suzanne des « contacts ». De cette attaque, M. Suzanne hésitait à faire la confidence en clair, même à moi, pourtant si compréhensif. Ce souvenir-là — le souvenir exact des poings sur la figure, du poing tortillant le revers

— Résumé des précédents chapitres. — Par l'intermédiaire d'un narrateur (M. Félix), un coiffeur marseillais, M. Suzanne, nous fait connaître la grande aventure de sa vie. En 1939, fuyant Marseille, il s'est installé à Grenoble — où il a fait la connaissance de Bonaventure, ancien officier dont l'intelligence et la beauté subjuguent les dames du pays. Suzanne, homme sensible et étrange (il erre souvent la nuit à la recherche d'aventures douteuses), a conçu bien vite pour Bonaventure une admiration passionnée. Mais le bonheur que lui valait cette amitié n'a pas duré : une jeune fille de la haute bourgeoisie de Grenoble, Nadège — l'héritière des « ciments Yolande » — s'est prise d'une passion folle pour Bonaventure et a fait l'impossible pour l'éloigner de ce coiffeur qu'elle juge gênant, suspect et ridicule. La situation est devenue intenable pour Suzanne dès lors que Nadège, bravant sa famille et toute la société de la ville, a épousé Bonaventure (dont les origines sont incertaines et qui ne possède pour tout bien qu'un petit cinéma). Après quelques mois de lune de miel, le nouveau ménage traverse des épreuves : si Bonaventure reste très amoureux de sa femme, Nadège, désolée d'avoir vu se fermer devant elle toutes les maisons bourgeoises, maltraite son mari, l'insulte et, trouvant finalement une sorte de cruel plaisir à s'abaisser elle-même, se livre presque agressivement à la prostitution. Un scandale éclate : Bonaventure doit vendre son cinéma et s'installer au milieu de la montagne, à Saint-Thénard, dans un chalet qui appartient à Nadège. Au moment où reprend ce récit, Suzanne se trouve encore à Grenoble et n'attend plus qu'un prétexte pour aller retrouver son cher Bonaventure. En attendant, il reprend dans la ville ces expéditions nocturnes qui semblent devoir lui réserver de sérieux désagréments.

du veston, du souffle crachotant du tabac sous son nez, de la main tâtant sa poitrine à la place du portefeuille, et de la voix traînante et goguenarde, à peine méridionale — « de quoi, de quoi, mon bonhomme ?... » — il l'enfonçait patiemment depuis des années dans l'humus de sa mémoire. Il travaillait à ne le jamais déterrer, mais amassât-il le silence, le souvenir remuait là et M. Suzanne, dont les mains trop douces s'affairaient machinalement autour de mes joues, sentait sur ses joues à lui la peau de « l'autre », le poing ignoble et fracassant. Son cœur battait dans sa bouche. Il revit le déhanchement de la silhouette, le jeune front buté, l'œil froid, le pli de la lèvre sur le mégot, « de quoi, de quoi, mon bonhomme ?... », et la main irrémédiablement accrochée au revers de son veston. « Essaye pas de filer, je trace plus vite que toi. » L'autre main s'était glissée sous le veston, vers la poitrine de M. Suzanne. M. Suzanne, sous sa peur, avait senti pétiller une mince envie de rire, l'impression soulageante d'une supériorité, celle de l'homme qui réfléchit sur la brute. Il dut sourire ; le voyou vit-il ce sourire ? Les coups de poing avaient commencé. Rageurs, accompagnés d'ordures murmurées, puis réguliers, méthodiques, silencieux. M. Suzanne se rappelait son étonnement de souffrir si peu, cela faisait beaucoup moins mal qu'il aurait cru, la douleur se limitait à une forte chaleur sur le visage, mêlée, au début, d'éclairs rouges derrière les paupières fermées. Il y avait surtout eu le dégoût que soulève l'intimité créée par le corps-à-corps et qui l'empêchait — joint à l'orgueil qui lui défendait de s'abaisser, en cognant, au niveau de cette brute — de serrer ses propres poings, de toucher à son tour cette peau en face de lui, ces yeux, cette bouche mauvaise. Le premier coup donné, tous les autres auraient suivi, il se fût battu, il le sentait. Mais c'était de ce premier coup, de ce premier contact qu'il se savait incapable. Il en avait gardé l'impression comme d'un seuil à franchir, qu'il ne franchirait jamais, en même temps qu'un sentiment de honte causé par la certitude que l'avilissement naît à se laisser ainsi battre par crainte d'une scène dont il aurait souffert surtout comme d'une manifestation de mauvais goût. Il se condamnait ainsi à la pire des humiliations : ne plus s'appartenir, « je ne suis plus à moi ». M. Suzanne eût préféré le couteau, n'importe quoi d'aigu, de propre, de *pur*, de foudroyant, à ce frottement de l'autre peau sur la sienne, au gargouillis de ses lèvres écrabouillées sous les poings.

Le lendemain de l'attaque, il raconta chez Mouthe qu'il avait trébuché dans son escalier. Le soir, il lui avait été impossible de ne pas revenir rôder derrière la gare, partagé entre la peur et l'espoir, quel espoir ? puisqu'il savait qu'il n'aurait pas la volonté (il ne s'agissait pas de courage) de rendre œil pour œil. Lorsqu'il avait déniché dans un creux de la nuit la braise d'un mégot — tété par quelle bouche ? de femme ? et cette cigarette, un appel ? un signal ? — il n'avait pu se retenir d'avancer. Ses genoux tremblaient. Il avança. A hauteur de visage, le mégot glissa dans les ruelles noires. M. Suzanne suivit, il s'arrêtait lors-

que le mégot s'arrêtait, repartait lorsque le mégot repartait. Il était fasciné par l'étincelle rouge qui, à intervalles réguliers, brillait de tout son feu quand on tournait la tête en arrière. Oui, M. Suzanne suivait, au bout d'un fil, l'hameçon profondément ancré dans sa chair, et il veillait à ce que le fil ne s'allongeât ni ne raccourcît. A un moment, il entendit dans son dos le bruit d'une porte. D'une porte qu'on ferme. Puis un pas, étouffé, ou plutôt qu'on cherchait à étouffer. Le guet-apens ? A moins que l'imagination de M. Suzanne ne s'amuse à l'un de ses tours... La peur s'enfla, M. Suzanne tourna les talons avec une soudaineté qui déconcerta l'adversaire, du moins M. Suzanne se plut-il à l'imaginer. Il croisa un type, qui lui ne fumait pas. Il le frôla, ce choc des regards ! M. Suzanne retint son cri, attendit le coup, le couteau, pas le poing !... Rien. On allait le poursuivre ?... Rien. De toutes ses forces, M. Suzanne s'empêchait de fuir, toute sa volonté occupée à régulariser son pas, à obliger ses jambes malgré leur folle impatience au rythme posé d'une marche normale. Rien. Au bout de la ruelle, M. Suzanne s'arrêta, pivota, revint sur ses pas, c'était plus fort que lui. Il y avait à présent deux cigarettes allumées, l'une à côté de l'autre, mais en veilleuse dans le creux de la main. Les deux cigarettes apparemment s'approchaient de M. Suzanne, d'une glissade insensible. M. Suzanne refit demi-tour et s'engagea dans une autre ruelle. Puis s'arrêta, les cigarettes suivaient-elles ? Il était prêt à retourner si rien ne bougeait dans l'ombre. Oui, elles suivaient, le cœur de M. Suzanne assourdissait Grenoble de son galop de bronze, ce jeu ne cesserait jamais. M. Suzanne renonçait à voir clair en lui. Il appartenait sans retenue possible à une volupté radicale qui devait être celle du joueur. Il restait, il voulait rester dans la gueule du loup ; au bord, exactement au bord du drame, sans savoir si le vertige ne le ferait pas tout à l'heure (tout de suite peut-être) basculer du côté ténébreux. Il marcha vite, s'arrêta, scruta la nuit : partout il voyait s'agiter des silhouettes, des feux de cigarettes s'organiser en constellations mouvantes, converger impitoyablement vers lui. Avec violence il se colla sous une porte cochère, poussant des reins le lourd vantail dans l'espoir de s'y fondre. Mais rien. Le silence. M. Suzanne demeura immobile, tendu, vibrant, quel tonnerre de cloches que son cœur ! Quand le ciel ternit, il retourna dans la ruelle, refit tout le trajet parcouru à la suite de l'étoile rougeoyante. C'était le désert froid de l'aube, derrière les gares, avant l'arrivée des premiers trains. M. Suzanne siffla. Avec l'amère certitude qu'aucun miracle ne se produirait cette fois encore, il souleva du bruit. Il regrettait de n'avoir pas chaussé le tintamarre provoquant de ses talonnettes d'acier.

La nuit d'après, il réussit, au prix d'un effort épuisant, à ne pas retourner rôder derrière la gare. Sur le quai de l'Isère, quatre types l'entourèrent soudain.

— On t'a repéré, mon bonhomme. (M. Suzanne reconnut l'accent goguenard de son voyou.) Et ce soir, t'as du fric ?

— Non, dit Suzanne, pensant « Incroyable. Ce n'est pas moi qui suis là, moi en train de me faire tabasser. »

Les quatre types le secouaient. M. Suzanne éprouvait la dureté de leurs poings serrés en couronne autour de sa poitrine et la rude chaleur de leur souffle sur sa face. Une automobile passa, les quatre hommes se pressèrent contre leur gibier, prêts à étouffer son appel, à paralyser sa gesticulation. Mais les phares n'avaient pas balayé leur recoin d'ombre. Les quatre hommes fixèrent à M. Suzanne un rendez-vous pour le lendemain : minuit, la gare, trois sacs. « On te retrouvera, tu sais. » Ils conservaient ses papiers.

M. Suzanne n'était pas allé au rendez-vous, non qu'il pleurât sur les trois mille francs (l'argent ne représentait à ses yeux qu'un moyen d'assez basse qualité auquel il recourait en désespoir de cause). Non plus par lâcheté, encore qu'il eût deviné que les trois sacs ne seraient que l'amorce d'un engrenage, mais il soupçonnait que ses voyous n'étaient pas du bois dont on fait les miracles. Simples petites têtes de brutes aux crânes obtus, aux pauvres petits mystères si limpides, si pauvrement limités au problème du fric — aucune vraie ténèbre, aucun intérêt. Vers trois heures du matin, alors qu'il longeait sur ses semelles de crêpe le Syndicat d'Initiative, il heurta les quatre voyous, mégots éteints comme les soldats font dans les patrouilles. Les voyous poussèrent un cri bref, en signal, et se ruèrent. M. Suzanne filait comme le vent, malgré l'impression que le sol cédait, moelleux d'écœurante façon, sous ses semelles. Il courut d'une traite jusqu'à l'église Notre-Dame, plongea sous le porche, se précipita des poings sur les vantaux. Fermée, l'église ! Est-ce qu'on ferme les églises à dix-huit heures comme les musées ? Il se mussa dans le creux d'un pilier. Les quatre arsouilles dépassèrent l'église en courant, l'un d'eux grognait dans une langue gutturale — de l'arabe ? M. Suzanne tremblait de tous ses membres. « Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui suis là. » Tout ce qu'on raconte sur les bicots... Mais ils usent plus volontiers du couteau que de leurs poings, le couteau c'est propre, moins humiliant que les poings. Enfin rentré chez lui, M. Suzanne s'aperçut qu'il avait perdu sa moumoute.

Cette perte avait été une délivrance. La fin d'un envoûtement. M. Suzanne décida de quitter Grenoble. Jamais, il le savait, il ne renoncerait à son existence de bête nocturne et les quatre fripouilles de basse qualité, il le savait aussi, s'entêteraient à l'empoisonner, forts de l'assurance que leur gibier, par prudence intime ou par goût du sport ou par dégoût d'un tel secours, ne solliciterait pas l'appui de la police. M. Suzanne eut peur, non des quatre hommes — de lui seul.

Il avait couru vers le sommeil. Il avait rejoint Bonaventure.

Il était arrivé un beau matin au village, comme s'il avait couru de Grenoble jusqu'à Saint-Thénard pour se jeter dans les bras de Bonaventure. Il avait racheté le fonds de coiffure à la veuve Chamoniax — avec tout le « capharnaüm » de barrettes et de fluide glacial — et voilà, il

était devenu du village. Les femmes le trouvaient plein de prévenance, il les coiffait comme à la ville. Les hommes pensaient qu'il était trop doux, trop poli, « mielleux » disait l'épicier dans son langage d'épicier. Peut-être n'avait-il joué avec le feu que pour en arriver là ? Peut-être s'était-il ingénié, sans le vouloir expressément — cette décision avait été prise à son insu, dès le départ de Bonaventure — à se rendre Grenoble impossible ?

De cette période, il avait conservé quelques tics : une très grande propension à trembler des mains, sauf quand il tenait le rasoir, et l'habitude de mettre la main à sa gorge à la manière d'une dame surprise — mais chez lui ce n'était pas pudeur, ni pour aider le cri à sortir puisqu'il ne pensait jamais à crier (les cris suscitent des témoins), c'était pour protéger de son corps le point le plus sensible.

— Vous ne connaissez pas cette région, M. Félix ? Le village s'appelle Saint-Thénard. Au-dessus de Grenoble, dans l'Oisans. On y construit un barrage.

» Lorsque j'y courus, Bonaventure était arrivé depuis un assez long temps. Mme Bonaventure partageait avec son mari cette belle maison, mi villa, mi chalet, qu'elle possédait au bord du lac, sous le Saint-Thénard. Le Saint-Thénard, c'est la falaise qui domine le lac et le village. La maison de Nadège s'appelait le Pont-de-l'Œil, à cause d'une cascade en fumée blanche, voûtée comme une arche et sonore, qui avait creusé dans une table de granit noir une orbite bouillonnant de larmes et pourtant retroussée comme par le rire. On les avait supposés riches, pour cette villa-chalet, pour la culotte de cheval et les bandes molletières gris perle de Bonaventure, pour les toilettes de Mme Bonaventure : en hiver, somptueux fuseaux de ski que complétaient de lourds chandails aux couleurs acides ; en été, robes mousseuses dont les fleurs peintes étonnaient parce qu'elles ne ressemblaient à aucune des fleurs de la montagne et que Mme Bonaventure les accompagnait de parfums jamais respirés. On crut à une fantaisie de citadins pleins de sous et d'ennui lorsqu'ils achetèrent un *Pathé-Rural* et deux fois par semaine passèrent des films vétustes dans la grande salle de l'hôtel. Mme Bonaventure tenait la caisse, jouait du piano, puisque c'était muet, vendait des bonbons à l'entracte. Elle paraissait s'amuser, trouver la situation cocasse. Elle lançait souvent vers son mari affairé sur ses bobines derrière son paravent son drôle de sourire, ce sourire qui dépassait les limites de son visage et auquel son mari n'osait, semblait-il, répondre. Comme ils n'avaient pas d'enfant, ils avaient acheté à Grenoble une petite chienne, Fafa, un saucisson de soie blonde au faciès écrabouillé qu'ils se relayaient pour manger de caresses même pendant les spectacles. On les jugea beaucoup plus sévèrement quand on apprit qu'ils jouaient du *Pathé-Rural* pour gagner leur vie. Ils s'adoraient manifestement. On ne voyait jamais l'un sans l'autre, en sorte que le village pensait à eux comme à un couple indissoluble, le Couple, qu'il désignait par un pluriel indivisible : les « Beaux du Pont-

de-l'Œil » ou les « Beaux » tout court. Beau, non dans le sens que l'on donnait à cette épithète dans la vallée, c'est-à-dire qu'aux yeux du village Mme Bonaventure n'était pas assez rebondie du devant et de l'arrière, ni assez bien en chair, ni armée de bras aussi gros que des cuisses et tremblants comme une gelée, et que Bonaventure manquait de sang à gras boudin, de poil vivace, de poing à estourbir un bœuf, mais beau dans le sens de la ville, dans le sens magazine de cinéma : longs et blonds tous les deux, tels des épis lourds de soleil, droits comme des arbres jeunes, souples, les membres bien fendus, yeux très clairs, blanches mains de luxe, et sur tout leur visage, le barbouillant comme un miel, ces perpétuels sourires immenses, lointains. Bonheur dont le village enrageait avec un brin d'envie — « ils sont pas assez causants, lui surtout » — et qui le réchauffait cependant.

» Aussi fut-on à la fois soulagé et déçu quand on découvrit que les Beaux se battaient, qu'ils s'adoraient pour la galerie. Lorsque les Bonaventure se furent aperçus qu'on avait découvert qu'ils se battaient, ils ne se gênèrent plus : ils se battirent en public, pendant les entractes, pendant même la projection des films. Les spectateurs grimpaient sur les bancs, misaient. Mme Bonaventure gagnait toujours. L'écume en grappe de bulles au coin des lèvres mais l'œil glacé mesurant, cherchant l'endroit où ça fait mal, elle jetait les programmes, la corbeille de bonbons à la tête de son mari, puis les chaises, puis Fafa, enfin fondait en larmes : « Brute ! brute ! » Bonaventure, immobile, un sourire navrant à la bouche, se laissait boxer, gifler. « C'est pas de jeu » protestaient les clients. C'est à partir de ce moment-là que le spectacle commença, selon la formule, d'être dans la salle.

» Quelles séances ! Combien j'ai souffert à la première. Bonaventure était arrivé en retard. Nadège avait refusé de l'accompagner. Il avait bu. Aussitôt qu'il était entré, ç'avait été le chahut. Grand, mince, comme jailli d'un seul jet, l'allure corsetée, le talon clair, le menton haut, Bonaventue s'était avancé, sans regard pour personne. Il affectait une rigidité aristocratique, où je devinais la peur de vaciller.

» — Silence ! avait-il dit mécaniquement.

» — Ta gueule ! lui avait-on répondu de plusieurs coins du noir. Cette populace pour samedis soirs !

» — Je rallume. Je refuse d'opérer. On ricane dans le fond de la salle, continuait-il de sa voix distinguée. Je ne me casse pas le cul à seule fin de vous distraire pour que vous vous foutiez impunément de ma gueule.

» On hurlait. Les indigènes de Saint-Thénard, à grandes gueulantes, se purgeaient de tout ce qui grouillait d'indéfinissable en eux. Bonaventure était sorti de sa « cabine » aussi raide qu'une poupée de baromètre. Il maintenait d'un bras Fafa très jappante contre sa poitrine, et de l'autre condamnait le public. Avec cet air absent que les gens, à cause du menton relevé, prenaient pour du mépris, il disait quelque chose. Personne n'écoutait. Bonaventure était resté la bouche ouverte, ses deux bras

à présent repliés sur Fafa. A la place du regard, il y avait deux trous dans sa tête et dans ces trous rien qu'une buée à peine touchée d'azur, où je plongeais vertigineusement sans rencontrer Bonaventure. Où était-il, Bonaventure ? Envolé pour quel rêve, à des milliers et des milliers de kilomètres de Saint-Thénard ? Ou descendu dans lequel de ses abîmes intimes ? De lui, comme de ces coquillages élégants où la bête nue a disparu, il ne restait que l'enveloppe, la devanture : un grand corps mécanique, kaki et gris perle ; un beau visage en buis poli, troué à la place des yeux et de la bouche, et du trou de la bouche s'écoulait (cela aussi faisait partie de la devanture) un vocabulaire que Bonaventure s'acharnait à rendre grossier pour — croyait-il — se mettre au niveau des gens, alors que cette grossièreté, coupée de brusques retours involontaires au raffinement des manières, rendue insupportable par l'incorrigible distinction du ton, exagérait les distances.

» Un instant, le regard perdu de Bonaventure avait cessé de flotter sur ces paysans en délire, la pointe de bleu s'était précisée. Elle m'avait touché : à toute vitesse Bonaventure était revenu habiter son corps, il était apparu, un éclair, à la surface de son être, il n'était pas mort, il se terrait dans son « arrière-boutique ». Il acceptait de se montrer en public, une seconde, mais pour moi seul. Peut-être me cherchait-il ? Le regard s'était allumé, j'avais senti que Bonaventure me remerciait de ma présence, de mon silence, de mon air consterné. Bien plus, Bonaventure souriait. Ce n'était pas un sourire apparent, avec remuement des lèvres mais je sus que Bonaventure me souriait à la façon dont son corps, un éclair, perdit de sa raideur distinguée et dont tout en moi se mit à chauffer doucement de reconnaissance. Puis, de nouveau, il n'y eut plus personne à la devanture. Ce fut alors le Bonaventure pour Saint-Thénard. Le guignol. D'un apaisement qui s'était creusé dans le charivari, ce Bonaventure avait profité, le bras tendu :

» — Entracte, dit-il.

» Chaque fois, c'était la même histoire. Chaque fois, j'ai souffert autant.

» Dans le camp d'en face — la foule — c'était un nommé Sylvain, le meneur. En fait, il existait trois Sylvain, trois frères, mais des trois Sylvain, personne dans la vallée n'aurait pu dire les prénoms. Lorsqu'il les avait eus comme élèves à son école, l'instituteur, qui aimait la géométrie plane, avait appelé l'aîné Sylvain Grand A, les deux jumeaux Sylvain Grand B et Grand B Prime. Le monde, sur les marchés des environs et même à Grenoble, avait pris l'habitude de dire Sylvain Grand A, Sylvain Grand B et Sylvain Prime.

» C'était Sylvain Prime qui menait la barque. Grand A et Grand B : des brutes. Ils jouissaient d'une solide réputation de roublardise et de dureté. Durs, oui, mais point tellement roublards, bien que la ruse serrât les rides en soleil autour de leur bouche avec son cordonnet. Si peu accoutumés à la pensée qu'au moindre effort de réflexion ils s'enfon-

çaient les doigts dans la bouche et bavaient sur la manche de leur chandail. Ils tournaient souvent vers Prime leur regard couleur d'huître qu'abêtissait une lueur falote, indécise, et dont ils se méfiaient au point qu'ils le dérobaient, les rares fois qu'ils conversaient avec d'autres, pour le laisser filer sur le côté. Prime pensait pour eux. Mais là se limitaient les différences entre A, B et B'. L'air de fraternité était extrême : au bout du même corps colossal et pourtant incroyablement vif, ils juchaient la même figure en cœur d'arbre, si impénétrable, au grain si durci par le feu du grand air, qu'on ne pouvait savoir ce qui se passait derrière — A et B : rien, qu'une vague obscurité traversée par les éclairs de l'instinct, mais Prime ? Leurs traits remuaient seulement lorsqu'ils lançaient (colère, impatience, application, surprise) leur salive ou lorsqu'ils mastiquaient de leur fromage qu'ils taillaient, pain et fromage ensemble, en triangle net, le couteau appuyé sur le pouce. A l'extrémité des mains noyées de poils sombres, ils avaient les mêmes ongles pareils à des glands. Cet air de fraternité était encore accru par la similitude de leurs costumes : un pantalon de velours, complété d'un chandail noir que Prime tricotait pendant l'hiver à la maison et qu'ils portaient pendant les froids sous une peau de bique, un feutre noir à larges bords qu'ils enfonçaient jusqu'à corner leurs oreilles et qu'ils gardaient toujours, vissé sur leur crâne. A force de répéter « les frères Sylvain » quand on voulait seulement dire Grand A, Grand B ou Prime, on avait fini par les considérer comme une espèce de monstre unique, doté de trois apparences interchangeables et d'une seule cervelle, celle de Prime. Sans doute se ressemblaient-ils tant parce qu'ils avaient vécu toujours ensemble et seuls dans leur ferme, à la limite des arbres. Ils s'occupaient de troupeaux, de laiteries, de prés. Ils gagnaient, disait-on, des masses d'argent : le lait, les bêtes et aussi le pilotage des Juifs qu'ils avaient conduits en Suisse par des chemins connus d'eux et du diable ; des Juifs cousus d'or, chargés de bijoux, des malheureux très riches dont on murmurait (mais qui eût osé le répéter à voix haute ?) que les frères Sylvain en avaient mené plus d'un plus vite au Paradis qu'en Suisse. De cette fortune, ils ne montraient jamais rien, ils n'avaient jamais changé de costume ni d'habitude, ne descendaient pas plus souvent à Grenoble, ne parlaient pas plus ni moins. Ils continuaient de se rendre chaque semaine au *Pathé-Rural* de Bonaventure, par roulement : Prime le premier, pour expliquer le film aux autres, puis Grand A et Grand B. Ils pillaient les bonbons de l'entracte. La seule différence avec l'avant-guerre était qu'ils avaient le coup de fusil plus facile lorsque quelqu'un s'aventurait sur leur territoire sans avoir préalablement soufflé dans la corne qui pendait au sapin à l'entrée de leur domaine, c'était la sonnette. Mais peut être était-ce tout simplement parce qu'ils vieillissaient, comme tout le monde.

» Bref, on répugnait à monter au Praz. Les femmes plus que les hommes, parce que les frères Sylvain passaient pour des « fumeliers » :

n'importe qui, n'importe où. Comme ils regardaient à la dépense et ne voulaient qu'une seule servante qui les satisfît tous les trois, ces colosses ! aucune ne restait : la dernière (c'était bien avant l'occupation de la vallée par les Italiens, bien avant l'arrivée de Bonaventure et de son *Pathé-Rural*) était redescendue au bout de huit jours, folle-idiote. Aussi à la fonte des neiges, quand tout craquait sous la sève neuve et que le vent soudain tiède soufflait des envies de caresses, les trois Sylvain, par roulement comme pour le cinéma — mais dans l'ordre naturel des âges : A, B, B', puisqu'il n'y avait là rien à comprendre — se lançaient-ils en avalanche à travers les pentes. Ils couraient les souillons des fermes. Ils tournaient en gémissant le soir autour des maisons éclairées, comme des loups. N'importe où, n'importe qui.

» Ils aimaient les bêtes à un degré étonnant. Sauf Prime — encore rien n'était-il moins sûr ; que pouvait-on savoir de Prime ? — qui se chargeait d'exécuter les bestiaux pour l'approvisionnement en viande. Sylvain Grand A avait traversé l'Oisans pour aller quérir non un vétérinaire, puisque les Sylvain n'avaient pas confiance dans les gens que les livres ont trop éloignés des choses, mais un guérisseur ; l'agnelle une fois morte, les trois Sylvain étaient tombés sur le guérisseur à bras raccourcis, ils avaient laissé un quasi-cadavre dans une clairière. Ils ne chassaient pas, défendaient qu'on chassât chez eux. On les avait vus plusieurs fois avec des animaux blessés dans les bras. Et non pour la raison que ces animaux représentaient de l'argent : avec des animaux sauvages, par exemple, qui n'étaient d'aucun profit. Les frères Sylvain balbutiaient alors. Une tendresse dorée leur coulait de la bouche comme un miel. Leurs muscles s'employaient à transformer leur puissance en velours. Leurs mains devenaient plumes, coussins, caresses apaisantes. Les regards d'huître exprimaient l'amour.

» Les Sylvain pouvaient faire peur. Ils étaient de ces gens dont on répète de bouche à oreille qu'ils ne reculent devant rien. Mais s'ils faisaient peur, c'était aux médiocres, aux simples, à ceux-là seulement qui avaient peur du sang, de la mort — pas à ceux qui avaient surtout peur du Mal. Des brutes pour culs-terreux montagnards, des poutres grossièrement équarries, des taureaux prêts pour n'importe quelle femelle. De la force, mais aveugle, inutile, laide, fermée à tout vertige bouleversant. Rien dedans, aucun fascinant serpent, aucun poison exquis, aucun aspirant danger intime (M. Suzanne baissa les paupières avec douceur). Dans une ville, oui, à Marseille, à Grenoble, quand, poussé par le désir de voir enfin m'arriver quelque chose, je vivais passionnément mes nuits à trottiner le long des quais ou du côté de la Gare, souhaitant et redoutant les rencontres, oui, ils m'auraient fait peur, et j'aurais adoré cette peur. Mais ici, dans ce bled où j'étais venu m'enterrer à la suite de Bonaventure, qui méritait que j'aie peur de lui ? »

La fois suivante, je trouvai M. Suzanne distrait, étourdi, *perdu*.

— Pouvez-vous me raser ? demandai-je.

— Je ne sais plus où j'en suis. Pardonnez-moi, monsieur Félix.

Il retrouvait machinalement le cérémonial poli du coiffeur qui s'apprête à coiffer un client, et machinalement aussi il enfonçait d'un doigt expert la frange d'une serviette dans mon col.

— Je ne peux plus dormir, dit-il. Je n'ai pas fermé l'œil depuis lundi, cela fait cinq nuits. C'est de vous raconter cette histoire. Je la revis. Tout remonte... Je voudrais comprendre, et la haine n'explique pas tout de leur acharnement. S'ils se sont acharnés ! et ils ont excité le village contre Bonaventure. Ils n'y ont pas eu de mal.

Dans la glace, il intercepta le regard interrogateur dont je le poursuivais.

— Les Sylvain le haïssaient. Et le village aussi le haïssait parce qu'il était beau. Ils ignorent ce qu'est la beauté, mais ils la sentent obscurément, ils la constatent, ils la jalousent, quand ils seraient incapables, les malheureux, d'en tirer rien ! Parce qu'il était élégant, culotte de cheval et molletières gris perle, et d'une élégance désinvolte qui ne tenait nul compte des habitudes des gens et qui est la suprême, ils sentaient que cette beauté n'avait pas besoin d'eux pour être. Bien plus : elle les niait, quand eux avaient à présent besoin de Bonaventure puisque c'était de Bonaventure qu'ils recevaient leur portion de rêve et d'évasion, en dépit d'eux-mêmes, avec le *Pathé-Rural*. Bonaventure les tenait. (M. Suzanne hésita.) Il les avait tous en son *pouvoir*.

Je quittai de mon regard M. Suzanne et renversai vers le plafond ma face prête à accueillir la mousse. Avec cette voix sourde qu'il réservait aux confidences, M. Suzanne :

— La vérité est qu'ils l'ont toujours haï. Dès le début, avant même que le bombardement offrît à leur haine, plus qu'une occasion, un support précis. Vous ai-je parlé du barrage ? En juin 1940, les Italiens bombardèrent les travaux du barrage, et naturellement ce fut le village qui prit tout. Les habitants s'étaient dispersés sur les pentes, remontant instinctivement vers les sommets, comme si la pesanteur, qui soumettait les bombes à sa loi, condamnait à coup sûr la vallée. Il y avait une mère. Pas de désastre sans mère frappée dans le plein exercice de sa maternité. Elle avait emporté son bébé sous son bras, comme un paquet. Le bébé hurlait, moins à cause du boucan répercuté par les échos que par besoin de lait. Il y avait aussi le brigadier de gendarmerie. Il bafouillait de terreur, il houspillait la mère : « Il va nous faire repérer, faites-le taire ! » La mère s'affolait, elle secouait le bébé pour en faire choir le piaillement, elle pleurait, elle l'embrassait, elle le suppliait de façon grotesque et pathétique, elle allait jusqu'à le bâillonner de sa grosse main rouge, maladroite et tendre. Le bébé n'en gueulait que de plus belle. « Je n'ai plus de lait, s'excusait la femme en tiraillant son corsage. C'est tout ça... » Elle désignait d'un geste fou le ciel déchiré de bout en bout, le village labouré. « Je vous ordonne !... » trépignait le brigadier. M. Bonaventure se trouvait là, avec

sa femme. Il s'était faufilé sans mot dire jusqu'à une ferme, toutes portes bouclées. Il avait poussé une fenêtre, réussi à s'approcher d'une vache. Il ne savait comment traire, les vaches étaient excitées par le bruit, il avait la terreur d'un coup de corne. Enfin, il était revenu avec du lait dans un seau. Le bébé n'avait plus pleuré. Mais le propriétaire du lait n'avait pas tardé à débouler. Tout de suite après la dernière bombe. Sans doute avait-il tout observé d'un abri. C'était Sylvain Prime. Il avait réclamé le prix de *son* lait. Bonaventure, très calme, en ces termes choisis qui exaspéraient tant les gens, lui exposa l'ignominie de sa conduite, puis il tourna les talons avec un sourire très grand seigneur. Il n'était pas encore le guignol dont tout le village s'amusait. Sylvain Prime l'avait suivi quelque temps sur la pente, il braillait le prix de son lait, puis il déroula des insultes. Il ne devait jamais oublier la dignité désinvolte avec laquelle Bonaventure, sans daigner se retourner, était descendu, très droit, vers les ruines du village, un bras encerclant la taille de sa femme. Quelle honte pour tous! Ils continuaient d'avoir honte.

— On déteste à moins, murmurai-je.

— Et s'il n'y avait eu que cela !

Il y avait eu que le cinéma prospérait. Le curé, dont l'ambition secrète avait été de remplacer par un cinéma à lui son patronage mort d'épuisement, s'était opposé au *Pathé-Rural*, « dans votre noir, ils se frottent ». La condamnation de l'église n'avait qu'ajouté un piment, jouant comme une réclame que le curé eût bénévolement rafraîchie à chaque sermon du dimanche. Le village était venu à Bonaventure. Il avait pris l'habitude de venir : le *Pathé-Rural* était nécessaire à leur fin de semaine. Loin d'en savoir gré à Bonaventure, ils lui firent un grief et de cet esclavage au-devant duquel eux-mêmes avaient couru, et du profit qui en découlait pour leur maître.

Enfin, il y avait eu Nadège. Tant que les Beaux du Pont-de-l'Œil, les tourtereaux du Saint-Thénard promenèrent dans la vallée, dans le village, sur les pentes de la montagne, l'exaspérante image de la beauté exceptionnelle et de l'exceptionnel bonheur, le village les en détesta ; encore détestait-il dans le calme. Loin des ciments Yolande, loin de Grenoble, son ancienne capitale où tout lui rappelait de quelle hauteur elle avait volontairement chu, Nadège se guérissait de la frénésie qui l'avait jetée dans le scandale. Bonaventure se guérissait de son sourire navré. L'air de la montagne, l'altitude, appliquaient leurs baumes. La pékinoise Fafa aux yeux de crapaud cerclés d'or lui servant de compensation, de refuge sentimental, Nadège la mignotait des heures durant. C'était son enfant, elle la frisait, la parfumait, la saucissonnait de rubans. Fafa, d'une totale passivité de jouet aux souples rouages, demeurait stupide, les yeux morts et dorés, sa petite gueule monstrueuse poussant un minuscule bout de langue mauve. « Peut-être s'ils avaient eu un véritable enfant ? » Mais Nadège ne voulait à aucun prix d'un enfant

« de ce mari-là ». Sur ce point, l'air de la montagne, l'altitude, tous leurs baumes, n'eussent en rien modifié son opinion.

Lorsque M. Suzanne surgit avec la soudaineté fracassante d'un météore, comme s'il avait tout le Grenoble nocturne à ses chausses, ce fut pour trouver les Bonaventure se battant, le village en cercle. Toujours merveilleusement beaux, de cette beauté qui éveille l'idée du privilège, de la grâce divine, et que le village ne méritait pas. On savait à présent qu'ils étaient malheureux. N'eût été le souvenir du bombardement, on les en eût détestés moins. Bonaventure accueillit Suzanne avec des transports inhabituels qui entrouvrirent au coiffeur le paradis, en même temps qu'ils le replongeaient dans cette chaste félicité dont il avait cru la douceur bienheureuse à jamais perdue. Quant à Nadège, elle refusa de le voir. Un jour, M. Suzanne, sur l'expresse invitation de Bonaventure s'était présenté au Pont-de-l'Œil : Nadège, du haut de son mépris de souveraine, l'avait chassé sans un mot, comme elle l'avait chassé de l'appartement du cours Jean-Jaurès. Fafa, dans les jambes de sa maîtresse, de fureur servile bavait et s'étranglait, dragon dérisoire.

L'arrivée de M. Suzanne fut un signal. M. Suzanne, c'était Grenoble et — si peu que ce fût — les ciments Yolande : l'ennemi. Nadège avait sans doute attendu ce témoin-là pour s'abandonner de nouveau à son vertige. Elle reprit l'offensive à sa manière.

Elle commença par le brigadier, non l'actuel — mais le prédécesseur, celui du bombardement. Quand la pire des femmes que chaque femme porte en elle se réveille, l'uniforme est là. De plus, Nadège savait que le brigadier était bavard. Le goût de se perdre la reprenait, et de se perdre vite. En finir avec Saint-Thénard comme avec Grenoble. En finir une bonne fois. Plus de refuge possible. Démolir enfin Bonaventure. Enfin, tout faire sauter. Lorsque ce militaire, joli cœur, cérémonieux puisqu'il saluait une *dame*, distant, presque craintif, à cause du lait du bombardement, reçut en pleine poitrine le splendide corps de Nadège et que ce corps le sollicita impérieusement des lèvres, des genoux, de toute une danse trépignée, enlaçante, qui multipliait les mains de Nadège, il n'en crut pas ses sens. Puis, son orgueil de mâle, militaire par surcroît, se remettant du choc, il prit l'initiative. Persuadé qu'éclatait là une passion et précisément la passion dont il osait à peine rêver, il voguait en plein ciel. Il déchanta quand Nadège, l'air absent, lui réclama 100 francs. Suffoqué, le brigadier paya : le sentiment n'était plus de la fête, mais il restait la fête, qu'il trouva d'un bon marché extrême à la pensée que, non content d'avoir eu la belle du Pont-de-l'Œil, il avait humilié mortellement Bonaventure. Quelle revanche sur le lait ! Il convint d'autres rendez-vous et raconta tout à tous. Ce que voulait Nadège.

Ensuite, ce furent les mâles du village, les ouvriers du chantier, sans une exception. Comment résister à Nadège lorsqu'au détour d'un chemin

ou au *Pathé-Rural*, tandis que Bonaventure tournait sa mécanique, elle enveloppait de son filet un homme dont elle n'avait pas encore tâté ? Elle sortait le « grand jeu » : la tête sur l'épaule — comme Bonaventure — les paupières battant au ralenti comme les gens avaient vu faire aux vedettes de film, la croupe vivante balancée doucement, elle s'avançait de façon insensible vers l'homme fasciné, dansait devant lui et pour lui seul, sur place, la parade de certains oiseaux avant l'amour. A force d'entrelacs invisibles, elle tissait autour de l'homme un cocon tiède comme un cocon de ce sommeil qui suit la jouissance. Et elle tirait à elle. Un sourire graduel, témoignage d'un bonheur communicable à la seule proie du moment, s'élargissait en un ovale de porcelaine qui plaquait un énorme œuf plat au milieu de son visage.

Bonaventure ne voyait-il rien ou feignait-il de ne rien voir ? Avec fureur, il s'abîmait dans son *Pathé-Rural*. Il s'intéressait chaque fois sans effort aux histoires qu'il déroulait sur une toile dans l'obscurité de la salle des fêtes de l'hôtel. A l'entracte, il évitait d'aider Nadège à vendre des sucreries par terreur de surprendre des frôlements, un manège, et dans les yeux des acheteurs une faim qui n'était pas de bonbons. Il « descendait » boire avec M. Suzanne. Devant son alcool, M. Suzanne devant son pamplemousse, il discutait films, artistes, Hollywood, seconde vie, évasion, rêve, départ, aventure, amour. Il monologuait pour le plaisir d'épaissir encore les fumées à l'abri desquelles il camouflait déjà sa réalité. L'entracte fini, il remontait. Bourrée de mépris, Nadège l'accueillait et, sans attendre, prenant à témoin le village, l'accusait de se sôuler en Suisse et de la laisser se morfondre, elle, une héritière des ciments Yolande, parmi ces culs-terreux. Le regard crépitant d'éclairs, les dents serrées, sa glorieuse chevelure blonde secouée telle une crinière, elle grandissait en beauté. Les hommes bavaient sans oser rire, émus par leur mémoire. Les femmes applaudissaient, satisfaites de voir leur rivale haineuse, donc désespérée, et humilié ce bel homme inaccessible. Fafa glapissait. Nadège alors la saisissait avec emportement, la couvrait de baisers, la lançait comme une pierre à la tête de son époux.

— Silence ! criait au village Bonaventure, de sa voix sombre.

Et l'on reprenait la séance. *Jim la Houlette* ou *Le Trésor de Surcouf*. Un jour, Nadège alla jusqu'à chasser Bonaventure du Pont-de-l'Œil : « Vous n'êtes pas chez vous, maquereau, vous êtes chez moi. » Bonaventure avait pris refuge à l'hôtel, Nadège avait installé les trois Sylvain « chez elle », les trois à la fois. C'était normal : ils ne faisaient qu'un seul animal. En pleine nature, dans les roseaux du lac ou sur les pentes du Saint-Thénard, le village et Bonaventure entendaient son tragique gémissement de bête qui implore. Un jour, M. Suzanne, attiré et inquiété par ces pleurs de biche à l'agonie, était tombé sur le rageur corps-à-corps de ces affolés, la femelle par la vigueur panique de ces mâles, les mâles par le luxe inespéré de cette femelle.

Enfin, répondant involontairement au souhait de M. Suzanne, Nadège avait fui le village. Elle avait regagné la ville, la ville où la nuit remue, et dont les rues vides, pourtant fiévreuses, grouillent des aventures possibles. Et pas n'importe quelle ville : *sa* ville, Grenoble, le seul endroit au monde où le scandale, atteignant à l'absolu, pouvait la satisfaire — où il était châtiment. Les Sylvain rejoignirent leur ferme. Comme les meubles anciens, les tapis, les bibelots, les éditions rares ne les intéressaient pas, ils n'emportèrent rien du Pont-de-l'Œil. Que des souvenirs, ces souvenirs les comblaient. « On s'est drôlement payé de notre lait », répétait partout Prime en léchant ses grasses lèvres couleur de vin. Grand A et Grand B se dandinaient, ricanaient en clignant leurs petits yeux sous le rebord de leur chapeau.

Bonaventure réintégra le Pont-de-l'Œil. Et M. Suzanne recommença d'attendre tout de Bonaventure à présent délivré de Nadège. Mais ce n'était plus Bonaventure. Ou plutôt Bonaventure lui échappait. Parce qu'il espérait émousser plus vite sa douleur en unissant le cinéma et l'alcool, il avait continué le *Pathé-Rural*. Le guignol avait continué. Pire, il était devenu la règle. La salle s'emplissait pour le numéro de Bonaventure avec le public, pour ces pitreries bizarrement dédaigneuses que, selon la meilleure école des clowns anglais, Bonaventure (soûl ? ou inconscient ? ou habile, et « jouant » pour s'assurer des salles pleines ?) débitait au cours de la soirée avec une indifférence pathétique. Sourdement angoissé, M. Suzanne, dans cette exhibition, croyait découvrir, sous une application qu'il comprenait mal, le goût subtil que les meilleurs ont parfois de se détruire hors la mort, et qu'il reconnaissait pour l'avoir connu lui-même à Grenoble. Bonaventure s'était créé un personnage de bohémien extravagant à la belle voix cassée par l'alcool, et qui avait adopté, pour éviter l'avachissement, une raideur de colonel à particule. Personnage qui répondait à l'attente du village. Aussi les gens, satisfaits et vengés, laissaient-ils Bonaventure, à l'abri de ce carnaval hebdomadaire, jouir d'une vie secrète, d'une activité mystérieuse dont, se fermant à soi-même toutes les issues, il tenait écarté M. Suzanne. M. Suzanne, cependant, en soupçonnait l'existence. Apparemment Bonaventure s'était fait l'esclave de Fafa, qui acceptait d'être mignotée par Bonaventure avec la même passivité qu'elle avait réservée aux soins passionnés de Nadège. Bonaventure vivait pour Fafa. Et pour le *Pathé-Rural*. Le piano de Nadège, il le remplaça par un phono. Il possédait deux disques, il les utilisait sans trêve : *Albert, Albert, t'mets pas dans les courants d'air* et *Elle me fait pouet-pouet*. On entendait « elle me fait pouet-pouet », quand les Tartares brûlaient les yeux de Michel Strogoff.

Les gens qui descendaient à Grenoble remontaient des nouvelles de Nadège. Le brigadier rapportait des détails avec une joie mauvaise. On la voyait beaucoup aux bras d'officiers italiens. Toujours très élégante. Pour ce que ça lui coûte. On dit que la famille... Savez-vous si Bona-

venture ? pensez-vous ! Les gens de son milieu lui crachent à la face ! Elle est en maison. Une maison de massage pour messieurs. Elle a vieilli. Mme Coret trouve qu'elle a considérablement changé. Je l'ai rencontrée place Grenette, plus moyen de lui échapper, vous pensez si j'ai tourné la tête. Bonaventure mon vieux, ignorez-vous donc... Monsieur Bonaventure, vous devriez... Bonaventure, c'est un conseil que je vous donne. Calomnie ? C'est une putain. Une putain royale. Royale ? Pour 100 francs ? Ce n'est plus 100 francs, c'est 75, 50, 25. C'est cent sous. La môme la Thune. Bonaventure, vous ne pouvez plus... Et lui qui garde ses grands airs, le scandale rejaillit sur nous. Ces bacchanales apparurent d'une ampleur telle que les gens de Saint-Thénard n'étaient pas éloignés de ressentir pour Nadège cette admiration nuancée de respect et de crainte que la foule porte au fauve. Sans doute se glissait-il un peu d'exagération épique dans les récits du village, dont l'imagination était fouettée par ce dévergondage inouï qui prenait l'allure accélérée d'une catastrophe. En fait, Nadège avait essayé une dernière fois de remonter la pente. Tentative désespérée : elle avait sonné à la porte des ciments Yolande. Les domestiques ne lui avaient pas ouvert. Nadège avait loupé son suicide. De pente en pente, elle en était à l'hôpital.

Bonaventure se mit à conduire sa Delaunay-Belleville comme un insensé.

Lorsque la nouvelle circula que Nadège Bonaventure était morte à l'hôpital, Bonaventure fut saisi d'un chagrin dont personne ne suspecta la sincérité. Aux yeux de tous, son abrutissement s'accrut. Il y eut le tombeau dans le jardin en friche du Pont-de-l'Œil.

Il se produisit également un curieux phénomène d'idéalisation rétrospective. Morte, Nadége se chargea peu à peu de toutes les qualités dont l'avaient parée les premiers temps de leur amour. Nul besoin d'ajouter rien à sa beauté, mais elle devint, moralement, le sublimé de toutes les stars qui défilaient sur l'écran du *Pathé-Rural*. Elle acquit le mystère ensorcelant de Brigitte Helm, la mélancolique noblesse de Garbo, l'énergie vivace de Pearl White, et surtout la délicate pureté de Magdeleine Cologne. Magdeleine Cologne, c'était les yeux de Nadège, son sourire, les cheveux de Nadège, le cou de Nadège, tout. C'était Nadège. Bonaventure transportait des photos de Magdeleine Cologne, qu'il exposait en refusant de les vendre. « Ma femme », murmurait-il avec le sourire navré. Bientôt Nadège par-ci, Nadège par-là, il multiplia les confidences à Suzanne. Suzanne n'osait le détromper, se taisait en hochant le menton, s'interrogeait sur la sincérité d'un tel aveuglement. Il craignait que le personnage de guignol, dont Bonaventure se servait, comme d'une défense (à moins qu'il n'y trouvât, comme Nadège dans son dévergondage désespéré, un châtiment auquel se plaisait le Bonaventure masochiste qui devait exister au côté des autres Bonaventure), n'envahît tout

Bonaventure et ne finît par avoir raison de son moi profond. Il souffrait surtout de retrouver enfin dans le regard de Bonaventure le regard de *son* Bonaventure, sa transparence d'aube, son éternelle jeunesse un peu triste — mais c'était pour rappeler Nadège. Le village, lui, que n'embarrassaient pas les scrupules de M. Suzanne, Bonaventure évoquait-il Nadège avec piété, s'esclaffait. Bonaventure, très noble, soudain plus grand seigneur que jamais, oubliant de s'appliquer à une vulgarité couleur locale, répondait par une plaidoirie dont le langage élégant, recherché, exaspérait son public : c'était le ton des ciments Yolande, dentales sonnantes et presque imperceptible affectation d'accent britannique.

— Tu jaspines comme ta femme ! criait le village.

— Messieurs, lançait Bonaventure très pâle (se pouvait-il qu'il jouât encore ?) vous insultez une morte !

Et en route pour le guignol.

Pour les entractes, Bonaventure avait dressé, sur une table volante, un éventaire de bonbons, de sucettes, de surprises, de photos d'artistes aussi glacées que des pâtisseries. Il regardait défiler les clients sans les voir.

Ce samedi-là, M. Suzanne hésitait à s'attarder. Sylvain Prime approchait. Aux entractes, les Sylvain ravageaient goulûment la confiserie portative de Bonaventure. Sylvain Prime adorait les Minth'o, leur goût d'herbe froide, de glace et de vent vert. Il s'avança vers l'éventaire, à la façon Sylvain, les bras joints au corps, les jambes à peine fendues, comme un chêne eût avancé. Il glissait, et l'ombre qu'il faisait glisser dans la salle, il la projetait aussi vaste et touffue qu'un ombrage. Sans regarder Bonaventure, il posa sa patte sur les paquets de Minth'o.

— Laissez-en pour les autres, protesta posément Bonaventure.

Il grattait le crâne de Fafa, hérissée comme un rince-bouteilles et qui mâchouillait des indignations.

Sylvain Prime saisit plusieurs sachets de bonbons, les paya, se mit à les broyer entre ses dents avec tant de précise application et tant de satisfaction dans le clignotement des yeux que M. Suzanne en eut soudain l'eau à la bouche. Mais que se passa-t-il ? Quel geste avait esquissé Bonaventure, ou Fafa ? M. Suzanne, qui surveillait la scène, n'aurait pu dire. Prime fit sauter la corbeille de la table, sans un mot. Un instant il considéra la cascade multicolore des sucreries entortillées de papiers brillants, puis l'éparpillement des photos de stars, aussi brillantes, sur le ciment. Marc Etrange, Clark Gable, Magdeleine Cologne. Il s'accroupit (M. Suzanne attendit un craquement de bois qui se plie, mais les lourdes branches des Sylvain étaient souples) jusqu'à placer son visage à la hauteur du visage de Bonaventure occupé à ramasser ses sachets, il se penchait, il se penchait fasciné par une image sur laquelle il écrasa son pouce.

— Je vous défends, siffla Bonaventure.

Quelle voix inhabituelle ! ce n'était plus, enflée et fausse, cette voix d'acteur qui se force. Les deux hommes demeuraient à croupetons, devant la table, au milieu des paquets de bonbons et des photos. Bonaventure, blême comme Suzanne ne l'avait jamais vu, avait noué sa longue main de porcelaine au poignet de Sylvain Prime. C'était la photo de Magdeleine Cologne.

— Celle-là, je vous défends de la toucher. Je vous défends. Celle-là n'est pas à vendre.

Son visage se décolorait à toute vitesse. Sylvain dut lire énormément de choses graves dans le regard de Bonaventure, il ouvrit les doigts, laissa retomber la photo sur le ciment. Il se déplia. Comme l'ombre de son chapeau lui noyait la figure jusqu'au nez, et que les traces de barbe lui encraient les joues, les lèvres, le menton et le cou, il avait une face de nègre. Pour toute réponse, il leva sa main noire à sa figure noire et s'enfonça plusieurs centimètres de doigts dans les narines.

Bonaventure, toujours accroupi au-dessus de Magdeleine Cologne, soufflait pour reconquérir son impassibilité. Prime sourit, retira ses doigts de son nez et se tournant vers M. Suzanne, lui posa sur l'épaule sa vaste main noire, dont les poils chatouillèrent M. Suzanne dans le cou. Sylvain Prime parut méditer. Son œil de belette pétilla. Un instant M. Suzanne, qui redoutait une facétie grossière, comme de lui faire sauter sa cravate hors du gilet, se félicita de ne plus porter de perruque. Il ne se passa rien. Sylvain enleva sa main, puis, toujours souriant, tourna les talons.

Le spectacle reprit.

Tout à coup, lumière. Papiliotement de tous les yeux sous les sourcils froncés. Pivotement des figures vers le paravent-cabine, exception faite pour Sylvain qui demeure tourné vers l'écran. M. Suzanne lance vers le paravent, par-dessus son épaule, un de ses habituels sourires furtifs, honteux d'on ne sait quoi. Mais l'intermède ne se déroule pas de la façon classique. Bonaventure, blafard, terriblement correct dans sa veste sanglée, sa culotte de cheval haut lacée et ses bandes molletières, s'avance d'un pas ferme vers Sylvain. Il le saisit par le bras, le secoue avec une force étonnante. On ne souffle plus, quelle nouvelle guignolade ? Bonaventure se fâche ce soir ! Il attaque. On s'étonne, on l'admire, on le déteste, on attend.

— Rendez-moi la photo, dit Bonaventure.

— Hein ? dit Prime.

— Vous savez très bien ce que je veux dire, continua Bonaventure. Ma photo. Vous me l'avez volée. Rendez-la moi.

— De quoi ?

M. Suzanne frémit ; Prime avait assez bien réussi à imiter l'accent des voyous des villes, l'allure canaille de leur provocation. M. Suzanne accrocha vivement, prête à protéger son propre visage, sa main à sa cravate. Ce qui allait suivre lui répugnait au-delà de toute expression :

le coup de poing, le coup de poing d'un autre lancé dans votre visage comme une pierre, plus répugnant qu'une pierre par suite du contact, qu'il établissait l'espace d'un éclair, entre votre peau dans ce qu'elle a de tendre, de fragile, de précieux, d'exposé, et la peau dure d'un autre. Les genoux de M. Suzanne tremblaient. Il respirait mal, il n'osait prier qu'on ouvrît une fenêtre. Sylvain s'apprêtait à cogner. Bonaventure, sans voir le durcissement des muscles qui se préparaient contre lui, persistait à fouiller le regard fuyant de Prime. Il lui meurtrissait l'épaule.

— La photo, demandait-il.

M. Suzanne se faufila entre les bancs, gagna la porte. Les voix éclatèrent, celle de Prime rageuse, étonnamment aiguë à côté de la voix sombre de Bonaventure. Des chaises se fracassèrent. Un cri de femme. Ça y est, la bagarre... M. Suzanne s'appuya le long du mur. Il reconnaissait le tourbillon des sentiments qui l'avaient aspiré cette nuit fameuse de Grenoble, derrière la gare. Son cœur lui bondissait dans la bouche ; c'était son cœur, ce goût fade entre les dents, sur les lèvres ; et de la même façon qu'alors, il se répéta, « jeu de mains, jeu de vilains », avec la même horreur dégoûtée. Le plancher craqua. Prime sortait à son tour, il avançait lourdement, avec son allure d'arbre. Il apparut dans la salle du bistrot, qui rapetissa du coup. M. Suzanne recula. Pour arrêter le tremblement de ses mains que le cliquetis de ses bagues exagérait, M. Suzanne avala une goulée d'air. Il estimait impossible de rester seul avec ce *vilain*. Il manœuvra vers le couloir, remonta vers le *Pathé-Rural*, sur son nœud de cravate sa main pareille à un gros bijou.

Dans la salle, le film avait repris. Suzanne se courba pour ne pas échancrer le faisceau de lumière, regagna sa place. Que s'était-il passé ? Rien. Le brigadier était intervenu, Bonaventure avait continué de réclamer sa photo et Sylvain de protester de son innocence. Prime, avec une insistance que l'on jugeait déplacée, avait enfin traité Nadège Bonaventure de putain, Bonaventure de cocu, et préféré quitter la salle plutôt que de présenter des excuses. On blâmait Prime. Ce n'est pas chic d'insulter une femme qui ne peut plus se défendre.

— L'orage éclata vite, M. Félix.

Un lundi matin, au moment où il taillait minutieusement ses moustaches blondes, dans le miroir pendu à l'espagnolette de sa fenêtre, M. Suzanne vit Prime sortir comme une flèche de l'hôtel Gadoux. Suzanne boucla sa porte, posa l'écriteau *Je reviens de suite* et trotta emprunter la bicyclette de l'épicier.

Il eut l'impression, en se lançant, freins serrés prudemment, sur le chemin qui descendait vers le lac, qu'il introduisait un doigt dans un engrenage. Le bras, puis le reste de sa personne allaient suivre. « C'est comme quand on se gratte un petit bouton, me dit-il, ce n'est rien, mais toute la figure y passe. » Il ne pouvait plus choisir. Il était sûr que sa

soudaine décision d'emprunter la bicyclette de l'épicier, loin de dépendre de sa volonté, avait été prise en dehors de lui, au moment même où Sylvain Prime était sorti de l'hôtel, où M. Suzanne avait senti au fond de lui-même (et avec une certitude qui échappait à toute logique) que Sylvain Prime courait au Pont-de-l'Œil. Ç'avait été à ce moment précis qu'il lui avait paru recevoir un ordre — un ordre dont il rejetait sur Bonaventure la responsabilité. Il se rappelait cruellement la contrainte qui avait gelé, la veille au soir, les confidences, cette méfiance dont son dégonflage au *Pathé-Rural* avait été puni. Bonaventure avait affirmé : « Je n'ai plus que moi... » « J'allais lui montrer que non », me dit M. Suzanne. Le premier coup de pédale entamait la longue série de gestes qui allaient le conduire où ? En fait, comme ces soirs où — parce qu'il a rencontré un regard dont la tristesse lui paraît fraternelle et qu'il est attiré par cette tristesse comme d'autres le sont par le dessin d'une bouche, la grâce d'un buste — il consacre les pourboires de la journée à acheter toute la corbeille d'une fleuriste ou à offrir le cinéma à un militaire, il ignore au-devant de quoi il se précipite. « Peut-être tout simplement au-devant de ma mort », me dit-il avec un rire fragile. Le chemin était assez mauvais, la pente assez raide. Il secoua la tête, il avait trop vu de films de cinéma.

Le Pont-de-l'Œil se dressait sur la berge, au bout du lac, à cet endroit où les ruissellements du Saint-Thénard se transformaient, après sauts, sursauts et soubresauts, en eau plate. C'était parmi les sapins une grosse maison composée de deux étages en bois échafaudés sur un socle en volumineux blocs de pierre grise qui servait de sous-sol. Les volets dont la peinture s'écaillait étaient clos ; les dentelures du toit déchirées et pendantes. La maison apparaissait singulièrement délabrée. M. Suzanne n'y était pas revenu depuis le deuil de son ami ; Bonaventure avait alors voulu, semblait-il, faire de la maison de sa femme une citadelle de solitude, un ermitage pour son chagrin. M. Suzanne n'avait pas insisté.

Il mit pied à terre. Les herbes et les ronces avaient follement envahi les allées. C'était autour de la demeure déjà morte une débauche de feuillages humides, de mousses et de fougères, toute une jungle qui plongeait la maison dans une lumière glauque. Bonaventure avait laissé à l'entrée de la propriété son tacot dont il s'était contenté d'enfoncer le capot dans un roncier — qui jouait sans doute le rôle de garage, à présent que la végétation rendait le bâtiment inaccessible en voiture. Sur les coussins crevés par les ressorts, il n'y avait rien ; Bonaventure avait rentré les bobines de film dans la maison. M. Suzanne cacha sa bicyclette près de la guimbarde. Il s'avança, aussi prudent, l'œil et l'oreille aussi alertés que s'il longeait le quai de l'Isère à Grenoble, après minuit. Sur la pelouse devenue savane, devant le perron herbu, au plein milieu de la façade, s'élevait une tombe énorme, sarcophage d'un noir luisant juché sur un piédestal en granit gris. L'encerclait une ronde de jeunes cyprès extrêmement soignés que doublait une couronne de fin gravier blanc. Le

soin méticuleux dont ce monument paraissait l'objet étonnait au sein de cet abandon. M. Suzanne s'approcha.

A NADÈGE
Brûlante neige
De mes jours
Aux doux palmiers de la Désirade.

(Je sursautai : manifestement insensible à l'effarant mauvais goût de ce texte, M. Suzanne le récitait avec des mines. Il « mettait le ton ». Il fit une pause, pour laisser sans doute au « poème » le loisir d'exercer en moi des bouleversements, puis reprit.)

Voilà donc le tombeau de Nadège, dont Bonaventure lui avait si longuement parlé et pour lequel il avait dépensé tout ce qu'il pouvait posséder encore, en un geste absolument perdu puisque sa femme était, disait-il, enterrée à Grenoble. « Justement », avait ajouté Bonaventure, sans s'expliquer davantage.

M. Suzanne allait sortir des sapins pour traverser la pelouse lorsqu'il entendit crisser le gravier. Quelqu'un venait. L'expérience acquise au cours des longues randonnées nocturnes dans Grenoble immobilisa M. Suzanne sous les arbres, une main à la gorge. C'étaient les trois Sylvain, les trois ensemble, marchant du même pas. Colossaux.

A ce moment, quelque chose suspendit leur pas, quelque chose d'indéfinissable, semblable à une gêne, et qui leur commandait d'arrêter, d'agir avec douceur, de ne troubler rien — et qui avait dû exister avant même que M. Suzanne en prît conscience. Une musique... La musique sortait de derrière les volets clos et dépeints. Ce n'était pas une musique liquide, une musique d'étangs, de roseaux noirs, une musique pour lac qui gonfle et va tout envahir de ses perles calmes. Cette musique détonnait dans ce sous-bois mouillé jusqu'au cœur. Étincelante, acérée, triomphante, solaire, une scie aiguë et régulière, impeccable, merveilleuse, qui montait et descendait, sciait dans le vif de cette pâte glauque, traversait cet aquarium telle une épée de flammes droites et froides. Minutieuse, aérienne, pure. Les Sylvain, les pieds dans les ronces, oscillaient comme des ours. « Orphée », avait pensé M. Suzanne. Il tremblait. Cette musique qui le pénétrait comme une pointe et tranquillement fouillait en lui, arborait la souveraine beauté, la suprême et quasi dédaigneuse sérénité de Bonaventure : n'était-ce pas lui, cette musique, le chevalier loyal et digne, un peu raide — mécanique — en fait si merveilleusement souple et doux, Bonaventure élégant, calme, souriant dans l'appartement du cours Jean-Jaurès ou place Grenette, désinvolte et grand seigneur même en plein guignol de Saint-Thénard ? M. Suzanne avait souhaité que le lac, avant que l'inévitable se produisît et qu'on arrachât à Bonaventure son masque avec toute sa chair, se gonflât, qu'il vînt dormir au-dessus de la tête de M. Suzanne, au-dessus des volets rouges, du tombeau,

au-dessus de cette musique, à condition que cette musique durât sous l'eau et que Bonaventure fût là.

M. Suzanne se secoua. Il voulait courir vers le perron, se dresser théâtralement les bras en croix sur la dernière marche comme s'il eût pu espérer une seconde empêcher les Sylvain d'entrer dans la maison. Voilà que Sylvain Prime se dirigeait vers le tombeau, le voilà qui achevait de franchir la pelouse, il allait monter les marches, entrer, ensuite pourrait raconter tout au village, et le guignol, le masque ne cacheraient plus rien, ne serviraient plus de rien à Bonaventure.

— Arrêtez ! cria M. Suzanne.

Le cri n'était pas sorti. M. Suzanne trotta dans les herbes glissantes, remarquant machinalement au passage combien le parc était devenu boueux, toutes ces flaques malgré l'abri des sapins ! Été pourri, pourri de toute la pourriture du monde, et la musique transperçait l'air pourri, toujours aussi planante et incorruptible. « Arrêtez, arrêtez, je vous en prie », murmurait M. Suzanne. Sur-le-champ, la musique se tut, tout parut reglisser sous l'eau, se noyer définitivement. Sylvain Prime, en deux sauts, escalada le perron, dont il écrasait les herbes, et donna un coup d'épaule dans la porte qui céda tout de suite avec un bruit de vitres. Sylvain Grand A, Grand B, M. Suzanne se précipitèrent. « Arrêtez ! » répétait Suzanne, tout en essayant de courir plus vite que les autres. L'inévitable. Voilà. On y courait à présent, Prime en tête.

Le hall était vide. Plus un meuble, plus rien, que la poussière en longues traînées pelucheuses sur les dalles. L'humidité ruisselait le long des murs. Les Sylvain, fort au courant des lieux, se dirigèrent sans une hésitation vers le salon, où ils savaient que le piano se trouvait, et la musique étrange. Le piano était ouvert, il n'y avait personne. Sans doute s'était-on rejeté en arrière avec violence, parce que le tabouret avait roulé à terre. Là aussi, sauf le tabouret et le piano, plus aucun meuble, les murs nus, ruisselants, et le jour vert de l'extérieur filtrant dans la pièce par les deux seuls cœurs percés dans chacun des volets. Salle à manger vide aussi. « D'où l'inévitable va-t-il jaillir ? » pensa M. Suzanne. Avec angoisse, il attendait que résonnât quelque part, dans l'escalier, derrière une porte, le bruit d'un pas — Bonaventure ? ou qui d'autre ? Mais personne. Les pièces apparaissaient immenses. L'escalier gémit sous le poids des Sylvain. Dans la première chambre, ils se heurtèrent à un amas de caisses volumineuses. Sitôt que Prime, décidément chez lui, eut fait claquer les volets contre le mur, ils virent que des fils de fer corsetaient ces caisses clouées. Sur les caisses en pile, des bobines de films dans leur carapace de métal blanc soigneusement étiquetées : les *Actualités Pathé-Journal*. Sur le plancher, en bataillons pressés, des fioles de parfum, de toutes les formes, de toutes les couleurs, *L.-T. Piver*, *Bagarre*, *Rumeur*, *Chanel*, *Simoun*, des flacons en forme de valise, de bougie, de chapeau de clown, de Tour Eiffel, de lys, de canne, d'ananas, de sourire ; des boîtes de poudre, non ouvertes pour la plupart, encore emballées

dans la cellophane, telles que M. Suzanne les avait données à Bonaventure, abricot, pêche, cerise, tous les fruits, cyclamen, capucine, pivoine, toutes les fleurs. Les miroirs de la maison avaient été rassemblés là, en tas, quelques-uns fracassés, pilés menu, d'autres étoilés seulement d'une fêlure en araignée irrégulière, un ou deux intacts et qu'on avait encollés de papier journal. Entre le plus grand, celui du salon et les caisses, il y avait un monceau d'étoffes assez belles. M. Suzanne se pencha. Sur ce monceau d'étoffes il y avait, immense et fixe, bourré de terreur et de haine, un regard, le regard que M. Suzanne attendait depuis quelques secondes.

Nadège, comme une chatte, jaillit les griffes en avant. Sylvain Prime ricana, immédiatement imité par les deux frères qui commencèrent à se balancer d'un pied sur l'autre en se poussant du coude. Ils n'avaient pas l'air étonné, comme s'ils avaient su que cette apparition les attendait au Pont-de-l'Œil. Ce coup de théâtre n'en était pas un pour eux. M. Suzanne avait reculé. Bien qu'il sût que c'était Nadège, sa mémoire hésitait encore, n'osant nommer cette femme, teint terreux, tignasse hirsute et jaune, épaules creuses, et son ancienne beauté pourtant reconnaissable.

— Que me voulez-vous ?

— Te revoilà, toi, ajouta-t-elle avec une espèce de douceur à l'adresse de Sylvain Prime. Deux jours que tu n'es venu...

Elle parut reconnaître seulement M. Suzanne :

— Quant à vous, disparaissez ! Et tout de suite. Je ne vous le dirai pas deux fois.

— Madame, où est Bonaventure ? murmura M. Suzanne.

Nadège éclata d'un rire rouillé dont elle exagérait à plaisir la vulgarité ; on croyait entendre Bonaventure lui-même lorsqu'il s'obligeait à un langage populacier pour mieux toucher son public :

— Te fatigue pas, mon poulet.

Les Sylvain gloussèrent. Prime souriait d'un sourire qui n'était pas son sourire habituel : plus chaud et qui desserrait le cordonnet de sa bouche pour l'ouvrir sur des dents belles, carnassières, allumait un mince brasier pétillant dans les yeux petits. Ce sourire insolite, Prime le promenait sur les jambes, les cuisses, la poitrine de Nadège.

— Où est Bonaventure ? murmura Suzanne.

— Fous-moi le camp, glapit Nadège dans le souffle tumultueux des alcooliques.

D'un brusque élan elle marcha vers les Sylvain. Très doux, très juvénile, le sourire de Prime s'élargissait aux limites de son visage. Prime rejeta son feutre sur sa nuque, l'étonnant regard ! La joie y brillait. Toutes les rides que la ruse, l'habitude de méchamment scruter la figure des autres comme d'autant d'ennemis probables avaient creusées en faisceaux dans les plis de la face, avaient disparu. Nadège se mit à sourire elle aussi, ployant la tête et posant si bien la joue sur sa propre

épaule que son visage paraissait posé de côté, sur la tranche. Prime fit un pas vers elle.

— Barrez-vous tout le monde, murmura-t-il d'une voix aussi douce que le sourire dont il ne cessait de caresser Nadège. Je suis chez moi ici.

Grand A et Grand B partirent : ils auraient leur tour, Prime était un bon frère. Ils se poussaient du coude, à leur habitude, se retournant d'un air sournois tous les trois pas. Ils riaient alors de gros rires de sous-officiers. Ils avaient chapardé deux fioles de sent-bon dont ils arrosaient pour rire les poils de leurs mains.

M. Suzanne était demeuré. Quand Sylvain Prime posa ses deux larges mains noires à plat sur les omoplates de Nadège, il risqua :

— Est-ce que Bonaventure...

Avec un cri, Nadège se précipita sur M. Suzanne ; elle l'avait oublié.

— Vous n'avez pas encore décampé, hurla-t-elle de sa voix de rogomme. Je sais ce que vous cherchez, depuis le début, depuis Grenoble. Je vous trouve toujours dans mes pattes autour de Bonaventure, tu rôdes, tu flaires, t'attends ton os !

M. Suzanne se protégeait le visage de ses deux mains écarquillées ; il savait cependant que Prime ne le boxerait point. Prime le saisit par le fond de son pantalon et par le col ; il le poussa hors de la chambre, se lança dans l'escalier, M. Suzanne recroquevillé au bout de ses bras. Au sommet de l'escalier, Nadège applaudissait comme au *Pathé-Rural* devant une belle bagarre de Western. L'énorme voix résonna dans le hall, dans la maison vide, multipliant les échos :

— Fous le camp !

Ils jaillirent sur le perron. Prime fit « Han », déclencha toute sa force. M. Suzanne sauta les marches, traversa la pelouse en quelques bonds, vacilla, dérapa dans l'herbe, s'écroula au pied du tombeau. M. Suzanne avait brisé un des jeunes cyprès ornementaux. Il se redressa. Prime était rentré, Suzanne se retrouvait assis, le derrière enfoncé dans le mince chemin de gravier qui encerclait impeccablement le mausolée. Il leva les yeux. Au-dessus de lui, le sarcophage de marbre noir luisait, verni de pluie. Sur la pierre du piédestal, M. Suzanne relut (il récita de nouveau) :

A NADÈGE
Brûlante neige
De mes jours
Aux doux palmiers de la Désirade.

(La délectation intime de M. Suzanne me laissait rêveur. Si tous les prestiges de son Bonaventure étaient de cet acabit... cette « poésie » trahissait le vrai visage de Bonaventure derrière le portrait idéalisé que m'en donnait le coiffeur. C'était terrible. A moins que ce ne fût le coiffeur... Je commençai à me demander s'il n'arrangeait pas son récit.)

Nadège, au même instant, apparaissait à la fenêtre ouverte. Son corsage était dégrafé, ses épaules creusées d'une ombre bleue à la place des salières. Avec de vastes gestes du bras, elle lança des choses vers la tombe, une boîte de poudre qui éclata aux pieds de M. Suzanne, poudrant d'ocre le gravier humide, puis une bouteille qui s'écrasa sur la stèle grise. Violent, le parfum couvrit l'odeur de terre trempée. « Vertige », murmura mécaniquement M. Suzanne. Il restait assis, considérant la tache, qu'il jugeait curieuse : étoile tarabiscotée de granit noirci, encore que ce noir n'atteignît pas au noir profond, étincelant du sarcophage. Le parfum coula sur l'épitaphe, déformant l'étoile, emplissant les entailles du granit ; il attaqua la dernière ligne : *Aux doux palmiers de la Désirade.* M. Suzanne — heureux M. Suzanne ! — se mit à pleurer. Son visage ruisselait de larmes.

— Je ne peux pas dire que je savais que Nadège vivait. Mais je me doutais que Bonaventure dissimulait au Pont-de-l'Œil un mystère, à l'air effrayé, mal à l'aise, qu'il avait eu plusieurs fois devant moi. L'air de quelqu'un qui cache des choses tout en souhaitant que la personne à qui il les cache pose enfin des questions, oblige au soulagement de la confession.

» Le soir même, je suis retourné au Pont-de-l'Œil. C'était plus fort que moi. Je suis tombé sur elle. Près de son tombeau. Elle portait un imperméable militaire trop grand pour elle. Dès qu'elle me vit, elle me sauta au visage avec des mots orduriers. Par chance, Bonaventure était présent. Il accourut me défendre, ce fut horrible. Ils me tiraient chacun par un bras, Fafa s'étranglait de fureur. Pour finir, Nadège me lâcha, rafla Fafa, « Fafa ! mon amour ! mon chien-chien ! » hurla-t-elle de sa grosse voix inhumaine et pourtant pleine d'une tendresse qui donnait la chair de poule. Elle courut s'enfermer dans la villa. Bonaventure à son tour me lâcha pour courir lui aussi vers le perron. Nadège avait verrouillé la porte. J'ai vu Bonaventure s'agenouiller dans l'herbe, s'allonger dans la boue, se traîner sur la mousse des marches en suppliant cette femme. Elle, jouait du piano de toutes ses forces, elle devait écraser du pied la pédale car les notes, se déversant comme une charretée de briques, emplissaient toute la vallée de leur vacarme. Et pourtant ce bruit était encore de la musique, une musique violente, amère, qui me convenait. J'ai entendu Bonaventure sangloter pour cette femme, je l'ai entendu qui criait vers la fenêtre : « Ma chérie, ma chérie, moi qui t'ai tellement aimée ! Pourquoi as-tu cessé d'être belle ? Nadège ! Essaie ! Nadège ! Tu étais si belle pour les autres. Je sais que tu es belle pour les autres et qu'il n'y a que pour moi que tu es laide. Tu le fais exprès d'être laide avec moi. » Cela s'éternisa. Je demeurais comme un imbécile, les bras ballants, au milieu de la pelouse. Enfin, Bonaventure épuisé, hagard, revint à moi. Il me mit la main sur l'épaule, je saisis cette main : « Mon pauvre Suzanne, me dit-il. J'aurais préféré que tu ne saches jamais. » Il me raconta que Nadège se trouvait au

Pont-de-l'Œil depuis l'époque où il avait commencé de faire courir le bruit de sa mort. Son deuil avait été sincère tant il eût préféré qu'elle fût vraiment morte. Elle était revenue, et triomphante, amèrement victorieuse d'elle-même et de la beauté de son corps. Et des ciments Yolande. Les scènes avaient recommencé, les mêmes, « c'est parce que je t'ai épousé que j'en suis là ». Nadège courait d'un miroir à l'autre, elle passait des heures à composer tragiquement d'affreuses grimaces, elle se retournait les paupières, s'écrasait le nez, révulsait son regard rouge d'alcool, se distendait la bouche avec ses ongles, puis laissant ses traits retourner au repos, elle éclatait : « Voilà ! Voilà la plus laide de toutes mes grimaces et ce n'est plus une grimace ! » Elle avait fini par crever les glaces à coups de bougeoir, Bonaventure avait aveuglé les miroirs intacts avec du papier journal. Alors Nadège, ouvrant au hasard fioles et boîtes, avec une violence désespérée s'enduisait à l'aveuglette la figure de crèmes, poudres, onguents en couches si épaisses que le ravage de ses traits s'évanouissait sous un masque lisse, d'un cruel bariolage. Le pauvre ami. Il était submergé, à chaque instant profondément étonné de se découvrir enchaîné à la haine de cette ruine. Il m'accompagna jusqu'au lac. Les notes de musique déferlaient en cascades tonitruantes. Chacune l'atteignait comme un projectile. »

M. Suzanne s'arrêta de nouveau. Il chercha mon regard. Baissant la voix — un client faisait sonner les perles du rideau — se penchant vers mon oreille fleurie de mousse :

— Comme l'on comprend qu'il ait eu besoin d'une autre vie, du rêve, Il avait tellement honte. Vous, vous le comprenez, n'est-ce pas, monsieur Félix ?

M. Suzanne rougit et se tut. Je fermai les yeux. Etendu, je sentais les doigts crémeux de M. Suzanne me caresser le menton avec une délicatesse infinie. La mousse fraîchissante pétillait dans le creux de mes oreilles. Je respirai l'odeur d'eau de Cologne, de serviette chaude et de savon, et bien qu'elle me chatouillât les narines, je la voyais, cette odeur, plutôt que je ne la humais : irisée, s'épanouissant dans l'obscurité de mes paupières closes en arc-en-ciel dont la palpitation berçait. Le repos. Dormir. Mon île. Le récit de Suzanne m'envahissait, il m'*occupait*. Je savais qu'il allait me falloir vivre avec lui. Avec une telle force j'imaginais la malsaine excitation du village traquant Bonaventure, que je m'appliquais à tenir mes paupières closes, persuadé que, si je risquais un coup d'œil oblique vers la vitrine, entre les masques, les brochettes de décorations, au-dessus du bazar cher à M. Suzanne, j'eusse aperçu les Sylvain, Grand B, Grand A suivant Prime, gesticulant au milieu d'un concours de peuple. L'universelle pourriture de ce que touchent les hommes. Non : pas les hommes, les foules.

— Séchez-vous, me dit M. Suzanne.

Il m'offrit une serviette chaude. Ses mains s'étaient mises à trembler.

— Et n'oubliez pas de revenir me voir, souffla-t-il.

M. Suzanne étendit une seconde couche de mousse, d'un mouvement souple et régulier du poignet. Puis je sentis l'odeur de flamme et d'alcool brûlé à quoi se mêla le parfum poivré de l'acier chaud. La lame chaude se posa sur ma joue et commença de gratter, grattement à peine grattouillant et qui me causait chaque fois un imperceptible frisson de plaisir, une volupté que j'enfouissais profondément dans l'obscurité de ma chair. La lame s'arrêta. M. Suzanne éclata en larmes. Il reniflait en pleurant. Les larmes, très rondes, jaillissaient avec force. Elles tracèrent vite, sur la poudre des joues, un lacis de routes brillantes. Gêné par la violence de ce chagrin d'homme chauve et par ce que ces pleurs avaient de désarmé, d'enfantin, je toussai. Avec la voix — que je voulais bougonneuse et que je savais tendre, inviteuse :

— Allons, allons, M. Suzanne.

M. Suzanne haussa les épaules :

— Je n'ai plus de pudeur. Bonaventure est mort.

M. Suzanne se moucha. Ses larmes coulaient plus doucement vers la moustache. Le fard des joues avait disparu ; apparaissait la peau nue, grise. Je penchai la tête avec un sourire vague, comme je faisais habituellement pour encourager le monologue. Le rasoir reprit sa promenade méticuleuse.

— Dès que Bonaventure était seul, dit enfin M. Suzanne, était-il fou ? Aux yeux du troupeau assurément. Il laissait aux gens, en gage, un pantin dont ils s'amusaient. Lui, il s'embarquait pour ses vies de rechange.

Il s'enfermait dans sa chambre du Pont-de-l'Œil, ou dans sa chambre de l'hôtel, les soirs de cinéma. Alors sûr d'être seul, souverain, il supprimait son enfer domestique. Il imaginait, vous comprenez ? Il vivait. Il imaginait une femme. Très belle. Une Nadège douce, qui l'aimât, ou plutôt il imaginait que Nadège continuait de l'aimer comme au début et comme il avait continué, lui, de l'aimer. Cette Nadège jouait du piano pour lui. Quand elle s'arrêtait, il lui baisait les mains. C'était son rêve favori. Le reste du temps, il dormait ou bien il allait au village, il s'occupait de ses films, il achetait le pain, le sel, bref il accomplissait le plus rapidement qu'il pouvait les gestes indispensables à l'existence qu'on mène avec les autres. Encore buvait-il pour faire passer cette pilule. « Et qui me dit, Suzanne, quand je suis au village à acheter le pain et le sel ou à garer ma voiture chez Gadoux, que je ne continue pas à dormir ? Qui peut me dire que ce n'est pas à ce moment-là que je dors réellement et que ce n'est pas un cauchemar qui veut dans son déroulement, dans son film, que j'aille au village chercher du pain ou du sel ? Un cauchemar auquel Nadège pourrie, morte, participe et dont je peux me dire que je m'éveillerai bien un jour ? Qui me dit que la réalité, tu m'entends, Suzanne ? qui me dit que la RÉALITÉ ce ne sont pas mes mirages ? » Il riait. Quelle jeunesse ! Cher Bonaventure, lorsqu'il s'excitait ainsi, son regard... Ah ! son regard, monsieur Félix ! Son regard

cessait de ressasser les images qui, depuis Nadège, le noircissaient. Il n'était jamais plus jeune qu'alors, plus transparent.

C'est vrai : Bonaventure avait la plus belle part. J'admirais sa chance. Il avait depassé le stade du cinéma, j'entends : le stade passif. Au *Pathé-Rural*, il avait préféré un cinéma plus enivrant : celui qu'on se fait à soi-même, sans machines. Les voix mécaniques, les reflets plats, ce monde à deux dimensions ne suffisaient plus pour alimenter ses vies supplémentaires. Il se les créait lui-même, ses vies imaginaires. Suzanne en était demeuré à l'étage au-dessous, l'étage industriel. Il ne créait pas, on créait pour lui, et la même histoire que pour des milliers d'autres. Tout le monde ne peut être un artiste et Suzanne n'est pas Bonaventure. Les reflets lui suffisent. Enfin, les reflets lui suffisaient... Mais je pense que les reflets, le rêve, l'imagination, les mots qui vous aident à vivre, composent une drogue semblable aux autres : on ne sait pas où cela vous entraîne.

M. Suzanne toucha professionnellement de sa main aux bagues mon menton à présent lisse.

— Mais allez donc expliquer ça aux gens, dis-je. Aux Sylvain, aux épiciers.

M. Suzanne rougit. Je le regardai attentivement rougir. Il rougissait beaucoup devant moi, cet après-midi-là, autant parce qu'il poussait très loin ses confidences que parce que j'avais pris bien malgré moi cet air de confesseur qui intimide trop souvent. L'histoire de Bonaventure, de Nadège et des Sylvain m'intéressait, elle m'*apportait* beaucoup. Mais c'était surtout Suzanne qui passionnait ma curiosité. C'était Suzanne mon gibier. Je me demandais dans quelle mesure son récit était vrai — banalement, historiquement vrai. Les derniers épisodes — les scènes du Pont-de-l'Œil, le tombeau, (ce poème !) la trinité noire des Sylvain — me semblaient trahir un manque d'équilibre, une perte de contrôle de la pensée, un affolement de l'imagination. Affolement favorisé par le passage du refoulement, auquel obligeait la hantise de la persécution, à la complaisante confidence que nourrissait ma complicité. Je craignais que, sous le coup d'une passion ou d'un goût agissant comme un cancer, Suzanne n'illustrât ses souvenirs d'images de plus en plus tragiques, de plus en plus folles qui relèveraient d'un délire accéléré. Mais n'était-ce pas le spectacle de ce délire révélateur qui me comblait ?

Soudain, il y eut dans le regard de M. Suzanne le sautillement effaré de l'oisillon qui se sent menacé d'un péril, peut-être mortel — le même sautillement qui devait bouleverser ce regard lorsque, dans les rues du Grenoble nocturne, M. Suzanne, sur ses semelles de crêpe, se précipitait dans la gueule du loup.

— Avez-vous remarqué ? murmura-t-il. J'ai constamment parlé de Bonaventure à l'imparfait de l'indicatif, comme d'un mort. En fait, j'ignore ce qu'il est devenu. La dernière fois que nous avons été seuls ensemble, il me prit par l'épaule de son geste familier, il m'adressa

ce regard flottant et navré que j'ai déjà vu dans ses yeux et qui me tue. Il m'a dit : « Ne m'abandonne pas, Suzanne. J'ai autant besoin de toi que j'ai encore besoin d'elle. Je t'ai tout dit, tu sais tout de moi, Suzanne, ne m'abandonne pas, tu m'es nécessaire. » (« Tu m'es nécessaire », avait repris la mémoire de M. Suzanne ; la *Taverne des Trois Dauphins*, Bonaventure devant ses whiskies et lui, Suzanne, devant son pamplemousse, « sois content, Suzanne, tu m'es nécessaire ».) Je suis parti ; je ne l'ai revu qu'au *Pathé-Rural*, le soir où l'appareil de projection a failli brûler.

Ce soir-là, le village entier était accouru. L'hallali. Décidé à « en finir » avec Bonaventure, Prime avait tout raconté à tous : Bonaventure *séquestrait* sa femme. « Séquestrer » était un mot du brigadier. « Séquestration », répétait-il à tout le monde ; de préférence à ceux qui ne savaient pas ce que cela signifiait, et il se suçait la moustache. Le village entendit la guimbarde dévaler la route, puis, sous les fenêtres de la salle des fêtes, les freins élever une brusque plainte qui déchirait. Les cous dardaient vers la porte des regards éclatants d'étoiles — même les regards ordinairement morts. Les yeux du cirque, et la victime entre.

Très soûl, mais étonnament digne, et raide, à son habitude, Bonaventure, sans voir personne, sans saluer, se dirigea vers son appareil. En même temps que la salle, comme d'une contraction instinctive, se resserrait autour des Sylvain, une rumeur hostile se souleva, qui s'enfla, gagnant jusqu'aux ouvriers du barrage dont la haine devait tenir aux molletières gris perle, à la culotte d'officier, à la chienne de luxe qui tirait, du creux du blouson, la langue à la foule — ou tout simplement à la lâcheté bien connue de toute foule prête à crier « tue » quand on crie « asssomme ».

— Tu pourrais être poli, gronda Sylvain Prime. Il attaquait.

Enfermé dans son dédaigneux silence, Bonaventure préparait son film.

— Salaud ! lança au hasard une voix chevrotante, de derrière les Sylvain.

— Silence ! cria le brigadier.

— Ta gueule ! répondit quelqu'un qu'entraînait trop loin l'habitude du guignol.

Il y eut des rires. Puis l'obscurité. C'était un Charlot : *Charlot garçon de café*. La malchance chérissait-elle si cruellement Bonaventure ou avait-il lui-même préparé l'accident, dans l'espoir du scandale définitif ? A un moment, Charlot s'embrouilla dans sa mimique, lança son poing vers la bouche d'un autre, le reprenant, le relança, le reprit, le relança. le reprit, à chaque élan arrêté en plein vol et comme secoué sur place ; l'autre garçon de café, les clients, les plantes vertes, le luxe du restaurant, dans l'attente exaspérée du coup, se secouaient eux aussi sur place. « Bonaventure ! » avait pensé M. Suzanne.

— Lumière !

— Remboursez !

Les ouvriers sifflaient dans leurs doigts comme à la ville ; des coups de sifflets aigus qui fléchaient M. Suzanne.

— Rallumez !

On ralluma. Personne derrière l'appareil et depuis combien de temps ? Bonaventure avait abandonné la mécanique à elle-même, qui se fût débobinée seule jusqu'au bout si la pellicule n'avait pas bourré. Bonaventure avait disparu. Sur l'écran, Charlot prisonnier de son geste, trépide, avec décor et partenaire ; on le distingue à peine, la lumière a lavé la toile.

— Ce n'est pas possible, murmura M. Suzanne.

La machine pétaradait énormément, la foule vociférait, elle épiait le signal de Sylvain Prime pour se ruer dans le couloir à la chasse à l'homme, ou pour saccager l'appareil, bouter le feu à la baraque, casser les chaises, on ne savait exactement quoi. On attendait, pour savoir, le signal de Prime. L'hôtelier se montra. Il déconseilla de gueuler comme ça, il remuait ses bras tendus comme pour lisser des vagues, assurant que Bonaventure venait, il remontait tout de suite, il était au bistrot.

Bonaventure réussit son habituelle entrée digne. Il ne titubait point mais sa voix s'était éteinte. Avec un intérêt disproportionné, il considéra la pâle image qui tressautait sur la toile, cligna des yeux et murmura sur le ton de l'admiration la plus profonde : « Charlot, ah ! Charlot, évidemment... » comme si Charlot portait la responsabilité du drame et qu'avec le génie il fallût s'attendre à tout.

Une telle désinvolture exaspéra. Dans une odeur d'étincelles, l'assistance se hérissa, pareille à un chat que l'on caresse à rebrousse-poils. Des cris jaillirent. Les sifflets des ouvriers devinrent d'une stridence insupportable. Fafa gémissait comme avait dû gémir Nadège Bonaventure dans l'attente sur elle du terrible poids des Sylvain. Bousculés, ahuris, des gosses éclatèrent comme des pétards, en sanglots. Les trois Sylvain, épaule contre épaule, quelle falaise ! progressèrent vers Bonaventure. Par extraordinaire, Sylvain Prime avait rejeté son feutre noir sur sa nuque et, le regard rivé sur Bonaventure à la façon d'un dompteur, il avançait lentement, écartant les chaises, les gens, d'un coup de genou. Il avançait, le visage dénudé, les passions plus évidentes que les muscles et les nerfs d'une face rongée par un acide. M. Suzanne n'y lisait pas seulement le souvenir du bombardement ni celui des corps à corps avec Nadège, ni les disputes pour la photo de Magdeleine Cologne, mais la haine toute simple de la brute pour l'être de luxe, la haine du « fumelier » envers l'homme racé pour qui les femmes, loin d'être seulement un jupon qu'on trousse d'une main, une viande qu'on troue sans attendre, un plaisir qu'on arrache vite à grands bonds rageurs des reins, sont l'occasion irremplaçable de gestes ouatinés, de regards en satin, de tout un code courtois et surtout d'un vocabulaire, de tout un arsenal de mots infaillibles, ah ! ces mots ! précisément ceux-là du cinéma, for-

mules, sortilèges qu'on n'apprend pas à l'école communale, et qui vous ouvrent doucement comme des fruits, comme des écrins, les merveilleuses femmes du cinéma. Cette haine, c'était, évidente, la haine de tout le village, la haine de tous ces deuxième-classe de toute cette piétaille pour l'officier, dont Bonaventure avait gardé le maintien et l'uniforme. Pour le maître.

M. Suzanne fit un effort pour décrocher sa main de sa gorge et fermer ses poings qu'il plaça devant lui en pare-chocs, avec un frisson de dégoût à la pensée que les chevalières armaient sa main droite d'un coup de poing américain. Il se porta lui aussi vers Bonaventure. Non qu'il envisageât de lui prêter main-forte — il ne supposait même pas qu'il pût jamais flanquer une chiquenaude à l'un de ces montagnards massifs — mais pour le cas où Bonaventure aurait besoin de ne plus se sentir seul. Bonaventure, immobile, examinait le Charlot qui là-bas, sur l'écran, ne réussissait toujours pas à finir son swing.

— Salaud ! cracha Prime sous le nez de Bonaventure. Assassin !

Il se fit du silence ; la pétarade de la machine enfla.

— Bonaventure, murmura M. Suzanne.

Mais Bonaventure était-il présent ou tentait-il la suprême épreuve de force entre le village et lui ? Les gens l'encerclaient de regards affamés. Tous ces visages tout nus, ressorts à l'air : c'était laid. M. Suzanne se dit que toute la stupidité, l'incommensurable bêtise du monde s'était réunie dans cette salle, qu'il regarda avec autant de répugnance que s'il eût regardé toute la bêtise du monde.

— Assassin ! lança une voix.

— Assassin ! reprit un chœur de femmes.

M. Suzanne cria malgré lui :

— Des preuves !

— De quoi ? grogna Prime.

— De quoi ? grognèrent aussitôt A et B.

Les trois Sylvain, avec ensemble, pivotèrent vers M. Suzanne.

— Suzanne, dit Bonaventure.

Suzanne sentit ses poings s'ouvrir comme des fleurs. Il se mit à pleurer.

— Magdeleine Cologne, va ! ricana Prime, et les trois Sylvain revinrent à Bonaventure.

Prime accrocha le blouson militaire, secoua. Bonaventure se laissa secouer. Il semblait à M. Suzanne assister au spectacle d'un monde qui irrésistiblement tournait au fantastique, se défigurait, accélérait sa grimace. Enfin, Bonaventure parut se réveiller soudain. Il posa sur Prime un regard glacé, son poing fusa. On applaudit. Prime, surpris, pardessus la table aux bonbons bascula, s'écroula et les bonbons s'écroulèrent aussi, cascadèrent multicolores. Grand A fit un pas vers Bonaventure, son godillot dérapa sur un caramel et Grand A s'effondra avec le pesant vacarme d'un pan de muraille. Le village grimpait sur les

chaises. Suzanne pleurait. Bonaventure se taisait, Prime se relevait, Grand A rampait à plat-ventre dans la confiserie, s'empêtrait, appelait, sacrait. Au milieu de ce beau désastre, Bonaventure, serein, planait véritablement, grandissait rayonnant, immobile au cœur du délire. Il fit soudain un grand geste qui bouscula le paravent, le paravent fit basculer la machine, et la machine toujours pétaradante, oscilla.

— Arrêtez le film ! lança une voix.

La machine se coucha sur le côté, s'écroula sur le parquet. Charlot disparut de l'écran, la lumière sauta, obscurité, une flamme jaillit. Vacarme. Hurlements. Au feu ! Valse de chaises, les bancs tombent dans un tonnerre, les gens courent, se poussent à l'allure saccadée des premiers films, les fenêtres se coincent, des vitres se brisent et tintent, les gens se précipitent en troupeau vers le couloir, mais la machine, près de la porte, qui flambe ! On finit par tourner sur place comme des corbeaux, en croassant à la mort. Le monde grimace pour de bon. A la lumière dansante des flammes qui rongent l'appareil et peut-être le plancher, le village voit Bonaventure, la figure émue du seul reflet irrégulier du feu, qui se dresse, impassible, auprès du désastre, et, de l'autre côté du brasier, en pendant, M. Suzanne, debout, en larmes que l'éclat des flammes endiamante. On brandit des seaux, les gens refluent vers le fond de la salle, à la même allure saccadée. Dans la fumée, l'eau fuse en queue de comète, douche la foule. On apporte des lampes. Du coup, le tumulte, à qui l'on supprime les ressources de l'ombre, s'apaise.

— Je refuse de continuer la séance, annonce posément Bonaventure. Il y en a qui parlent au fond de la salle.

Il enlève Fafa, considère avec détachement les cendres noyées de son appareil, adresse à M. Suzanne son sourire navré, disparaît. Grand A, Grand B, Prime, picorent sur le plancher tous les Minth'o.

— Gardez vos billets, messieurs-dames, répéta l'hôtelier avec son double geste pacifiant des bras. M. Bonaventure refera la séance dès que son appareil sera remis en état.

— J'ai couru au Pont-de-l'Œil. Vide. Mort. Plus de Nadège. Personne. J'y suis retourné chaque jour pendant quinze jours. Et puis un matin, il m'a fallu fuir le village. J'avais peur. Mais une peur que je ne pouvais pas aimer : bestiale.

» Je frisais une femme, je me rappelle, lorsque, tournant machinalement la tête vers la devanture, je vis, s'écrasant contre la vitre, collées entre elles, pareilles à trois masques hirsutes accrochés au même clou, les trois figures des Sylvain. Dès qu'il attrapa mon regard, le masque du centre, Prime, esquissa un petit salut goguenard. Et les trois frères entrèrent dans la boutique. Jamais ils ne venaient chez moi, ils se taillaient, ils se cisaillaient mutuellement cheveux et barbes. Ils me saluèrent en portant, avec un grognement, une main molle à leur chapeau, Grand A et Grand B commencèrent à ricaner en lorgnant du côté

« dames ». J'eus beau m'attarder sur les frisettes, il fallut bien finir. Sitôt que la sonnette eut retenti sur les talons de la cliente :

» — Vous désirez ? demandai-je. Je me détestai parce que ma voix tremblait.

» — De la poudre de riz, répondit Prime.

» Grand A et Grand B éclatèrent de rire.

» — C'est pas pour moi, dit Prime. C'est pour une jolie poule.

» Grand A et Grand B jubilaient.

» — Pour moi, ce sera les cheveux, dit Prime.

» Il se carra dans le fauteuil, il enleva son feutre d'un revers de main pour le lancer en arrière sur le carrelage. C'était la première fois que je contemplais la chevelure d'un Sylvain : une tignasse noire, drue, enchevêtrée, un bouillonnement crêpelé terriblement vivace et sauvage, qui, libéré du feutre, doublait le volume de la tête.

» — Pour rafraîchir ?

» — Oui, dit Prime.

» D'un coup d'œil, il parcourut les photos glacées des stars. Il y avait Magdeleine Cologne.

» — Tiens, dit-il, comme ça se trouve.

» Je me sentais les genoux de beurre, les reins flasques ; pourtant ma main gauche qui manœuvrait en ce moment les ciseaux, ne tremblait pas, alors que ma droite, aux bagues, que j'avais cachée, faisait tressaillir la poche de ma blouse. Impassibles, les ciseaux cliquetaient. Ils voletaient en cliquetant à toute vitesse autour de la tignasse de Prime. Ils enveloppaient la tête de Prime. Les yeux, les tempes, la nuque de Prime, dont j'éprouvais physiquement au bout de mon arme et jusque dans le tremblement de ma main droite enfouie dans la poche de ma blouse, l'extrême, presque attendrissante vulnérabilité, les ciseaux les caressaient dangereusement des mille éclairs voltigeants de leur acier féroce. Que ma main gauche frémît à son tour, et la double pointe acérée fuserait, trouant quoi ? les yeux ? les tempes ? la nuque ? Ou quelle espèce de fontanelle, dont la fragilité tremblotante, presque translucide, rend si respectable le crâne d'un bébé, pouvait bien désigner encore sur ce rocher une place pour la mort ? Que le tremblement naquît dans mon poignet, gagnant les doigts, et de toute la force que je savais retenir pour l'instant en moi jusqu'à ce signal de mon corps, les ciseaux, en ce moment indifférents, infaillibles, glisseraient d'un trait, toujours infaillibles, jusqu'à toucher dans un éclaboussement que j'imaginais du vermeil solide et gras de la pleine santé, la mort de Prime. Et Bonaventure serait délivré. Bonaventure pourrait retourner à « sa vie rêvée »... Mais peut-être était-il trop tard.

» Ma pâleur me trahit-elle, ou cette main cachée, dont la poche en toile blanche soulignait le tremblement, ou l'accélération du froissement métallique qui, conduisant au sommet du sacrifice comme le roulement progressif du tambour conduit à l'exercice mortel, resserrait

autour du front de Prime sa couronne de cliquetis ? Prime posa son petit regard dur sur la glace. Il ne me quitta plus des yeux. Je sentis que le regard me chauffait la nuque, se déplaçait le long de mon oreille, s'installait au bord de ma tempe, attendant avec patience que l'autre regard, le mien, cédât à sa pression, défaillît, et quand je tournerais la tête, quand je lèverais à peine les paupières, hop ! le regard de Prime à l'affût, dur et précis, sauterait dans mon regard, s'enfoncerait sans difficulté toujours plus avant, portant à l'intérieur de mon crâne, dès lors paralysé — Prime le savait — la peur et la menace en y installant confortablement la hantise salutaire de représailles possibles.

» Je ne cédais pas. J'obligeais mon regard, par crainte de le tourner malgré moi vers l'endroit du miroir que je savais armé du regard de Prime, à suivre l'éclatante danse rituelle des ciseaux. Elle me grisait. « Je ne tournerai pas la tête », me répétai-je comme certains soirs, dans les rues de Grenoble, lorsqu'un pas résonnait derrière moi et s'accordait à ma vitesse. « Je ne tournerai pas la tête. » Ce n'était pas la peine de fuir Grenoble, me voilà redevenu gibier. On transporte son monde avec soi. Même Bonaventure. Bonaventure avait transporté Nadège avec lui, même dans ses rêves, Nadège qui collait à Bonaventure comme un papier tue-mouches.

» — Pas de nouvelles de votre ami ? dit Prime soudain.

» Ma main gauche trembla. Les ciseaux bondirent maladroitement. Prime étouffa un juron.

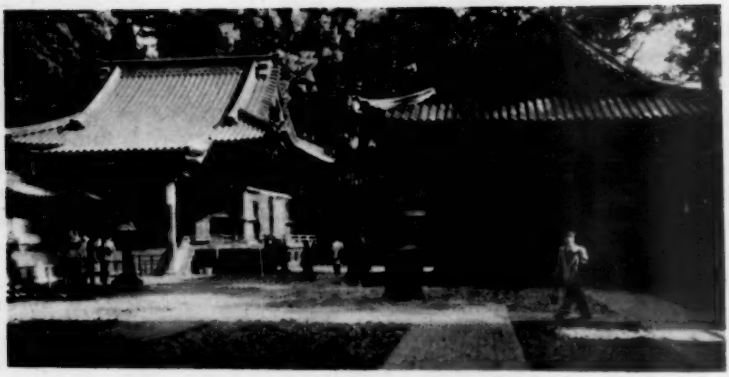
» — Ce n'est rien, murmurai-je automatiquement.

» Toujours fuyant le regard du miroir, je m'abandonnais aux réflexes professionnels. J'appliquais un bout de sparadrap sur l'oreille saignante. Je poudrais.

» Je lui ai demandé pardon, monsieur Félix. »

La fois suivante, lorsque je redescendis à Marseille, je trouvai fermée la boutique de M. Suzanne. Deux mois, elle le resta. Un jour, rien ne m'empêcha plus d'écarter théâtralement les perles du rideau. Je ne reconnus rien. Tout était « moderne ». Et le coiffeur n'était plus M. Suzanne. Vers quel refuge M. Suzanne avait-il recommencé de fuir ? Je ne retournai plus du côté de la Porte d'Aix. M. Suzanne avait disparu de ma vie comme Bonaventure avait disparu de la sienne.

JEAN-LOUIS BORY



SURPRISES DE L'EXOTISME : AU JAPON

par Paul Mousset

LA MAISON DES CLOCHETTES

Le jour, enfin, où ma propriétaire remplit sa maison de clochettes, je n'y tins plus et m'enfuis de Tokyo...

... La *nyubay*, la saison des pluies, se faisait attendre. Une chaleur humide accablait la ville. Aussi, pour lutter contre une atmosphère suffocante, Mme Kajika avait-elle, en bonne Japonaise, retiré les portes-fenêtres de leurs glissières, enlevé les écrans divisant le rez-de-chaussée en plusieurs pièces, puis pendu un peu partout un nombre incroyable de cloches minuscules, en porcelaine ou en métal léger, au battant de chacune desquelles se trouvait accrochée une banderole couverte d'idéogrammes du plus gracieux effet. Prières aux dieux de la pluie ? Peut-être. En tout cas, ces lamelles de papier frémissaient, tournoyaient à la moindre bouffée d'air et agitaient le battant de la clochette. Celle-ci, aussitôt, de remplir son office. Il en résultait un tintinnabulement continuel. Pour une imagination nippone, il devait évoquer les longs souffles venus du large, les brises chargées d'iode à travers les pins. Un poète se fût attendri. Agenouillé sur mes nattes du premier étage, devant une table basse supportant ma machine à écrire, je me sentais, moi, doucement devenir fou. Car toutes les maisons du quartier bruissaient comme faisait la mienne. Tintant toutes ensemble, des milliers de clochettes conjuguaient leurs ondes et s'acharnaient à dominer, semblait-il, les stridulences —

semi, semi, semi — des cigales peuplant les sycomores et les acacias proches.

L'Occident connaît l'apologue de la goutte d'eau qui fait déborder le vase, du fétu de paille brisant le dos d'un chameau. Les clochettes de Suidobachi furent mon fétu de paille, ma goutte d'eau. Car la France, qui voit le Japon à travers une littérature de circonstance, des estampes d'une mystérieuse précision, ou des bois coloriés d'une narquoise gentillesse, ignore ce qu'est vraiment Tokyo, cette ville qu'un réaliste a décrite « aussi chaude en été que Singapour, aussi glaciale en hiver que Moscou, aussi sale en tout temps que Calcutta, aussi chère que Paris et dix fois plus bruyante que New York dans la Sixième Avenue » avec cette aggravation que le bruit, au Japon, est d'une bizarrerie indéfinissable et que, souvent originaux, les Japonais parviennent à raffiner sur le biscornu, ici comme en bien d'autres domaines.

Dictature de l'Araignée. — Immense, Tokyo a pourtant grand-peine à loger ses huit millions d'habitants. Par miracle, j'avais réussi à y dénicher, en plein Suidobachi, un domicile. Après des mésaventures diverses dans des hôtels hors de prix, et des négociations savamment, lentement conduites (rapidité, au Japon, n'égale point bienséance), un camarade de rencontre m'avait emmené chez les Kajika. Ils vivaient tout en haut d'une collinette encombrée d'écoles, d'un théâtre nô, d'immeubles lépreux en béton occupés par des employés du journal *Maïnichi*. De plus, foisonnaient une multitude de maisons de bois, d'apparence modeste mais qui, à l'expérience, se révélaient vastes et confortables — durant les beaux jours. En hiver, on y mourait de froid. Mme Kajika possédait l'une des plus belles. Un petit jardin l'entourait. Quand, assisté de mon mentor, je descendis de taxi, la famille s'était rangée en ligne. Père, mère, grand-mère, trois enfants, deux servantes tout le monde, les mains bien à plat sur les cuisses, s'inclina à quarante-cinq degrés. Je m'inclinai de même. Nous guettant du coin de l'œil, nous nous redressâmes tous ensemble. Puis nous recommençâmes. Après un troisième plongeon, on jugea les rites respectés. Alors se confondant en excuses à propos de tout et de rien, le gros de la troupe, mon compagnon et moi-même, quittâmes nos chaussures et gravîmes, processionnellement, un escalier jusqu'aux pièces, donnant sur le jardin, qui devaient constituer mon domaine — un logis de douze nattes aux murs blancs, à l'alcôve ornée d'un kakemono et d'un vase fleuri. Pour meubles : une table de belle laque à vingt centimètres du sol et deux coussins. Dans des placards : les matelas plats comme des galettes, l'oreiller d'une dureté de marbre et le drap — qui, étendus, disposés, dépliés le soir, me serviraient de couche.

Les limites de mon vocabulaire nippon m'interdisant des discussions d'affaires, je regardais, souriais, hochais la tête en signe d'approbation, à quoi mes hôtes répondaient par des sourires et des hochements du

chef semblables aux miens, cependant que sur le seuil mon cornac et la maîtresse des lieux mettaient au point et chiffraient les derniers accords, toutes choses déjà entendues depuis huit jours au moins. Loyer, repas, service m'étaient comptés au prix fort. On ne me donnait rien. Pourquoi l'eût-on fait ?

Une préoccupation, pourtant, je le devinais, hantait ces cerveaux asiatiques. Il s'agissait d'une araignée, embusquée au centre de sa toile, entre le mur extérieur et le rebord du toit. D'effroi, je reculai. Noir, velu, crochu, énorme, jamais je n'avais vu pareil monstre ! Inquiets, mais pour d'autres motifs, les Kajika souriaient, nerveusement. Ils voulaient être certains : *a*) que cette horrible bête ne me gênait pas (pure clause de style) ; *b*) que je ne chercherais point à la tuer — précisant d'autre part que, la nuit, un treillis métallique contre les moustiques préviendrait une intrusion de sa part. Résolu à toutes les capitulations, je multipliai les apaisements, ému de l'amour qu'en bons bouddhistes ces Nippons portaient à une créature vivante. Cette opinion s'altéra d'ailleurs quelque peu quand, par la suite, je vis un des jeunes Kajika torturer scientifiquement des libellules, sous l'œil intéressé de ses parents.

On descendit. On s'agenouilla sur les nattes. Une servante apporta des bols de thé vert. D'un geste discret, je tendis à l'aimable intermédiaire l'enveloppe contenant le loyer du premier mois. Avec des sourires et des saluts, on plaça devant lui un reçu, signé et timbré bien avant notre arrivée. Satisfaits les uns des autres, nous nous séparâmes. Je remontai chez moi, défis mes valises et passai un kimono de cotonnade.

Engourdi, stupéfait de mon heureuse fortune, à peine prêtai-je attention, ce premier jour, aux hurlements qui, en bas, s'échappaient de la radio de M. Kajika et, du reste, de tous les postes du voisinages, tant j'anticipais sur les joies que le quartier ne pouvait manquer de m'offrir : spectacle d'un océan gris et mauve de toits, sous les nuages plombés annonçant la *nyubay* ; visites au Kodokan, l'institut national de judo, et à ces boutiques où se vendent les vestes en grosse toile écrue des adeptes du jiu-jitsu, les armures, masques, sabres de bambou dont se servent les escrimeurs ; flâneries dans Suruzan Street, la rue du Muguet, rue de restaurants (tous les plats exposés en vitrine pour allécher le client éventuel), de cabarets d'étudiants au nationalisme agressif, de « cafés-musique » où des Japonaises en robes du soir accueillent dès le matin les fervents de Bach et de Debussy. Et je ne parle pas de ces maisons spécialisées dans le *sachimi*, le poisson cru, thon ou brème de mer, mets de si haut goût qu'il m'arrivait souvent, pour en déguster, de renoncer à la table des Kajika.

Période de lune de miel. Mes épousailles avec Suidobachi commençaient à peine. Elles devaient aboutir à un prompt divorce. Il faisait

très chaud, terriblement chaud dans mes deux pièces, d'autant plus que, pour me prémunir contre un raid de l'araignée ou de tous autres insectes, je laissais en permanence le treillis métallique aux fenêtres. L'atmosphère de la pré-*nyubay* éprouvait aussi les nerfs de chacun. Enfin et surtout, dehors, dès l'aube, la bacchanale se déchaînait...

Bruits et rumeurs. — ...Les Japonais adorent le *tofou*, pâte de haricots, blanche et légère, qui est vendue par plaques et que les consommateurs découpent en cubes tremblotants. Ils en agrémentent leurs bouillons où, en compagnie de filaments d'algues, elle flotte, nage et défie les baguettes. D'ailleurs, parfaitement dénuée de saveur. Mais la question est autre. Au Japon, archipel surpeuplé, la lutte pour la vie est de tous les instants. Aussi, au point du jour, des vendeurs de *tofou* s'infiltraient-ils, en commandos, dans les rues demi-obscures de Suidobachi. Et chacun d'eux, perché sur son vélo, tenait à l'emporter sur ses concurrents, à signaler sa présence, à alerter les populations. Aimables jeunes gens, virtuoses de la trompette nippone, corne de cuivre qui semble ne pouvoir émettre qu'un son, désespéré, déchirant ! Les chiens aboyaient. Des servantes rabattaient à grand fracas les lourds vantaux de bois qui servent de volets aux maisons nippones et se précipitaient, en kimono de nuit, un bol au bout des doigts. L'homme-tofou n'avait pas disparu que survenait le marchand de coquillages poussant son cri : « Asari...i...ô » sur un mode larmoyant. Bien réveillés (on l'eût été à moins), les gens s'interpellaient de porte à porte, échangeaient des nouvelles, s'interrogaient sur leurs santés — jusqu'à l'arrivée des premiers ouvriers. Aux marteaux, aux pics, aux scies de se faire entendre ! En ce pays où l'on bâtit, démolit, reconstruit sans trêve, les résultats semblent se mesurer au volume de bruit produit. Ces maçons, ces charpentiers n'opéraient pourtant qu'en « fond sonore ». Depuis longtemps, chaque famille avait tourné le bouton de sa radio et, au Japon, une radio qui ne hurlerait pas au maximum de sa puissance manquerait à ses devoirs, perdrait la face. Une bonne heure s'écoulait dans cette cacophonie. Au tour des enfants ! Gentils, propres, les petites filles habillées très court ou entravées dans leurs kimonos d'été, ils défilaient, le cartable au dos, mais plaisantaient d'une voix suraiguë, tandis que le bruit des avions à réaction commençait à déchirer le ciel et que, mugissant à quelque distance, un train électrique secouait au passage les ferrailles d'un pont. Aussitôt, comme s'ils avaient guetté ce moment, taxis, triporteurs, autos particulières, tramways, motos s'élançaient, au pied de la colline, en une ronde éperdue qui ne devait finir qu'aux alentours de minuit, tous et toutes jouant de l'avertisseur, de la trompe, du klaxon, de la sonnette. Puis, dans ce quartier d'écoles, des élèves, toutes fenêtres ouvertes, se mettaient à chanter. s'installaient devant des dizaines de pianos, répétaient cent, mille fois les mêmes gammes, les mêmes exercices, les mêmes fautes. Et autos, motos vrom-

bissaient en grimpant la côte. Et des étudiants criaient en se renvoyant, inlassablement, une balle. Et, jusqu'à la fin de la dernière émission, les radios braillaient des informations, des commentaires politiques, des variétés, quand elles ne distillaient pas un de ces concerts de *shamizen*, la guitare du cru, évoquant les miaulements d'un chat torturé par un sadique. La nuit, c'est-à-dire entre une et cinq heures du matin, le silence eût régné sans la flûte, grêle, pitoyable du marchand de soupe aux nouilles ; sans, surtout, les claquettes de bois des vigiles, attentifs à mettre en garde les habitants contre les dangers d'un feu abandonné à lui-même.

On conçoit, je pense, qu'un écrivain américain qui, se fiant à l'atmosphère sereine des kakemonos et paravents nippons, avait cru trouver à Tokyo le calme nécessaire à ses travaux, dut entrer en maison de santé. Pour moi, je le répète : le jour où la digne Mme Kajika emplit la maison de *souzou*, de *fourine*, autrement dit : de clochettes, c'en fut trop et je décampai. Je laissais derrière moi un logis charmant, clair, gai, aux nattes odorantes, une araignée dans sa toile, des enfants rieurs, la vision fréquente, pendant les après-midi de chaleur torride, de ma propriétaire ou de sa mère, uniquement vêtues d'un jupon, ce qui, quand elles me rencontraient dans l'escalier ou dans un couloir, provoquait de leur part de grands rires de confusion et des saluts répétés, les bras croisés sur des seins qui avaient fait leur temps. Rien, non, rien ne put me retenir, et pas même l'art avec lequel une des servantes m'étrillait des reins aux épaules lorsque, agenouillé dans la pièce du *fouro*, je m'inondais le corps de seaux d'une eau jamais assez froide. En réalité, d'autres causes qu'un constant vacarme expliquaient une tension nerveuse, commune à tous les Blancs après quelques mois de séjour à Tokyo, et dont les Japonais ne souffrent pas moins. Je pense notamment en écrivant cela, à l'épreuve des taxis.

Le mystère des adresses. — Les voitures japonaises d'avant la guerre étaient de minuscules guimbardes, consommant à peine plus d'essence qu'un briquet et, le plus souvent en panne. Aujourd'hui, les taxis, toujours petits, abondent et marchent. Pour peu que l'on reste planté vingt secondes au bord d'un trottoir, ils surgissent comme un essaim de frelons, prêts à ouvrir, sans s'arrêter ou presque, leur portière. Un Blanc, donc, hèle un taxi portant sur le pare-brise — 60, 70 ou 80 yen — le montant d'une prise en charge sans aucun rapport avec la puissance ou l'ancienneté du véhicule. Tandis qu'il s'introduit, non sans mal, dans la voiture, toutes les autos voisines protestent à coups prolongés d'avertisseurs contre le ralentissement infligé à la circulation. Et le drame commence. Le passager a seulement des notions de japonais. (Mais le parlerait-il à la perfection, les résultats seraient les mêmes.) Avant qu'il ne s'installe, le taxi, qui n'a point cessé d'être sous pression, bondit, fonce. Bousculé, le client s'affale sur la banquette. Il dit où

il veut aller. L'œil perpétuellement vague (on le voit dans le rétroviseur), le chauffeur approuve, accélère, poursuit sa course, se lance droit devant lui, bloque ses freins, repart, risque dix fois d'accrocher autos, camions, taxis, ou de se voir accroché lui-même, puis stoppe brusquement et présente tous les signes de l'égarement. Devinant une difficulté, le passager redonne l'adresse. Le regard mort, le chauffeur la répète... et repart à l'aventure. A moins d'un hasard miraculeux, je pose en principe qu'un étranger ne connaissant pas Tokyo et incapable de guider celui qui le transporte ne parviendra *jamais*, en taxi, à destination. Si l'on sait que des kilomètres et des kilomètres séparent souvent deux endroits « du centre » de la cité, on comprend la boutade d'un diplomate : « J'ai passé deux ans à Tokyo, dont un en voiture, à tenter de me rendre d'un point à un autre... » Remarque d'autant plus fondée que les maisons nippones n'ont pas de numéro. Si elles en ont un, ce numéro correspond à la date de construction de l'immeuble. Ainsi le 62 peut succéder au 3 ou précéder le 21...

Des philosophes, des sociologues justifieraient peut-être ce dédain japonais d'une signalisation bien comprise par la passion de la solitude que nourrissent les habitants d'un archipel surpeuplé par quelque quatre-vingt-dix millions d'êtres. Des siècles d'expériences plus ou moins agréables leur ayant enseigné que la fréquentation trop intime de leurs concitoyens (surtout si ceux-ci sont plus riches, plus puissants qu'eux-mêmes) risque de provoquer beaucoup de tracas, ils paraissent avoir adopté la formule : pour vivre heureux, vivons cachés. Puis, pourquoi ne pas l'admettre ? un Japonais a le culte, très normal, de ce que les Anglais appellent : *privacy*. Sa maison n'appartient qu'à lui, et aux membres de sa famille. Quelques très rares familiers savent aussi où elle se dissimule. Un étranger n'a rien à y faire.

Voyage. — Chassé par les clochettes de Suidobachi, couvrant de leur tintement les deux notes, crissées à l'infini, des cigales, je bouclai une valise et me ruai vers la gare de Tokyo-Central, déterminé à me rendre, s'il le fallait, jusqu'à Kagoshima, au sud de Kyu-shu, la plus méridionale des grandes îles de l'archipel, mais décidé à découvrir un havre de tranquillité.

Et des gares modestes succédèrent à d'autres, ultra-modernes, dotées, hélas ! de haut-parleurs tonitruants. Et, à chaque arrêt, des foules d'une densité incroyable prirent d'assaut le train. (Car si les Japonais ont très peu d'argent, ils semblent ne pouvoir tenir en place.) Et chaque fois, des Japonaises, ces femmes gracieuses et trotte-menu, un sourire figé sur les lèvres, attendaient le tout dernier moment pour acheter des jouets en celluloïd destinés à leurs enfants ou de microscopiques récipients remplis de thé vert dont elles renversaient le contenu tandis qu'un chef de gare en casquette écarlate brandissait un drapeau, donnait le signal du départ et saluait d'un gant blanc le chef du convoi.

A peine le train roulait-il qu'à l'intérieur des wagons, les nouveaux venus se mettaient à l'aise — tradition de la saison chaude. Veston, cravate enlevés, les hommes se débarrassaient de leurs chaussures, quittaient leur pantalon, puis leur chemise, ne conservant qu'un maillot de corps et un caleçon demi-long ne devant rien aux grâces occidentales. Les ventilateurs ronflaient. Des treillis métalliques protégeaient, en principe, les voyageurs sur les voies non électrifiées, contre les particules de suie échappées de la locomotive. Des haut-parleurs, bien sûr ! dans ces trains, d'où s'échappaient des discours d'une longueur terrifiante, puis, de temps à autre, des airs de musique... Du moins le paysage se montrait-il d'un attrait prenant. On longeait la côte orientale et, par-delà des pins comme on en voit sur les estampes, des bateaux au nez tronqué tanguaient sur une mer d'une émouvante beauté. J'ai encore dans l'œil ce poudroiement d'un soleil matinal, dansant sur des vagues émeraude ou turquoise alors qu'en contrebas se découvrait un village de pêcheurs ; ces rizières d'un vert tendre, accotées à des montagnes, et dans lesquelles paysans et paysannes poursuivaient leur labeur. Au fond, ces spectacles me retenaient peu. Je ne souhaitais, je l'ai assez dit, qu'une halte, ne fût-ce que de vingt-quatre heures, à la première station silencieuse.

Madame Butterfly. — Les dieux ne me favorisèrent point à Osaka, non plus qu'à Himeji, et moins encore à Hiroshima. Une trentaine d'heures après le départ de Tokyo, j'arrivai à Nagasaki. J'étais à bout. Or là, si, fidèles à la mode nouvelle, les ondes lancées par les haut-parleurs se répandaient en vagues tumultueuses, pressées, sous les halls de la gare, du moins n'effarouchaient-elles plus. Largement diffusé, un disque microsillon jetait aux quatre vents la nostalgie de *Sur la mer calmée.* Mme Butterfly, *Cho-Cho Fujin,* m'accueillait. Je ne pouvais que descendre. Jamais je ne saurais exprimer la gratitude que je lui voue. En France, sa voix m'avait assez peu touché. A Nagasaki, elle me ravit. Les collines m'en parurent plus molles et vertes, plus roses et bleutés les toits étagés de sa ville. Un grand apaisement m'envahit, un mélancolique bien-être. Une brume légère flottait sur ce port déchu, par où pénétra la civilisation d'Occident. Pendant une semaine, j'errai, déambulai à ma guise. Par des rues étroites, sur les degrés de temples, je marchais dans les traces de Loti, du frère Yves, de Mme Chrysanthème. Je montais une ruelle taillée dans le rocher. A mi-hauteur d'une colline, une porte me barrait la route. Je l'ouvrais. Un petit jardin me faisait fête. Il précédait une haute maison de pierre où je savais devoir trouver notre agent consulaire, homme de cœur et d'expérience qui, dès son arrivée, voilà bien longtemps, conquit les Nippons en remettant en état un cimetière. Blessés en Chine lors de l'expédition internationale contre les Boxers, transportés au Japon et morts dans un hôpital de Nagasaki, une cinquantaine de marins, de marsouins français dormaient

là, à l'abandon, sous les ronces et les herbes folles. Pendant un quart de siècle, l'oubli s'abattit sur leurs tombes. Aujourd'hui, cette petite nécropole au creux d'un vallon est l'une des mieux entretenues du monde et de petites Japonaises vont parfois la fleurir de bouquets. Car, comme tout le reste du Japon, Nagasaki a le culte des morts. Chaque année, au mois de juillet, les âmes des défunts y reviennent visiter ce qui fut leurs demeures terrestres. Deux jours plus tard, proches et amis des disparus lancent, à la nuit, sur les eaux de la baie, de minuscules bateaux munis de lanternes qui — ainsi le veut la croyance populaire — permettront aux esprits désincarnés de regagner l'au-delà. Si l'on songe que la seconde bombe atomique fit, en 1945, plusieurs milliers de victimes, on se figure le nombre des bateaux dont les lumières clignotent, vacillent, titubent sur la mer. Se trouve-t-il encore des âmes sensibles pour dédier l'un de ces esquifs à la mémoire de Mme Butterfly ? On me l'a affirmé. Quoi qu'il en fût, un pèlerinage s'imposait à l'ancien domicile de cette femme charmante et j'ai rarement éprouvé une sensation d'une si exquise tristesse...

Un fantôme habite cette villa anglaise du siècle passé, perchée sur la hauteur, dont le confort, la dimension, les boiseries étonnent quiconque a vécu, plusieurs mois durant, dans la nudité d'une demeure nippone. Le temps, par malheur, et l'occupation américaine ont accumulé les ravages. Un bar aménagé par un colonel yankee ne saurait remplacer les meubles disparus. Et les petites pancartes indiquant, dans un anglais approximatif, que là se trouvaient la chambre, la salle à manger, le boudoir de *Cho-Cho Fujin* ajoutent encore à cette désolation. N'importe ! Les amoureux, des amoureux jaunes, elle serrée dans son obi, lui fier d'une chemisette hawaïenne bariolée, viennent quotidiennement s'asseoir, la main dans la main, devant ce temple de l'amour malheureux, cependant que la mer s'embrume, qu'un saule pleureur caresse la terre de ses branches, que des papillons voltigent de fleur en fleur et que, d'une pagode, monte le chant d'une cloche. Chère Mme Butterfly, qui sut si bien aimer...

Pourquoi fallut-il que le matin de mon départ, le Nippon qui m'accompagnait me confiât, comme pour se libérer d'un remords : « Vous savez, on dit que c'est *sa* maison. En réalité, on n'en sait rien. Mais cela plaît aux touristes... » Tel est le Japon. Il prodigue l'illusion, puis il s'amuse à la détruire. Il ne répugne pas non plus à jouer des tours — à ces barbares que sont les étrangers.

Dans un accès de découragement, j'ai écrit naguère, je ne sais plus trop où : « Le Japon ne se donne pas : il se mérite. » Mais, pour mériter ce pays et ses gens, que d'efforts ! Le sphinx est là-bas toujours et partout présent qui, s'il ne prétend pas les dévorer jamais, s'acharne ou s'amuse à mettre ses interlocuteurs en posture fâcheuse, à les placer en déséquilibre, grande règle du judo.

Ainsi me revient le souvenir d'une aventure survenue à un de mes

camarades, passionné du nô. Il vivait à Tokyo et parlait japonais de façon très convenable. Il entreprit une collection de masques de théâtre. Cela se sut très vite. Un soir d'été, dans une petite ville, après une conférence faite par lui devant un public choisi, on lui offrit — *fushikizô* — un masque de jeune fille en bois laqué dont on lui laissa entendre qu'il était dû au ciseau d'un sculpteur célèbre du XVIIe siècle.

Dehors, dans la nuit chaude, des lucioles montaient verticalement du gazon, de bosquets, d'arbustes — puis, apparemment ivres, se heurtaient à d'autres lucioles, zigzaguaient, retombaient, tandis que les grillons prenaient leur revanche d'un silence observé tout le jour. « Je ne sais quoi dans l'attitude de mes Japonais, dit mon camarade, me souffla qu'on me tendait un piège. Je m'inclinai. Je remerciai avec ces longs sifflements entre les dents qu'exige une certaine politesse. Je pris le masque, le contemplai et le retournai. Un détail me frappa. Je regardai mieux. Sûr de mon fait, je simulai le ravissement et, de nouveau, remerciai qu'on prît la peine de contribuer à mon éducation artistique : si j'avais acheté ce masque à Tokyo, je n'aurais pas douté — dis-je — qu'il se fût agi d'une copie. Tout cela, très poliment. Je me tus. Il y eut une pause. Puis les gens qui m'entouraient éclatèrent de rire. Et l'on me félicita. Et l'on porta aux nues ma science. Et d'une autre boîte de pin, on tira un masque, semblable au précédent, mais celui-là authentique... »

L'anecdote semble-t-elle un peu mince ? Quelles réactions suggèrera alors celle-ci ? Les Français de Tokyo en ont fait des gorges chaudes et la considèrent comme typiquement nippone.

En 1952, une enquête à laquelle je me livrais se révélant compliquée, j'eus recours à un membre du cabinet de M. Yoshida qui voulut bien me donner quelques lettres d'introduction pour de hauts fontionnaires. Après les délais d'usage, tous me reçurent, sauf un monsieur N., qui s'occupait de questions économiques. Jamais je ne parvins à le toucher.

Vers la fin d'un après-midi, au Press Club, un de mes confrères, recevant des Japonais et des Japonaises, m'aperçut et m'invita à me joindre à son groupe. Il me présenta. Mais, comme il advient généralement en pareille circonstance, je compris mal les noms et titres de ceux et de celles devant qui je m'inclinai. Du moins parvins-je à saisir que l'homme, qui était fin et élégant, auprès duquel on me fit asseoir, appartenait au Gaïmoucho, le ministère nippon des affaires étrangères. J'y comptais, lui dis-je, de nombreux amis, mais les fonctionnaires m'y semblaient bien occupés. Ainsi, depuis des semaines, j'y pourchassais, en vain, un monsieur N., chargé des questions économiques. « Monsieur N., dit le diplomate, est un homme fort pris. — Évidemment, vous le connaissez ? — Oui. » On parla d'autre chose, puis le Japonais se leva et s'en fut. « Eh bien, me dit plus tard mon confrère, avouez que c'est une chance ! Je savais que vous vouliez le voir. Il était là par hasard. Par hasard vous arrivez. J'espère que, maintenant,

toutes vos difficultés se trouvent aplanies. — Parce que c'était... ? — Votre monsieur N., voyons ! »

***

Que conclure ? A plusieurs reprises, au cours de ce récit, le lecteur a peut-être éprouvé certaines hésitations. Malgré des voyages répétés dans l'archipel, je me sens incapable de dresser un bilan, de fournir à des situations et des faits anormaux (du moins selon nos barèmes) une explication décisive, Les Japonais ont l'œil le plus aigu, le mieux éduqué du monde. On n'en saurait dire autant de leur oreille. La beauté les émeut, mais ils ne souffrent point de vivre dans des villes rappelant trop souvent l'ancienne « zone » parisienne. Alors, mieux vaut se borner à fixer des atmosphères, à consigner les impressions, les sensations d'un Blanc succombant, presque dans le même moment, au charme d'une nature, d'un mode de vie, d'une politesse incomparables et à une exaspération difficile à maîtriser : quotidiennement dérouté, de surcroît, par une ironie dont on ne discerne pas le mécanisme et dont on finit par se demander si l'auteur n'éprouve pas une satisfaction subtile à en être la première victime.

Une chose, en tout cas, apparaît certaine : la révolution de l'empereur Meiji et l'industrialisation qui s'en est suivie ont tué le Japon des estampes. Mais un Français n'a-t-il pas tort, qui cherche obstinément à le retrouver ?

PAUL MOUSSET

CHRONIQUE DES LIVRES

PLEINS FEUX SUR HOLLYWOOD

par André David *(André Bonne)*

D'octobre 1941 à juillet 1945, André David a vécu à Los Angeles où il dirigeait l'Institut Français créé par son ami Charles Boyer. Du journal qu'il a rédigé pendant ces quatre années, tout ce qui a trait à la politique et qui aujourd'hui serait dépassé par l'actualité, a été coupé. Reste un curieux tableau de la vie dans la « capitale du cinéma » à cette époque : soirées intimes chez Arthur Rubinstein, chez Strawinsky, chez Kisling, ventes de charité, concerts ou conférences devant 5 000 personnes, vedettes illustres, studios, stars sophistiquées, Européens en exil, monstres sacrés, missionnaires en uniforme. Un recueil de « choses vues » ; de bonnes notations sur l'art, sur les paysages, sur les êtres humains. Et à l'arrière-plan, l'angoisse de la guerre, la nostalgie de la France occupée.

P. F.

ATLAS AERIEN

(Gallimard)

Premier tome d'une série, consacré, celui-ci, aux Alpes, vallée du Rhône, Provence, Corse. De magnifiques photos où la beauté du monde change de sens. L'émotion de la nature est remplacée par cet intérêt aigu que suscitent la cartographie... et les découvertes intellectuelles, car l'histoire et la vie économique s'éclairent d'un jour différent quand on regarde une ville ou une vallée de deux mille mètres d'altitude. P. Deffontaines et M.-J. Brunhes-Delamarre ont raison d'écrire dans la préface : *L'avion a apporté un nouveau point de vue sur la terre.*

L. T.

(Suite de la chronique des livres page 123.)

ÉVOLUTION DE L'ARCHITECTURE

par Georges Pillement

Depuis près d'un siècle l'architecture traverse une crise. Il s'était produit, à la fin du XVIIIe, une évolution qui fut vraiment remarquable et à laquelle on n'a rendu hommage que trop tard : la spéculation avait jeté bas une grande partie des chefs-d'œuvre de cette école qui avait pour maîtres Ledoux, Bellanger, Brongniart, Antoine, Legrand, etc.

Il s'agissait, en effet, plutôt que de châteaux, d'hôtels particuliers qui s'élevèrent dans les quartiers nouvellement mis à la mode : le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée-d'Antin et la Nouvelle-France. Ces constructions, très simples de lignes, pleines d'élégance et de distinction, simplement ornées de refends et de bossages, précédées de légers portiques, parfois d'ordre colossal, étaient nouvelles, non seulement par leur architecture inspirée des maisons romaines d'Herculanum et Pompéi, mais aussi par leur distribution intérieure beaucoup plus pratique, beaucoup plus intime que sous le règne précédent. Plus d'enfilades de pièces d'apparat, mais des petits salons ovales, des boudoirs, des salles à manger de forme circulaire. La décoration, imitée de l'antique, n'en est que plus fastueuse, plus raffinée : ces architectes étaient, en même temps, des décorateurs d'un goût exquis.

Mais la Révolution supprima ou chassa la clientèle qui les faisait vivre. Sous l'Empire, les survivants, comme Brongniart, Legrand et Molinos et leurs successeurs, comme Percier et Fontaine, adoptèrent un style plus sévère, inspiré par les gloires militaires du temps. La

— Ci-dessus, constructions nouvelles à Gien. (Photo M.R.L.)

façade du Louvre sur la rue de Rivoli et la maison du 2 rue d'Aboukir caractérisent bien cette époque avec leurs refends, leurs baies arrondies soutenues par des colonnes ioniques, leurs statues dans des niches, leurs médaillons sur des socles, dans des œils-de-bœuf aveugles, etc.

Sous la Restauration, ce style, dépouillé de ses attributs guerriers, de plus en plus sobre, ne cherchant plus ni le faste, ni la grandeur, gardera encore une certaine séduction.

C'est avec Louis-Philippe que tout commence à se gâter en architecture. Les maîtres de la fin du XVIIIe sont morts et avec eux une tradition. On se met à admirer le gothique sans bien le comprendre et cela donne le style troubadour. On s'éprend des grâces de la Renaissance et on les adapte sans finesse aux nécessités de l'immeuble moderne et cela donne les façades de la rue Rambuteau. Mais c'est sous le Second Empire que le pastiche allait s'en donner à cœur joie. Percier et Fontaine eux-mêmes sont morts. Parmi leurs disciples, seul peut-être Labrouste cherche un style qui soit logiquement de son époque, en élevant la Bibliothèque Sainte-Geneviève. L'un fait du roman, un autre du gothique, un troisième du byzantin, quand ils ne mélangent pas ces divers styles pour édifier, comme à la Trinité, une pièce montée pour repas de première communion.

Une seule œuvre commande l'admiration, malgré ce qu'elle a de monstrueux, d'hybride et d'insolent, c'est l'Opéra de Garnier. Les lignes en sont nobles, mais la décoration ne caractérise que trop ce style Second Empire qui s'est inspiré de tous les autres sans chercher à comprendre les raisons profondes de leur esthétique.

C'est une époque qui a perdu le sens de l'authentique. Non seulement on ne construit qu'en plagiant les styles du passé, mais lorsqu'on restaure un monument, on « l'embellit », c'est-à-dire qu'on le dénature irrémédiablement et qu'on le fait disparaître plus sûrement que si on l'avait laissé tomber en ruines. Quand Viollet-le-Duc restaure Notre-Dame de Paris, il agrémente d'écoinçons et de rosaces les surfaces nues, surmonte les arcs-boutants de guérites et multiplie les redents et les crochets. Abadie refait Saint-Front de Périgueux et Revoil rebâtit entièrement dans un style romano-byzantin de sa fantaisie la cathédrale de Nîmes.

A leur suite, il n'est pas de châtelain fortuné qui n'abîme la demeure de ses ancêtres en lui prodiguant des créneaux et des tourelles, des gâbles et des pinacles d'une insupportable vulgarité.

C'est à cette même époque que le développement de l'industrie offrait aux architectes des possibilités nouvelles et de nouveaux matériaux qu'ils allaient employer d'une façon utilitaire, sans grâce et sans aucune considération esthétique.

Le fer est un matériau noble dont le moyen âge, la Renaissance et l'époque classique s'étaient servi avec mesure. Les grilles d'églises en

fer forgé, les balcons, les rampes d'escalier sont parfois des chefs-d'œuvre qui s'allient parfaitement à la pierre.

Le fer et la fonte, tels que les architectes du Second Empire les ont employés, n'ont réussi qu'à déshonorer les édifices où ils figurent. Les colonnes de fonte de Saint-Augustin avec leurs doubleaux métalliques, pas plus que les « parapluies » de Baltard, aux Halles, n'ont de valeur plastique. La fonte, en architecture, fait toujours songer au bazar et au casino. C'est avec elle que la décadence de l'architecture se précipite. Elle est le matériau laid, banal par excellence, le premier de ces matériaux grossiers qui allaient déshonorer nos campagnes : la pierre meulière, la tuile mécanique, le ciment mouluré.

Les immeubles de rapport qu'a bâtis le Second Empire sont bien caractéristiques du manque de goût de leur époque. Les journalistes et certains hommes de lettres d'alors écrivaient couramment, en parlant des percées d'Haussmann : les taudis, les masures des siècles passés ont disparu pour faire place à des alignements de palais qui feront la gloire de notre temps.

Vraiment ? Des alignements de palais, ces boîtes à loyers du boulevard Sébastopol et du boulevard Magenta ? Ces bâtisses de sept étages, uniformément lourdes et dépourvues de toute grâce et de toute fantaisie, avec leurs masses pesantes et leurs balcons de fonte ? Même quand Haussmann veut chercher une ordonnance, par exemple place Saint-Michel, ses immeubles ne parviennent pas à un équilibre de proportions satisfaisant ; en raison de leur manque de simplicité, de la surcharge ornementale qui pèse sur leurs façades, et en raison aussi de leurs combles disgracieux et de leur nombre d'étages trop élevé.

On avait construit au début du XIXe siècle des immeubles de rapport qui satisfaisaient aux exigences de l'esthétique grâce à la pureté de leurs lignes et à leur simplicité. Déjà, les portiques du Temple, bâtis en 1781 par un ancien notaire sur les plans de Pérard de Montreuil avec la galerie à arcades qui en faisait le tour, ne manquaient pas d'élégance. Or il ne s'agissait que de boutiques modestes et de petits logements. Les maisons de rapport de Ledoux et les trois maisons réunies de Bellanger rue Saint-Georges étaient d'une véritable beauté architecturale. Enfin, la maison Batave, rue Saint-Denis, bâtie pendant la Révolution, avec sa façade et sa cour entourée de portiques était d'une belle ordonnance tout en répondant aux exigences du commerce et de l'habitation. Les gravures qui nous restent de ces différents bâtiments nous montrent que les exemples de bon goût ne manquaient pas aux entrepreneurs du Second Empire.

Mais cette époque était prise entre son goût du faste et sa lésinerie. La spéculation avait décuplé la valeur des terrains. Aussi, pour économiser sur le prix de revient, élevait-on sept étages au lieu de cinq, nombre rationnel quand on veut obtenir un effet esthétique suivant les normes classiques de construction.

On aurait pu laisser les façades nues. Mais par goût de la pâtisserie, on voulait qu'elles fussent décorées à profusion. Alors, on les surchargeait de sculptures, de moulures et d'entablements, mais au plus bas prix, en faisant appel à la main-d'œuvre la plus grossière.

On a avili, par cela même, le goût de toutes les classes sociales. L'art de bâtir, le bel art de bâtir, est devenu une industrie, un commerce. On a construit parce qu'on avait besoin de se loger ou d'abriter des marchandises, des machines, mais sans aucun souci esthétique. On l'a bien vu quand on a créé les lignes de chemin de fer. Personne n'a songé à donner aux places réservées devant les gares une unité architecturale. La compagnie de chemins de fer construisait sa gare, parfaitement banale, en général, mais d'une architecture simple et répondant à la fonction de l'édifice. Ensuite, les particuliers qui achetaient les terrains construisaient ce que bon leur semblait : l'un une bicoque d'un étage, l'autre un Hôtel Terminus qui en avait sept. Ce fut le règne de l'anarchie et de la laideur. Il continue d'ailleurs. J'ai critiqué dans cette revue la place Saint-Michel qui est vraiment manquée, mais c'est un dernier effort pour édifier une place « à programme ». La place du Châtelet, la place Saint-Augustin, la place de la Bastille ont été bâties sans aucun souci d'ordonnance.

Bien rares ceux qui ont encore le goût de l'architecture. Les collectionneurs d'objets d'art ont trouvé tout à fait normal de démolir ou de laisser démolir les hôtels des XVIIe et XVIIIe siècles dont ils arrachaient les boiseries pour les placer dans l'hôtel pastiche qu'ils construisaient à grands frais pour abriter leurs collections. Nous commençons à réagir contre ces aberrations, mais alors le mépris pour l'édifice authentique était tel qu'un Pillet-Will démolissait, rue du Faubourg-Saint-Honoré, un hôtel d'époque Louis XV d'une véritable valeur architecturale, construit par Gabriel, pour le remplacer par un pastiche, également de style Louis XV, mais plus à son goût.

M. Cognacq, pendant ce temps, faisait démolir l'hôtel de la Vieuville, de la fin du XVe avec additions des XVIIe et XVIIIe, et installait ses collections dans un immeuble du boulevard des Capucines. M. et Mme Jacquemart-André et M. Nissim Camondo n'avaient pas l'idée de sauver un ancien hôtel du Marais ou du faubourg Saint-Germain, qu'ils auraient pu acquérir à peu de frais ; ils faisaient bâtir, et cela leur revenait bien plus cher, un hôtel fastueux boulevard Haussmann ou au Parc Monceau. Les Marmottan, qui ont réuni une fort belle collection d'époque Empire, n'auraient pas eu l'idée de l'installer dans un hôtel de ce style, ils ont fait construire à Auteuil.

Encore maintenant, le goût pour l'architecture est peu répandu non seulement dans la masse, mais aussi parmi les intellectuels. On admire avec passion un Botticelli, un Georges de La Tour ou un Renoir, mais on passe avec indifférence devant l'hôtel de Beauvais ou l'hôtel de Sully.

Il a suffi de cinquante ans pour que Paris soit entièrement ceinturé

sur une largeur de plus de trente kilomètres par une banlieue sordide dont aucune capitale n'offre l'exemple. Après la tristesse désolée des faubourgs qui mêlent les maisons sordides aux usines affreuses, dans l'atmosphère la plus désespérante, c'est la mesquinerie des lotissements à bon marché, avec leurs petites villas en meulière ou carreaux de plâtre, aux toits en tuiles mécaniques d'un rouge agressif.

Dans presque tous les quartiers le cadre de notre vie est laid, irrémédiablement laid. Non seulement, pendant cent ans nous n'avons rien construit qui fût une joie pour les yeux, mais ce qui subsistait des autres époques est, peu à peu, démoli ou défiguré.

Dans aucun autre domaine la décadence n'a été aussi complète, aussi totale : décadence du goût, décadence de l'esprit créateur. Ou bien on a construit dans un but uniquement utilitaire, en sachant que ce que l'on construisait était laid, ou bien on a bâti des édifices d'une lourdeur prétentieuse dont le Cercle Militaire, la gare d'Orsay, la gare Saint-Charles à Marseille nous fournissent des exemples caractéristiques.

Une réaction contre cette architecture boursouflée était nécessaire et on ne peut nier le mérite des premiers artisans de la révolution moderne en architecture : Mallet-Stevens, Walter Gropius, Adolf Loos, Tony Garnier, Auguste Perret, et, après eux, des Français André Lurçat et Pierre Chareau, des Italiens Terragni, Lingeri, Sartoris, des Suisses Le Corbusier, von der Mühl, Senn, Moser et Tami, des Hongrois Fischer et Farkas Molnar, sans oublier les Américains : Richardson, Sullivan, Le Baron Jenney et Frank Lloyd Wright. Ils ont créé un style moderne correspondant aux nouvelles conditions d'existence imposées à l'homme par le machinisme.

Il n'est que trop évident que les usines, les grandes administrations, les cités ouvrières nécessitent des constructions à une échelle différente de celle en usage aux siècles précédents et, à New York, les gratte-ciel ont trouvé une justification, la presqu'île de Manhattan, fort étroite, empêchant la ville de se développer en largeur. On a exalté ces énormes buildings dans lesquels on a voulu voir le symbole du monde moderne et on leur a trouvé une certaine poésie.

A vrai dire, les inconvénients de ce genre de constructions n'ont pas tardé à apparaître : les rues, encaissées comme des gorges profondes dans lesquelles le soleil ne pénètre jamais, la circulation automobile devenue impossible, les parkings insuffisants puisqu'ils devraient s'étendre sur des kilomètres si tous les occupants de ces buildings et leurs visiteurs venaient en voiture, ce à quoi ils ont dû renoncer.

C'est au moment où les Américains abandonnaient le gratte-ciel qu'il se trouvait en France un architecte qui incarne, auprès du grand public, l'architecture moderne, pour nous présenter son « Unité de grandeur conforme » comme la panacée universelle.

Le Corbusier est, à la fois, un théoricien et un vulgarisateur, un peintre — et, hélas, un très mauvais peintre, ses meilleurs amis eux-

mêmes sont obligés d'en convenir — et un architecte. Après tout une série de déboires dans l'ordre pratique et quelques réalisations révolutionnaires, comme la maison Savoye à Poissy, mais sujettes à discussion, il a enfin réalisé à Marseille avec son Immeuble Radieux, l'architecture de ses rêves.

Dès 1925, il présentait son fameux plan Voisin qui consistait à raser tout le Paris historique de la rive droite pour y élever dix-huit gratte-ciel entourés de jardins, quelques bâtiments historiques, épargnés, subsistant ici et là, discrètement entourés de bosquets comme les pissotières dans les Champs-Élysées.

Un autre projet, tout aussi absurde, remplaçait la petite ville ordonnancée de Saint-Dié, ravagée par les bombardements, par cinq gratte-ciel avec une rue commerçante au sixième étage de chaque immeuble. Formule pratique qui aurait certainement ravi les paysans des alentours venant faire leurs achats à la ville.

L'expérience réalisée à Marseille, si elle fut coûteuse, a permis de se rendre compte des avantages et des inconvénients de l' « Unité de grandeur conforme ». Le prix de revient, contrairement aux estimations de l'architecte, est très supérieur au prix de revient d'un immeuble moyen ou même d'un pavillon individuel. L'État n'a pu revendre ou louer qu'au quart des prix qu'il aurait dû demander. Toutes les innovations sensationnelles qui devaient faire le mérite de cette construction, et même « la rue commerçante » avec son épicier, son boucher, son crémier, son coiffeur, son cinéma, l'hôtel, le restaurant, etc., n'ont eu aucun succès. Il ne semble pas que le Français ait le goût de la caserne, car l'Immeuble Radieux avec tous les perfectionnements du confort moderne n'est pas autre chose qu'une caserne. C'est d'ailleurs l'idéal très naïvement avoué de Le Corbusier qui ne rêve que ruches et fourmilières, besoins réglementés et loisirs dirigés.

Si j'ai dû m'attarder sur le cas de Le Corbusier, c'est en raison de l'importance que lui a donnée une habile propagande. Mais si l'on écarte le théoricien et son idéal d'univers concentrationnaire, ses constructions rejoignent l'esthétique fonctionnelle propre à notre temps.

***

Depuis quelque vingt ans l'architecture est entrée dans une phase plus heureuse. Les destructions de la guerre ont donné l'occasion à la reconstruction de créer en France de véritables ensembles modernes. Chaque ville sinistrée a fait l'objet d'une étude préalable et d'un plan d'urbanisme et un architecte en chef a réparti entre divers architectes de son choix les groupes d'immeubles à reconstruire.

On a vu renaître des villes d'une ordonnance rigoureuse comme Le

Havre, où Auguste Perret a imposé des normes rationnelles et un style sévère et dépouillé qui font de la nouvelle cité une ville d'une complète unité.

Leconte, à Amiens, a obtenu des résultats non moins heureux avec plus de variété : dans le faubourg de Ham, les immeubles de Saltet et Bazin voisinent avec le charmant béguinage de Lafon construit en briques et en aggloméré de brique pilée. Le groupe de Sirvin, construit en pierre de l'Oise, est harmonieux et varié et le cœur de la ville avec ses deux axes offre à la fois de la diversité et une véritable harmonie. La tour de Perret, devant la gare, correspond aux beffrois qui dominent les villes du nord. On l'a critiquée parce qu'on n'a voulu voir que son caractère utilitaire. Mais les beffrois d'Arras, de Douai, de Courtrai, d'Ypres, etc., avaient, en leur temps, une valeur plus plastique qu'utilitaire [1].

J'ai vu Caen, Brest, Rouen, Saint-Malo, et malgré les erreurs qui ont été commises à Marseille et à Toulon, on peut dire que la reconstruction a donné à ces villes, comme à presque toutes les cités détruites, un nouvel aspect très acceptable. On s'est gardé du gigantisme et, à part des cas exceptionnels comme la tour Perret de Rouen ou l'immeuble Le Corbusier à Marseille, nos architectes sont restés fidèles aux normes traditionnelles de la province française. Une maison de quatre étages peut ne pas avoir d'ascenseur et les matériaux traditionnels, la pierre et la brique, employés concurremment avec le ciment armé et le béton précontraint, se sont révélés plus économiques. En outre, ils vieillissent mieux.

D'ailleurs, dans le domaine des projets, une tendance nouvelle, représentée notamment par Frank Lloyd Wright, s'oppose à l'architecture fonctionnaliste, rigide et puritaine, telle que l'avaient conçue l'école de Chicago, Le Corbusier et la plupart des architectes modernes. La maison n'est plus conçue en fonction des prétendus impératifs de la technique, mais selon les besoins de l'habitant : chaque pièce étant juxtaposée à la précédente à la façon dont les paysans d'Ibiza ajoutent, comme des cubes de grandeurs différentes, étables et chambres à la salle commune précédée de sa galerie.

L'architecture n'est plus conditionnée par les techniques nouvelles, mais celles-ci sont au service des besoins de l'homme et se plient à sa fantaisie. On voit surgir ainsi des maisons aux aspects imprévus pour lesquelles chaque problème a trouvé sa solution.

Il semble donc que l'architecture fonctionnaliste qui a été une réaction nécessaire contre la décadence de l'architecture bourgeoise, a fait son temps et que les architectes d'aujourd'hui ne se contenteront plus

1. Je ne m'associerai pas aux protestations des adversaires de toute architecture moderne qui ne peuvent pas admettre qu'on élève une tour devant la gare d'Amiens à une distance suffisante de la cathédrale.

d'opposer des masses à des volumes mais sauront animer et diversifier les surfaces qu'ils auront créées.

Déjà, en Angleterre notamment, les usines ne sont plus ces bâtiments tristement utilitaires que nous avons connus, elles sont conçues avec un souci d'harmonie et de beauté. Un groupement, qu'anime Jean Viénot, préconise une esthétique industrielle qui est à la base d'une renaissance du goût, aussi bien dans le domaine de l'objet usuel qu'en architecture.

Toute l'économie du XIXe siècle était basée sur le prix de revient le plus bas, au détriment de la qualité et de la beauté. Pour une dépense supplémentaire insignifiante, de 2 ou 5 p. cent, on peut vivre dans un cadre agréable et nos architectes retrouveront la faculté d'en appeler aux sculpteurs et aux peintres pour décorer leurs façades et leurs vestibules.

Il ne s'agit pas d'imiter le passé, de revenir aux colonnes, aux frontons et aux entablements, mais de créer un style nouveau qui réponde aux besoins des hommes d'aujourd'hui sans négliger les considérations esthétiques. Peu importent les théories, seules les œuvres comptent. Les techniques nouvelles n'interdisent pas de se souvenir des leçons du passé, ni celles-ci d'avoir les yeux ouverts sur les problèmes du temps.

GEORGES PILLEMENT

CHRONIQUE DES LIVRES

LE ROMAN DU GULF STREAM

par Hans Leip *(traduit de l'allemand, Plon, Paris)*

Le « roman » du Gulf Stream, tel que l'a conçu Hans Leip, est en réalité celui de l'Atlantique tout entier, des rapports entre l'Ancien et le Nouveau Monde : un prétexte à décrire les mille aventures qui se sont déroulées entre l'Europe et l'Amérique depuis les premiers Viking jusqu'au docteur Bombard. Ce livre amusant et touffu, où la science et l'histoire s'entremêlent, rappelle deux *best-sellers* : la « Mer qui nous entoure » de Rachel Carson et la « Mer cruelle » de Nicolas Monsarrat. Il est aussi autre chose : une esquisse d'une géographie de l'esprit et d'une sorte de météorologie de la personnalité, où les types humains et les événements, se relieraient aux facteurs bioclimatiques. Tout étant dans tout, on peut évidemment soutenir que la prodigieuse quantité d'eau chaude qui se déverse entre la Floride et la Havane a influé sur le comportement des hommes qui ont fait la guerre de Trente Ans et la guerre de Sécession. De même le mouvement des astres. Reste ceci qui est indéniable : sans le Gulf Stream, l'Europe occidentale serait l'Islande ou le Labrador. Géophysique des civilisations.

P. F.

ARNOLD TOYNBEE

par Dominique Leca

Le succès chez nous de l'historien britannique Arnold J. Toynbee, sans être aussi éclatant que son succès aux États-Unis, n'en atteste pas moins une pénétration de bon aloi dans le public français le plus cultivé. Ce succès ne peut manquer de s'étendre lorsque des traductions meilleures et plus complètes nous auront permis l'accès, dans notre langue, des œuvres du maître. Celles-ci viennent de se compléter, il y a un peu plus d'un an, par la parution à l'Oxford University Press des quatre volumes qui achèvent la monumentale *Etude de l'Histoire* que son auteur aura gardée en chantier pendant trente ans, n'y consacrant d'ailleurs qu'une partie de ses forces, puisque cet érudit en histoire grecque et byzantine, grand voyageur et grand géographe, est depuis de longues années à la tête de Chatham House et l'un des conseillers les plus constants du Foreign Office. Son activité administrative l'absorba même entièrement pendant la dernière guerre. Beaucoup d'hommes d'État français se plaignent de mal discerner les principes directeurs de la politique étrangère britannique, à travers les faux semblants et les alternances de l'actualité. Toynbee ne donne certes pas la clef de tous ces illogismes, de ces combinaisons inexprimées d'égoïsme et de vertu qui irritent souvent notre soif de clarté. Je suis sûr, néanmoins, que se familiariser avec son ouvrage est peut-être le plus court chemin pour comprendre, au jour le jour, l'attitude et l'évolution de l'Angleterre dans la politique mondiale.

J'ai découvert Arnold J. Toynbee par hasard, pendant la guerre, dans une ville de province anglaise où des loisirs inattendus avaient fait de moi, pendant une certaine période, le client le plus assidu de la bibliothèque municipale. J'ai d'abord fait de simples sondages dans ces gros volumes à couverture verte, comme on trempe le bout des doigts dans l'eau de mer pour tâter si elle est bonne. Puis je revins presque tous les jours pour le plaisir d'un plongeon régulier dans l'univers toynbiste. Je feuilletais alors ses chapitres comme j'aurais feuilleté un album d'images du passé, intelligemment classées et expliquées. Le Shogunat japonais, les Aztèques, les Vedas, Babylone, la Papauté, les nomades des Steppes, les esclaves de Virginie, toute cette variété pittoresque de six mille ans d'histoire humaine, se situait peu à peu, élément par élément, dans

l'unité d'un seul grand paysage. C'est l'unité de ce paysage, perceptible d'une seule vue de l'esprit, qui mérite le nom d'« histoire universelle » et non la valeur exhaustive des éléments juxtaposés d'une entreprise encyclopédique. L'histoire du monde, qu'on étudie en compartiments beaucoup trop étanches dans les écoles, prenait enfin à mes yeux sa physionomie d'ensemble ; j'avais le sentiment de survoler en avion une contrée dont je n'aurais exploré jusqu'alors que quelques sentiers.

Parfois je me demandais si je n'étais pas séduit simplement par le pittoresque du vocabulaire, l'éclectisme des citations, le romanesque de l'entreprise. Nous sommes trop souvent tentés d'associer l'idée de sérieux avec les sensations d'ennui et d'obscurité. Et Toynbee apparaît trop clair et trop riche pour qu'on rende d'emblée à sa science la justice qu'on lui doit. J'ai donc cru longtemps que ce professeur et ce directeur des Études de l'Institut Royal des Affaires Internationales était un « artiste », un original séduisant, un visionnaire de l'histoire universelle. Puis, peu à peu, je me suis aperçu que sa vision avait fini par s'imposer à moi doucement, par une sorte d'intelligibilité fascinante qui est en elle. De cette vision, je ne pourrais donner en quelques pages qu'une esquisse.

Pour Toynbee, les protagonistes réels, vivants et intelligibles de l'histoire du genre humain ne sont pas les nations ; ce sont les civilisations. L'être collectif qui nous a fait ce que nous sommes, auquel nous nous trouvons liés par une communauté de destin et dont l'évolution commande la nôtre est une « civilisation ». Les nations sont aux civilisations ce que les organes sont au corps de l'homme : la partie d'un tout. Elles ne tiennent pas debout par elles-mêmes. Seules les civilisations forment les personnages collectifs qui vivent réellement, croissent, vieillissent et meurent.

En les distinguant des sociétés primitives et des autres collectivités « arrêtées », nous pouvons compter sur nos doigts les civilisations encore « en marche » : notre civilisation occidentale ; la civilisation byzantine ou chrétienne-orthodoxe (Russie et Balkans) ; la civilisation arabe ; la civilisation persane ; la civilisation hindoue ; la civilisation chinoise.

Ces civilisations peuvent elles-mêmes être considérées comme les « filles » d'autres civilisations auxquelles elles se rattachent par des liens multiples.

Au total, selon Toynbee — et réserve faite des surprises que l'archéologie nous ménage peut-être encore — il y a eu sur notre planète une vingtaine de grandes civilisations ; elles se répartissent en trois générations de civilisations, les plus anciennes de ces sociétés remontant au quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

Tel est le tableau des personnages. Mais l'originalité de Toynbee ne consiste pas seulement dans l'audace qu'il lui a fallu pour aborder cet immense sujet, elle réside surtout dans la méthode qui lui permet de le

dominer. Toynbee n'étudie pas ces civilisations l'une après l'autre ; il les étudie simultanément ; il les considère toutes d'un seul coup d'œil, cherchant les caractères communs, les lois générales, les situations-types, les événements-types. Il affirme que la recherche de ces analogies est le devoir des historiens lorsqu'ils ont compris que leur science n'est pas seulement une accumulation de faits mais une entreprise de synthèse et d' « intelligibilisation » des données historiques accumulées. S'il est vrai que deux « tigres », par exemple, ne sont jamais rigoureusement identiques, la zoologie n'en étudie pas moins légitimement « le tigre ». De même, deux « périodes de troubles », par exemple, ne sont jamais identiques d'une époque de l'histoire à une autre. Mais l'historien n'en aura pas moins le droit d'étudier « la période de troubles ».

Ainsi, dans la civilisation gréco-latine, la période de troubles s'ouvre en 431 par la guerre du Péloponèse et se termine en 31 par l'établissement de la « paix-romaine ». Dans la civilisation chinoise, elle va du VIIe au IIIe siècle avant notre ère. Pour l'Égypte, ce sont les quatre siècles précédant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Dans la civilisation hindoue, elle se place entre le XIIe et le XVIe siècle de notre ère. C'est l'ABC de la méthode scientifique d'essayer ainsi de s'élever au-dessus du particulier pour atteindre le général, mais la science historique moderne — honteuse de certains essais d'histoire universelle par trop sommaires — ne s'était guère aventurée jusqu'ici dans ce chemin. Toynbee s'y aventure, et les résultats de son audace sont assez saisissants pour qu'on puisse considérer la publication de son ouvrage comme une des grandes dates de notre culture occidentale.

D'après Toynbee, une civilisation est un être qui évolue selon les lois qui lui sont propres. Pour esquisser un tableau de cette évolution, il faut distinguer deux périodes : celle de la croissance et celle du déclin.

La période de croissance est caractérisée par une série d'épisodes successifs et variés, le scénario de chacun de ces épisodes comprenant toujours d'abord l'apparition d'un problème principal, ensuite l'invention de sa solution — en d'autres termes, un « défi », suivi d'une « réponse ». Ces épisodes se succèdent comme des espèces de « pulsations » qui s'enchaînent les unes aux autres. Une civilisation en état de croissance trouvera, par exemple, une réponse originale et satisfaisante au problème d'une époque donnée ; mais la solution ainsi trouvée contiendra toujours le germe d'un nouveau problème imprévu, d'une nouvelle crise pour l'époque suivante. Par exemple, le remède trouvé au problème de la surpopulation par l'Athènes du VIe siècle, à savoir le développement des industries d'exportation, posa sur elle le problème de l'équilibre international indispensable au maintien de sa prospérité. La croissance d'une civilisation se fait donc par à-coups, par crises se nouant puis se dénouant, même lorsque cette évolution apparaît superficiellement continue. Il en va de même, par exemple, lorsqu'un homme marche. Chaque « pas » représente une menace de chute sans cesse évitée et sans cesse renais-

sante. Ainsi le progrès d'une civilisation consiste-t-il en une alternance de « défis » et de « réponses » qui, à chaque étape, représentent une chute possible et une chute déjouée.

L'analogie avec la marche est doublement vraie, en ce sens qu'une société saine, en état de croissance, se compose de plusieurs membres (ces membres pouvant être soit des « nations » géographiquement articulées, soit des « classes » socialement articulées). Le progrès harmonieux d'une collectivité humaine montre toujours que chacun de ses membres remplit, tour à tour, la fonction principale d'entraîner les autres. Du point de vue de l'ensemble de la société, on observe alors une relève régulière des élites de la veille par celles du lendemain, et, du point de vue de chacun des membres de la société, une succession alternée de retraites et de rentrées en scène — des phases de recueillement et d'épanouissement. Ainsi s'établit dans l'espace, comme dans le temps, une espèce d'hygiène de renouvellement et de division des tâches qui permet à la société de progresser — et de se déterminer elle-même librement crise après crise, pas après pas.

Il peut arriver que le « pas » soit manqué — que le problème ne reçoive pas la bonne solution, ou reçoive une mauvaise solution. C'est alors le *break-down*, l'échec, la faillite qui ouvre la voie à la seconde période d'histoire de toute civilisation, la période de désintégration.

La désintégration, contrairement à la croissance, n'offre ni indétermination dans sa durée, ni originalité dans son développement. Le scénario du déclin est toujours le même dans ses grandes lignes, pour une civilisation qui a « fauté ». D'abord une période de guerres déchirant ladite société. C'est ce que Toynbee appelle le *Time of Troubles* — la Période de Troubles — marquée à la fois par l'apparition d'un schisme social incurable entre une minorité dominante et un prolétariat, et par des crises répétées de guerres fratricides entre les nations qui constituent les articulations géographiques de la société.

Un élément de rythme et d'uniformité se dégage toujours de ces périodes troublées, quelle que soit la variété des circonstances. Le point culminant et final de la Période de Troubles est toujours atteint au bout d'un certain délai de plusieurs siècles (quatre cents ans environ pour tous les exemples connus), les guerres se simplifiant de plus en plus quant au nombre des belligérants et s'aggravant de plus en plus quant à la violence des coups — jusqu'au coup culminant et final — le *knock out blow*, qui introduit la paix et l'ordre. Certes, il s'agit d'une paix et d'un ordre de mauvais aloi, fondés sur la fatigue des uns et la violence des autres ; néanmoins, cette paix et cet ordre s'établissent pour de nombreux siècles sur tout l'espace géographique occupé par la civilisation — Toynbee appelle ce type d'équilibre du nom d' « État Universel ». Dans tout ce processus de désintégration, depuis le début de la « Période de Troubles » jusqu'à l'expiration de la période d' « État Universel », on observe une succession de phases, de pulsations rythmiques, à chaque

nouvelle confrontation avec un problème identique, jamais résolu — pulsations que Toynbee désigne sous le nom de « Déroutes et Ralliements » jusqu'à la déroute finale et l'extinction de la société.

Tel est le schéma-type de l'existence d'une civilisation selon Toynbee. Il est facile de voir que ce schéma s'adapte assez bien à la civilisation gréco-latine dont notre auteur l'a d'abord extrait empiriquement. Mais quelle est sa valeur générale? Pour répondre à cette question, Toynbee a entrepris de comparer ce scénario-type à d'autres exemples de civilisations, et d'examiner si l'évolution de celles-ci se conforme — *mutatis mutandis* — au même modèle. Tout son livre répond à cette question par l'affirmative. Nous y voyons le miracle s'ébaucher devant nous, et les perspectives de l'histoire humaine s'ordonner sous nos yeux comme jamais nous n'aurions osé le croire possible. Page après page, soutenu par une immense érudition, que son art ne rend jamais rebutante, Toynbee renouvelle pour nous la vision de l'histoire universelle, comme Newton, j'imagine, a dû renouveler pour ses premiers lecteurs la vision du ciel astronomique, introduisant l'intelligibilité dans le chaos.

Ainsi, pour chacune de ces civilisations, Toynbee réussit à établir que le scénario historique qui a suivi chacun des *break-downs* a été toujours le même dans ses grandes lignes. Toujours, pour toutes les civilisations connues (à quelques variantes près qui sont ingénieusement expliquées), toujours d'abord, une Période de Troubles (un peu comme le premier mouvement d'une sonate), puis une solution de force, le *knock out blow*, établissant sous l'autorité d'un État à prétention universelle une paix contrainte, une paix crispée — *pax romana*, *pax mongolica*, *pax ottomanica*, *pax incaïca*, etc. L'évolution de ces États Universels présentera à son tour un schéma non moins standardisé que celui des périodes de troubles. Dans certains cas, les calendriers de diverses décadences semblent littéralement se décalquer les uns sur les autres. On devine, à travers cette évocation sommaire, la grandiose simplicité de l'histoire du monde envisagée à la lumière de ces lois.

Sont-ce des lois ou des coïncidences? L'auteur les présente surtout comme des faits à interpréter. Mais peut-être y aperçoit-il aussi l'expression d'un phénomène d'ordre biologique analogue à celui de la maturation des fruits, ou celui de la gestation des mammifères exigeant un temps déterminé — à peu près toujours le même — pour que certains processus psycho-sociologiques, dont le détail nous échappe, parviennent à leur terme.

Arrêtons-nous ici un instant aux « dates fatidiques » qui, selon notre auteur, ont marqué la coupure, l'interruption de l'essor original, le commencement de la décadence de chaque civilisation.

Faut-il les citer? 2680 avant Jésus-Christ pour la civilisation sumérienne; 634 après Jésus-Christ pour la civilisation chinoise; 2424 avant Jésus-Christ pour la civilisation égyptienne; environ 1750 avant Jésus-Christ pour la minoéenne; 937 avant Jésus-Christ pour la syriaque;

1430 après Jésus-Christ pour l'andéenne (Amérique du Sud) ; 300 après Jésus-Christ pour celle des Mayas (Mexique et Amérique Centrale) ; 431 avant Jésus-Christ pour la gréco-latine.

En quoi consistèrent, dans tous ces cas, selon Toynbee, les crises majeures qui firent capoter les civilisations dans leur marche ascendante ? Quel en fut le trait essentiel ? Est-ce une fatalité ? Un hasard ? Une espèce de vieillissement de la société ? Est-ce au contraire une faute morale, une perte de grâce ? Et s'agit-il d'un abâtardissement des masses ou d'un déraillement des élites ?

Toynbee incline vers cette dernière solution, après avoir examiné toutes les autres.

D'abord, par une profusion d'exemples, Toynbee démontre que ce n'est jamais par l'insuffisance de sa technique que périt une civilisation. Il n'a jamais, jamais dépendu de la compétence de ses techniciens qu'une civilisation demeure « civilisée » ou cesse de l'être. Les routes romaines (qui en leur temps représentaient un triomphe matériel extraordinaire, une espèce d'énorme « machine » de transports) survécurent physiquement très longtemps à la société qui avait été capable de les utiliser. Une civilisation se gâte toujours avant ses techniques.

Mais la vraie cause de la décadence ne serait-elle pas tout simplement l'âge ? Spengler n'aurait-il pas raison ? Une civilisation ne posséderait-elle pas une longévité propre, avec ses limites naturelles ? Pour elle, comme pour les êtres humains, n'y a-t-il pas un temps pour croître et un temps pour mourir ?

Toynbee rejette en principe cette façon de voir. Il estime que rien n'empêche à priori une collectivité de prolonger indéfiniment son progrès, de même que rien n'empêche un être humain d'atteindre la sainteté. Il reconnaît toutefois que toutes les probabilités sont contre le succès.

C'est donc, en définitive, la Société elle-même qui, par une faute lourde commise à telle ou telle époque de son histoire, se condamne à descendre la pente de la désintégration. Une grande partie de l'ouvrage de Toynbee s'applique à définir en quoi ont consisté ces erreurs lourdes, ces déraillements, ces péchés mortels qui ont interrompu irréparablement l'essor des civilisations qui nous ont précédés.

La faute essentielle est commise quand une élite dirigeante, de minorité créatrice qu'elle était pendant la période de croissance, cesse d'être une minorité créatrice et, refusant de faire retraite en temps voulu, devient une minorité dominante — quand elle abuse du prestige qui lui permet d'entraîner la masse par le simple effet d'une « *mimésis* », — quand elle se détache de cette masse et, ne sachant plus la guider, s'obstine à la contraindre — en un mot quand Orphée, qui tout à l'heure charmait les bêtes au son de sa lyre, se transforme en dompteur avec un fouet.

Et quand la minorité dirigeante a commis un jour cette faute irrépa-

rable, la civilisation est condamnée à mort, à une mort lente au bout d'un certain nombre de siècles de « désintégration ».

J'ai employé le mot de *mimésis*, cher à Arnold Toynbee. Par *mimésis*, Toynbee désigne la faculté d'obéissance spontanée, d'imitation instinctive et automatique, qui lie la masse à l'élite dirigeante. La grande majorité des hommes, en effet, ne participe au mouvement de civilisation que par la contagion de l'environnement, par le conformisme instinctif aux institutions, lesquelles ne sont autre chose que les « habitudes » de la société. Notre société est pratiquement automatisée à 90 p. 100, ce qui amplifie les conséquences fâcheuses aussi bien que les conséquences heureuses de l'attitude des élites, selon que celles-ci réagissent bien ou mal aux situations nouvelles qui surgissent devant elles. Il y a même un petit nombre de civilisations que Toynbee appelle les « civilisations arrêtées », dont un « tour de force » a épuisé la vitalité, dont les caractères ont été figés dans une espèce de sclérose, et qui se trouvent en quelque sorte mécanisées à 100 p. 100.

Le devoir des élites de chaque génération est donc d'éviter ces durcissements sociaux, de renouveler les institutions qui encadrent les masses, en fonction des problèmes nouveaux et des forces nouvelles qui surgissent indéfiniment d'une façon indéfiniment imprévue. Toynbee passe en revue, dans son volume IV, une longue liste d'institutions historiques, en observant la façon dont elles ont subi le choc de forces nouvelles — l'esclavage, la propriété privée, la souveraineté nationale, le régime des castes, etc. Tantôt ces institutions ont été réformées sagement en temps utile, tantôt réformées tardivement au prix de révolutions violentes et coûteuses. Tantôt enfin, non réformées, elles ont engendré, par la persistance d'anachronismes rigides, des « difformités » telles dans la structure sociale qu'elles ont compromis irréparablement l'avenir de la civilisation à laquelle elles appartenaient, rompu son harmonie vitale, ruiné la self-détermination, la libre autonomie de son développement.

Le critérium le plus net de la désintégration, lorsque celle-ci s'empare définitivement d'une civilisation, réside dans un « schisme » du corps social : prolétariat d'une part et minorité dominante d'autre part. Il ne s'agit pas là de la coexistence d'une population ouvrière avec une classe de possédants, car cette coexistence pourrait s'observer même dans des civilisations en progrès. Le concept toynbiste de prolétariat ne coïncide pas avec celui de Marx : il l'enveloppe. D'abord dans le temps : chaque civilisation déclinante, selon Toynbee, a son prolétariat. Son livre retrace pour nous de saisissantes descriptions de ces multiples prolétariats, notamment celui de la civilisation gréco-latine qu'on s'épouvante de découvrir par tant de traits semblable au nôtre. Dans l'espace aussi, la notion toynbiste de prolétariat s'avère plus large. Elle désigne non seulement un prolétariat interne (c'est-à-dire tous les gens qui, à l'intérieur d'un régime social, sont devenus irréconciliables avec le régime et le combattent), mais aussi un prolétariat externe (c'est-à-dire ceux

qui à l'extérieur de ladite société résistent à l'influence de celle-ci tout en la subissant). Cette catégorie comprend, par exemple, les barbares nord-européens vis-à-vis de l'Empire romain, les Eurasiens vis-à-vis de la civilisation syriaque, les barbares de l'Amazone vis-à-vis de la civilisation andéenne des Incas, et bien d'autres. Externe ou interne, le caractère essentiel du prolétariat ne réside pas dans une relation d' « exploitant à exploité », c'est une position psychologique fondamentale de « sécession ».

Ce schisme social, une fois apparu, est inguérissable, si ce n'est à très lointaine échéance, par un processus de palingénésie d'où résulte, au bout d'un certain nombre de siècles, l'apparition d'une nouvelle civilisation distincte de la civilisation déclinante, laquelle doit mourir et meurt.

Je m'excuse auprès du lecteur de faire ainsi défiler sous ses yeux des mots « bien sonnants » qui, par ma faute, peuvent ne lui sembler que des mots. Ils ont été pour moi, au fur et à mesure que je parcourais le chef-d'œuvre de Toynbee, illustrés par tant d'exemples concrets tirés de tous les âges et de tous les lieux du monde, que j'espère, en les évoquant, susciter chez d'autres l'envie de les étudier à leur tour. Mais la curiosité de nos contemporains sera sans doute plus égocentrique. Elle demandera d'abord sans doute — puisque les systèmes de références toynbistes prétendent envelopper toutes les périodes historiques connues — comment se situe par rapport à eux la civilisation qui est la nôtre ; elle leur demandera un diagnostic de notre époque.

Comme un médecin chez son malade, Toynbee se garde bien de se prononcer catégoriquement. Dès avant 1939, écrivant les six premiers volumes de son ouvrage, il se refusait à répondre par un oui ou un non formel à la question de savoir si nous sommes déjà engagés sur le chemin de la décadence. Certes, il avait la certitude toute négative que nous n'en étions pas encore arrivés au stade qu'il désigne sous le nom d'Empire Universel. Cependant, on pouvait alors se demander si nous n'étions pas à la veille de son avènement, N'aurait-on pas pu craindre, en 1939, de voir survenir avec cette guerre le *knock-out blow* et d'assister au dernier des accès de luttes intestines de notre Occident (le premier ayant été celui des guerres de religion, le second, celui des guerres de la Révolution et de l'Empire, le troisième celui de 1914-1919). Selon cette interprétation, l'histoire schématique de la civilisation occidentale eût comporté un *break-down*, une faute mortelle commise probablement pendant le XVIe siècle, soit lors du premier conflit entre les principales nations occidentales ; soit lors du conflit entre catholiques et protestants incapables de se mettre d'accord sur la nature d'une réforme.

Toynbee a pu être obsédé par cette interprétation possible de notre passé, il n'y a jamais souscrit. Il préfère le doute à la certitude.

Ce doute fait partie, selon lui, de la condition humaine. Vivre, c'est ne jamais savoir si l'on est sauvé ou perdu. Il y a des raisons de croire que

notre civilisation est encore sur la voie montante. Il y a des raisons de croire le contraire. Toynbee recherche les unes comme les autres ; il se donne simplement pour tâche de les classer et de les peser au fur et à mesure qu'il les rencontre au cours de son enquête.

Quelles raisons avons-nous de croire que notre civilisation progresse encore ? Il n'en manque pas, heureusement : le fait que les nations du monde ne sont pas encore tombées à ce jour, par la force, sous le couvercle étouffant d'un super-État Universel ; le fait qu'il existe encore dans l'univers des communautés politiques souples et articulées librement comme le Commonwealth britannique ; le fait que, dans la plupart des pays, la relève périodique des minorités dirigeantes (cette mesure d'hygiène indispensable pour une collectivité vivante) n'est pas rendue absolument impossible ; le fait que la conscience occidentale a réussi, il y a une centaine d'années à peine, à faire disparaître la séculaire institution de l'esclavage. A cette liste, enfin, Toynbee ajouterait sans doute aujourd'hui le fait que l'échec de la S.D.N. n'a pas découragé l'humanité d'un nouvel effort, le fait que nous ne traitons pas nos ennemis vaincus comme les nazis nous auraient traités. Ce sont là, de son point de vue, autant de signes réconfortants de santé persistante.

Et pourtant, si Toynbee se hasardait, j'ai l'impression que son verdict serait plutôt pessimiste... De l'autre côté, en effet, les symptômes alarmants surabondent. D'abord le cloisonnement du monde en nations, la crispation excessive des nationalismes. Toynbee préfère user à ce sujet du mot de *parochialism* ou « paroissialisme » qui ramène intentionnellement « l'esprit de patrie » aux dimensions de « l'esprit de paroisse ». Il constate ensuite qu'une terrible excroissance du *parochialism* a fini par devenir de nos jours une espèce de difformité dont visiblement le monde moderne peut périr.

A l'origine, le mal est venu — Toynbee nous le fait pour ainsi dire toucher du doigt — de l'impuissance où a été l'Église chrétienne (alors qu'elle était encore une dans l'Europe occidentale) de trouver un *modus vivendi* satisfaisant pour s'ajuster avec souplesse aux conditions variées en vigueur dans les diverses régions de la chrétienté. Le *parochialism* qui scindait politiquement la chrétienté en pays divers avec des souverainetés, des traditions et des langages différents, a posé pour la Papauté (seul organe œcuménique de l'Europe), un problème capital au cours du XVe et au début du XVIe siècle. Allait-elle se prêter au développement des conciles, allait-elle admettre en un mot le principe d'une église constitutionnelle ?

En fait, la Papauté choisit la solution inverse. D'où, par contre-coup, les solutions révolutionnaires qui ont fait rejeter dans tous les pays protestants l'autorité pontificale, et qui, par voie de répercussion, ont eu pour effet de grossir l'importance relative des États temporels qui ont profité et hérité de tout le prestige perdu par le Pouvoir spirituel.

Dans les pays catholiques aussi, quoique sous d'autres formes, les

États, les Patries, ont réussi en l'espace de trois ou quatre siècles, mais surtout depuis cent cinquante ans, à fixer et à canaliser à leur profit les sentiments puissants de nature religieuse, mysticisme, fanatisme qui, toujours disponibles dans l'humanité, s'accrochent, à défaut de mieux, aux premières idoles rencontrées.

Arriverons-nous à évoluer avec succès depuis les vieux cadres « paroissiaux » jusqu'à des institutions politiques universelles, adaptées au fonctionnement de ces deux forces du monde moderne, la Démocratie, et l'Industrialisme, toutes deux à vocation universelle? Voilà un des *challenges*, peut-être le principal, selon Toynbee, que notre époque a rencontré sans avoir pu encore le résoudre.

« *Un jour ou l'autre*, écrit-il, *nous verrons la substitution à une multiplicité d'États nationaux d'un État mondial où enfin les problèmes de nature universelle pourront être résolus dans leur cadre normal. Mais, si la formule totalitaire des États nationaux n'est pas abandonnée, ce passage de la multiplicité à l'unité ne pourra s'effectuer que par une guerre, ou des séries de guerres, jusqu'à un knock-out qui, même s'il laisse l'humanité en vie, aura condamné irréparablement notre civilisation.* »

Cela était écrit avant 1939. Mais le risque n'est évidemment pas aboli en 1956. Les Nations, pour Toynbee, encombrent encore l'horizon spirituel et matériel de l'homme moderne comme autant d'idoles jalouses, exigeantes, menaçantes. A moins d'assurer leur euthanasie, Toynbee doute fort qu'un ordre universel véritable (c'est-à-dire non fondé sur la contrainte) puisse émerger jamais de notre civilisation.

Il peut paraître chimérique de parler d'une pareille euthanasie à une époque où les nationalismes semblent faire preuve de plus de virulence que jamais. Peut-être, en effet, est-il déjà trop tard. On peut s'interroger avec angoisse lorsqu'on observe la récurrence monotone devant nos hommes d'État du même problème d'un ordre international, toujours posé, jamais résolu — avec le risque de guerre jamais écarté, et sans cesse aggravé à chaque crise. On ne saurait oublier que la récurrence et la monotonie des problèmes sont les symptômes classiques du déclin d'une société.

Étudiant les phases successives de la désintégration dans la civilisation sumérienne, dans la gréco-latine, dans les civilisations chinoise, hindoue, syriaque, chaque fois que la « Période de Troubles » s'est déclarée, Toynbee constate qu'elle présente une alternance de crises et de répits obéissant à une espèce de « scénario-type », comme si cette alternance traduisait une loi rythmique des déchéances. Et quand (ayant dans l'esprit cette image-standard du rythme de la désintégration en période de troubles), l'on revient examiner le cas particulier de notre société occidentale, on est bien obligé de constater que cette image se décalque admirablement sur les trois ou quatre derniers siècles que notre civilisation vient de vivre.

Symptômes alarmants encore, toutes ces maladies spirituelles, énumérées et classées par Toynbee (sens du péché, sensation de dérive, crispations ascétiques, futurisme et archaïsme, etc.) qui se développent en éventail à partir du « schisme de l'âme » caractéristique de toute civilisation décadente, et dans la peinture desquels nous sommes si facilement portés à nous reconnaître.

Quant au schisme du corps social, entre un prolétariat et une minorité dominante (révélateur, par excellence, d'une désintégration), n'est-il pas un des traits évidents de notre société occidentale ? Parmi tous les symptômes graves relevés par Toynbee, celui-ci en effet l'angoisse aussi vivement que celui des nationalismes monstrueux. Une bonne partie de son ouvrage analyse le prolétariat de notre civilisation comparé à celui des civilisations passées. Les recrues de notre prolétariat se classent pour lui en quatre catégories :

1° Les hommes arrachés des campagnes par le développement du capitalisme industriel moderne ;

2° Les hommes déracinés par les guerres — guerres de religions ou guerres de nationalités ;

3° Les intellectuels spécialisés en surnombre, tels que les *intelligentsia* nées du contact entre deux civilisations ;

4° Les éléments provenant des sociétés primitives ou des civilisations déclinantes absorbées dans les tissus de la nôtre.

Chacune des rubriques mériterait une longue digression. (J'aimerais citer ce que notre auteur écrivait il y a déjà dix-huit ans, à propos de Java, sur l'état d'exaspération de l'intelligentsia indonésienne. Le lecteur pourrait apprécier à quel point la vision toynbiste de l'univers, loin d'être abstraite, ou suspendue « dans les airs », est constamment lestée de souvenirs et de soucis concrets, à quel point son livre réussit à garder en perspective sous un même regard la vision lointaine des civilisations naufragées et les manchettes des journaux quotidiens.)

La majorité des symptômes semble donc converger vers une conclusion — à laquelle Toynbee ne souscrit pas explicitement — mais qui le hante : à savoir que notre civilisation occidentale a déraillé vers le milieu du XVIe siècle et, depuis ce temps-là, descend graduellement les échelons classiques de la désintégration en attendant l'avènement d'un Empire Universel — Empire Universel qui n'a pas encore triomphé dans le cosmos, mais qui est déjà né dans le cœur des hommes puisque beaucoup d'âmes fatiguées et d'esprits faussés ne conçoivent plus autrement l'avenir de leur rêve.

Tous les progrès techniques qui ont augmenté dans des proportions énormes les moyens d'action et d'information de l'homme, au lieu d'être considérés comme un « rapetissement des distances », peuvent être regardés comme une sorte de mutation formidable de l'espèce humaine dans le sens du « gigantisme ». Si les vieilles habitudes humaines ne se

réadaptaient pas à ces moyens démesurés récemment acquis par l'espèce, ce serait bien évidemment la certitude d'une catastrophe. Toynbee dénonce ici, comme l'avait fait déjà un autre historien universel H. G. Wells, le second grand *challenge* auquel notre époque doit faire face : élever notre sens des responsabilités intellectuelles et morales au niveau rendu nécessaire par l'énormité récente de nos facultés matérielles.

Mais Toynbee s'interdit de penser et d'écrire, comme le fit Wells à la veille de sa mort, que les dés sont jetés, que la partie est déjà perdue et l'avenir de l'homme irrémédiablement condamné.

Dans l'hypothèse même où la civilisation occidentale serait vraiment engagée sans retour sur le chemin du déclin, je crois que Toynbee ne partagerait pas l'amertume finale de la pensée de Wells, je crois qu'il n'admettrait pas que l'esprit humain soit au bout de son rouleau, et le genre humain au bout de ses espoirs.

La vieillesse de Wells parut déconcertée, parce que sa jeunesse s'était émerveillée d'un mirage et qu'à la lumière de ce mirage, le réel de ces dernières années avait fini par lui apparaître incohérent. Son mirage était celui du progrès certain et linéaire de l'espèce humaine. La vision de Toynbee est bien moins merveilleuse, mais elle peut survivre à bien plus de déceptions. Pour lui, entre le stade évolutif des sous-hommes (des sociétés primitives) et le stade futur des sur-hommes (vaguement entrevu dans l'anticipation d'une Communauté de Saints) l'humanité lance des espèces d'expéditions collectives, des aventures, et chacune de ces aventures s'appelle une civilisation. Depuis trois cent mille ans que l'espèce humaine, sous sa forme actuelle, vit à la surface du monde, l'humanité n'a commencé à se lancer dans ce genre d'aventures que depuis six mille ans. Elle a lancé vingt et une civilisations durant ces six mille ans. Or, l'espèce humaine peut encore vivre sur cette terre, d'après la cosmologie moderne, pendant cinq cents millions d'années. Le calcul des probabilités, fondé sur des hypothèses modérées, laisserait donc entrevoir plus d'un million et demi de civilisations comparables à la nôtre après la nôtre!...

Ces considérations seraient à vrai dire d'un mince réconfort pour les hommes d'aujourd'hui, si Toynbee ne nous apportait une autre consolation plus efficace. Il nous met en garde contre l'illusion qui consiste à croire que « société décadente », cela veut dire aussi, et fatalement, « individus décadents ». Toynbee n'admet pas cette façon de voir. Pour lui, les individus ont toujours « leur chance » aussi bien dans la période de déclin que dans la période de croissance. Leurs facultés créatrices s'exercent différemment mais toujours efficacement.

Autrement dit, pour une civilisation, « se désintégrer » signifie à la fois commencer à périr en tant que civilisation particulière et commencer à mettre en jeu les fonctions vitales qui engendreront ultérieurement une civilisation neuve. Église universelle, État universel et États succes-

seurs, formations guerrières de barbares, tous ces héritages d'une civilisation moribonde préparent une palingénésie et appartiennent déjà à la jeunesse d'une civilisation future.

Je voudrais avoir fait sentir clairement que le message toynbiste, même s'il désespérait de la survie de cette civilisation qui est la nôtre, ne désespérerait nullement de l'homme. Sauver notre société n'est pas un impératif catégorique. Si notre âme collective est irréparablement divisée, Toynbee nous invite à comprendre qu'il s'agit là, à la fois, d'un signe de mort et de procréation. Il nous laisse entrevoir, dans la pire hypothèse, un avenir humain marqué par le surgissement de nouvelles aventures collectives, de nouvelles civilisations enrichies du souvenir lointain de la nôtre. En un mot, Toynbee répond à Paul Valéry et à ses anxiétés en ramenant à ces justes proportions le fameux « abîme de l'histoire ».

Y a-t-il un arrière plan religieux à la vision toynbiste de l'histoire universelle ? Ce n'est pas douteux, et l'on ne peut pas ne pas être frappé en feuilletant son ouvrage par une extraordinaire abondance de citations bibliques qui, dans les derniers volumes, tourne peut-être à la surabondance. Ce qui le rend suspect — et c'est bien dommage — au neutralisme confessionnel, un peu court, des instances suprêmes de l'U.N.E.S.C.O. Mais la Bible n'est qu'un des claviers du style de Toynbee, un des plus riches et des plus savamment utilisés parmi tous ceux dont son art dispose. C'est avec des scrupules de rationaliste que l'auteur prend soin de ne jamais présumer aucune vérité révélée quand il cherche avec ses lecteurs, empiriquement, la vérité tout court. Même lorsqu'il procède, en matière de religion, à des études comparées, non moins objectives que dans les autres domaines, son point de vue semble toujours se situer en deçà de tout préjugé théiste ou athéiste. Mais que l'on s'abandonne ou que l'on résiste à ses évocations, on doit reconnaître que le « logique » et le « magique », « l'ingéniosité » et le « génie » ont également leur part dans cette œuvre exceptionnelle qui, à mes yeux, éclipse Spengler et prolonge Bergson. Je suis persuadé qu'un tel livre à notre époque peut faire un bien immense. Si Toynbee n'est pas un historien qui réponde à toutes les questions, il sait poser à l'Histoire les grandes questions qu'il faut lui poser. C'est pourquoi, en lui souhaitant une légion de disciples, je ne puis douter qu'il les trouvera.

DOMINIQUE LECA

FESTIVALS 1956

par JEAN MISTLER

Le charme du festival d'Aix-en-Provence tient dans une large mesure au charme même de la ville. C'est l'ombre des platanes au milieu de ce paysage minéral de Provence où le soleil fait jouer le rouge de la terre contre l'émeraude des pins, comme sur la palette de Cézanne, c'est la chanson des fontaines sur les petites places dessinées comme un décor pour Goldoni ou l'*opéra-buffa*. Cadre d'un tel style que l'abjecte foire du Tour de France, qui y faisait étape cette année, y semblait mal à l'aise et mettait une sourdine aux vomissements de ses haut-parleurs.

Comme chaque année, trois éléments bien distincts formaient le programme d'Aix. Au Théâtre de l'Archevêché, des opéras anciens, et dans diverses cours et places, des concerts d'orchestre de chambre ou de solistes partagés entre la musique du XVIIIe siècle et les œuvres récentes.

Le public est composé, dans une large majorité, par des Parisiens en villégiature sur la Côte, et par des Marseillais. Très différent donc de celui de Salzbourg ou de Bayreuth, beaucoup plus international. On constate que cinq à six cents personnes viennent chaque soir de Marseille et de plus loin pour écouter des œuvres de Vivaldi ou de Corelli qui, vers 1930, n'auraient pas mobilisé quinze auditeurs dans la grande cité phocéenne. Il y a là un fait nouveau, à la base duquel est le microsillon : peu à peu, la culture musicale se répand et, comme dit le proverbe provençal : « Le diable lui-même porte pierre. » (Le diable ici étant un peu de snobisme.)

— Ci-dessus jeunes musiciens de Montagna (Giraudon).

Très peu. Bien sûr, j'ai entendu pendant la représentation de *Don Juan* une *Madame Verduring* (j'ajoute le *g* pour l'accent) dans la loge derrière moi, parler avec conviction du *Poverello* au lieu de Leporello, parant ainsi le valet froussard et vicieux de l'auréole inattendue de saint François ! Mais le public qui vient là aime sincèrement la musique et, s'il applaudit un peu trop, il vibre quand il faut et il sait sourire, au lieu de s'indigner, quand une cigale, réveillée par Mozart, intervient au milieu d'une *Sérénade*, non pas en basse continue, mais en *dessus continu*, strident et obstiné.

J'ai entendu à Aix *Don Juan* et *Platée*. Un *Don Juan* inégal où un jeune baryton espagnol, Antonio Campo, n'avait manifestement pas l'autorité du séducteur légendaire. Par contre un excellent Leporello (Marcello Cortis) et une charmante Zerline (Mlle Anna Moffo). Mlle Stich Randall chantait Donna Anna : elle avait obtenu un très vif succès à la représentation précédente, mais, sans doute était-elle mal disposée ce soir-là, je ne l'ai pas trouvée comparable aux grandes interprètes du rôle : Grümmer à Vienne, Nilsson à Munich. En outre, l'étroit plateau de l'Archevêché impose à la mise en scène des restrictions fâcheuses ; on n'a certes pas besoin pour le bal chez Don Juan, d'avoir deux cents personnes en scène comme à Salzbourg, mais la figuration est un peu pauvre à Aix.

C'est une excellente idée que d'avoir repris après plus de deux siècles le *Platée* de Rameau. Non certes que cet opéra-bouffe soit un chef-d'œuvre ni Rameau l'égal de Mozart (comme l'a répété un peu trop souvent cet été notre ineffable radiodiffusion). Mais l'histoire où l'on voit une nymphe des marécages mystifiée par les dieux a révélé un extraordinaire ténor comique dans la personne de Michel Sénéchal. Sous les voiles de la nymphe ridicule, il a mimé et chanté son rôle avec une drôlerie prodigieuse. On ne dirait guère que jusqu'à maintenant cet artiste exceptionnel était spécialisé dans l'oratorio ! Je dois ajouter qu'à côté de lui les habitants de l'Olympe paraissaient gauches et que Mlle Micheau dans le rôle de la Folie n'avait pas l'air de s'amuser.

Malgré la faiblesse de ses moyens financiers, le festival d'Aix s'est certainement placé en tête des festivals français ; ne serait-il pas d'une bonne politique de bloquer sur ses manifestations une part plus grande des subventions dispersées à l'heure actuelle un peu partout et de lui permettre ainsi des progrès nouveaux ?

Que dirai-je de Salzbourg que je n'aie déjà écrit ces dernières années ? En une trentaine d'années, la mise au point des spectacles est devenue exemplaire. Le *Don Juan* représenté au Manège des Rochers constitue, je crois, ce qu'on peut faire de mieux dans le domaine de la mise en scène classique d'opéra. Le décor simultané que permet l'exceptionnelle largeur du plateau montre en même temps, comme dans les Mystères du moyen âge, tous les lieux de l'action, depuis la maison du Commandeur,

côté jardin, jusqu'au palais de Don Juan, côté cour. L'assassinat à gauche, à droite le châtiment. Tout ici concourt à donner aux spectateurs l'impression de tragédie qu'a voulue Mozart : un héros démoniaque et ses victimes. Jamais je n'ai entendu quintette plus parfait que Cesare Siepi (Don Juan), L. Simoneau (Ottavio), Fernando Corena (Leporello) et les deux admirables femmes : Elizabeth Grümmer dans Anna, Lisa della Casa dans Elvira. Dimitri Mitropoulos dirigeait l'orchestre de l'Opéra de Vienne dans un style nerveux, rapide, très différent donc de celui de Furtwängler, mais aussi beau.

La *Flûte Enchantée*, parfaitement conduite par Georges Solti, ne le cédait en rien à *Don Juan* pour la qualité musicale. (Saluons surtout l'étonnante Reine de la Nuit : Ericka Koeth, de Munich, dont j'ai déjà parlé ici, actuellement sans rivale en Europe.) J'ai moins aimé la mise en scène due à Oscar Kokoschka. Le grand peintre expressionniste ne me semble pas fait pour Mozart. Les temples qu'il a dessinés sont assez banals, et, malgré le décor simultané, ils n'évitent pas de petites interruptions du spectacle. Certains détails sont illogiques. Faire accompagner la Reine de la Nuit par douze personnages symbolisant les signes du Zodiaque (c'est-à-dire les étapes de la marche *du Soleil*) me paraît une idée saugrenue. Il y a eu dans le passé, comme en fait foi l'exposition de décors, visible à la maison natale de Mozart, des réalisations scéniques bien supérieures, notamment les plus anciennes, celles où l'Égypte est interprétée dans l'esprit du XVIIIe siècle ou du style Empire.

A Bayreuth, Wieland Wagner a frappé un nouveau coup : la mise en scène révolutionnaire des *Maîtres-Chanteurs*. Grande bataille, discussions violentes pendant les entractes et, au baisser final du rideau, juste assez de cris hostiles pour multiplier par dix les applaudissements.

On connaît les principes du petit-fils de Richard Wagner : il veut dégager au maximum l'opéra des conventions qui l'ont rendu ridicule et, par la simplification extrême du décor, concentrer l'attention du spectateur sur l'expression des idées et des passions. Cette voie est bien celle où Richard Wagner s'était lui-même engagé. C'est lui qui, le premier, a obtenu des chanteurs qu'ils jouent, qu'ils tournent le dos au public quand c'était nécessaire, et qu'ils aient l'air de parler entre eux au lieu de lancer leurs notes vers le lustre en se plantant, la main sur le cœur, face au trou du souffleur. Depuis la reprise des festivals, Wieland Wagner, admirablement aidé par son frère Wolfgang, a remis en scène les dix ouvrages lyriques de son grand-père qui sont restés au répertoire. On peut considérer qu'il va quelquefois trop loin dans la schématisation. La suppression au second acte des *Maîtres* des vieilles rues de Nuremberg ne me choque nullement, mais la disparition des cortèges des Corporations, au dernier tableau, est bien arbitraire et, si elle donne au chœur une amplitude sonore inégalable, elle s'éloigne trop

des indications du livret. Mais ceci dit, maintenant qu'on peut dresser le bilan d'ensemble des réalisations de Wieland Wagner et de son frère, incontestablement, il est largement positif.

Le festival de Munich, qui commence et s'achève quinze jours après Bayreuth et Salzbourg, présente un programme plus vaste et plus éclectique. Cette année, seize opéras ont été donnés : huit Strauss, cinq Mozart, deux Wagner, un Haendel, plus quelques concerts symphoniques. De quoi satisfaire les appétits les plus exigeants et même au-delà car, dans l'œuvre de Strauss, je vois bien quatre ou cinq titres qui resteront mais je doute fort qu'*Arabella*, *La Femme silencieuse*, *L'Amour de Danaé*, *Intermezzo*, triomphent du temps.

Avant la guerre, Munich disposait pour ses représentations lyriques d'un ensemble incomparable de trois théâtres : l'Opéra de la Cour, celui où furent créés *Tristan*, *Les Maîtres* et *La Walkyrie*, le Théâtre de la Résidence, l'adorable salle rococo que Cuvilliès avait construite et décorée dans une exquise harmonie de laque garance et où fut créé l'*Idoménée* de Mozart, enfin le Théâtre du Prince Régent, bâti avant la guerre de 1914, précisément pour les festivals, sur un plan inspiré de celui de Bayreuth. De ces trois salles, seule la dernière est debout, c'est là qu'ont eu lieu toutes les représentations sauf quelques soirées Mozart qu'on a données en plein air à Nymphenburg.

J'ai vu le spectacle d'ouverture, *Hélène d'Égypte* de Strauss, qu'on n'avait jouée nulle part depuis 1940. Le pâle livret d'Hoffmannsthal, trop abstrait et incohérent, surtout au second acte, n'a fourni à Richard Strauss que peu d'occasions de donner libre cours à son lyrisme et sa partition est davantage le produit d'un métier grandiose que de l'inspiration. Une magnifique interprétation avec Léonie Rysanek dans le rôle d'Hélène, et le ténor Aldenhoff dans celui de Ménélas. Paris connaît ces deux beaux artistes par le festival Wagner de l'an passé. Nous louerons sans réserve l'admirable réalisation scénique de M. Rudolf Hartmann : l'intendant général des théâtres de Munich obtient des résultats extraordinaires avec des moyens financiers réduits, je ne vois pas qui pourrait lui être actuellement comparé pour la mise en scène d'opéra, dans le meilleur sens du mot tradition. Personne n'a mieux adapté que lui les moyens les plus modernes à l'interprétation plastique des œuvres du passé. Nous avons été heureux d'apprendre que M. Hartmann viendrait cet hiver à Paris pour monter à l'Opéra-Comique le *Capriccio* de Strauss. Souhaitons que cette visite ne soit qu'une entrée en matière !

JEAN MISTLER

par THIERRY MAULNIER

LES ETENDARDS DU ROI

C'EST seulement dans les derniers jours de septembre, trop tard pour que je puisse en rendre compte avant le mois prochain aux lecteurs de cette revue, qu'ont eu lieu les grandes « générales » de rentrée, celle de l'*Ombre* de Julien Green, celle de *Requiem pour une nonne* de William Faulkner adapté par Albert Camus, celle de la *Profession de Madame Warren* de Bernard Shaw. La plupart des directeurs de théâtres attendent prudemment, pour le grand appareillage dont dépend le sort de la saison tout entière, que les Parisiens rentrés de vacances avec femmes, enfants, chiens et voitures, aient rouvert les persiennes de leurs appartements et retrouvé le cours de leurs habitudes.

Dès le 10 septembre, pourtant, le Vieux-Colombier a rouvert ses portes, alors qu'il eût eu toutes les excuses pour les garder fermées un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire : changement de direction, restauration d'ailleurs très heureuse d'une salle qui, sans perdre l'austérité de sa tradition, a acquis le confort, le moelleux, l'harmonie des tons et des lumières ; enfin, une pièce sérieuse, grave même par sa matière et par sa manière, une pièce à laquelle on eût volontiers conseillé, en raison de son sujet même, d'attendre pour se produire les dates qui repeuplent la rive gauche de ses universitaires et de ses étudiants.

Les Étendards du Roi de M. Costa du Rels se sont donc présentés audacieusement en extrême avant-garde de la saison théâtrale, et la fortune a souri à cette audace, puisque cette pièce d'un auteur nouveau, aussi éloignée que possible de la gaudriole boulevardière et du « théâtre de digestion », a conquis dès le premier soir la faveur du public et remporté à l'heure où j'écris le premier succès de la saison.

Les Étendards du Roi..., le titre est beau. Par les mots même du cantique qui semble guider la marche en avant de toute l'Église militante, *Vexilla regis prodeunt*, M. Costa du Rels désigne l'offensive missionnaire des prêtres-ouvriers, dont on sait la fin dramatique, l'ébranlement, le déchirement, le malaise que cette fin provoqua dans beaucoup de

consciences catholiques. Il s'agit donc d'un drame entre tous actuel, d'un drame qui s'est déroulé sous nos yeux, auquel tel de nos amis a pu être mêlé, dont la grande presse nous a dit, il y a deux ou trois ans, les péripéties finales. Admirable sujet théâtral, dont on s'étonne qu'aucun auteur dramatique avant M. Costa du Rels ne se soit avisé d'exploiter les ressources : la retraite imposée par la hiérarchie aux prêtres-ouvriers — séculiers et réguliers — l'abandon de cette entreprise audacieuse, peut-être téméraire, de réconciliation de l'église avec le prolétariat et de rechristianisation de la classe ouvrière n'ont-ils pas donné lieu à un conflit aussi pathétique que la destruction de la Cité de Dieu des Jésuites du Paraguay, contée par M. Fritz Hochwaelder dans *Sur la terre comme au ciel ?*

Dans ce conflit, qui avait tort ? Qui avait raison ? Je n'ai aucune qualité pour me prononcer selon la perspective qui fut essentiellement celle de l'autorité religieuse qui mit fin à l'expérience. L'œuvre des prêtres-ouvriers, la reconquête par le Christ, comme d'une terre tombée aux mains des infidèles, de la mine, de l'usine, du faubourg, l'alliance renouée entre l'espoir qui n'est pas de ce monde et l'attente terrestre des humbles, la faim de justice, l'office chrétien refaisant le chemin des cathédrales aux catacombes, ces jeunes prêtres partant d'eux-mêmes à la découverte de cet univers inconnu, le monde de l'industrie moderne, se colletant avec le travail manuel le plus rude, bravant toutes les rebuffades et toutes les humiliations... qui n'admirerait ? Qui, d'un autre côté, aurait le droit de considérer comme sans fondement les craintes de l'autorité ecclésiastique quant à une lente et subtile dégradation d'une fonction sacerdotale trop étroitement mêlée au monde ? Dans leur souci d'épouser pleinement la condition, les revendications, les colères, les espoirs d'une classe ouvrière encadrée par le parti communiste, certains prêtres-ouvriers allèrent jusqu'à se mêler à des manifestations anti-américaines au moment de la guerre de Corée. L'action des prêtres-ouvriers ne risquait-elle pas d'aboutir en fin de compte à faire non des ouvriers chrétiens, mais des prêtres marxistes ? Magnifique dans son principe, n'avait-elle pas été imprudemment, maladroitement engagée ? N'y avait-il pas, pour la hiérarchie inquiète, un redoutable argument dans le texte célèbre de Lénine, qui dit qu'un chrétien sera plus sûrement conduit à l'athéisme par la *pratique de la lutte des classes* que par la propagande antireligieuse ?

En fait, les arguments étaient puissants, impérieux de part et d'autre, et peut-être faut-il croire, avec Albert Camus, que les grands conflits dramatiques se reconnaissent précisément à ceci que *tout le monde a raison*, et qu'ils restent éternellement insolubles, insolubles comme la vie elle-même, insolubles comme l'énigme du monde. En tout cas, le rôle de l'auteur de théâtre n'est pas de donner raison à l'un ou à l'autre de ses personnages. Il est de poser un problème et non de le résoudre, d'opposer des volontés, des passions, de nous les montrer dans leur

combat : non de conclure. M. Costa du Rels a écrit un drame à trois personnages principaux : deux jeunes prêtres-ouvriers engagés dans l'action sociale, et le messager, l'émissaire de l'Ordre (il s'agit ici de prêtres réguliers, le conflit étant d'autant plus violent et angoissant si le vœu d'obéissance s'y trouve en péril) qui vient leur signifier l'obligation de mettre un terme à l'entreprise missionnaire. La situation étant posée, une question surgit, qui fait tout le *suspense* de la pièce ; les jeunes prêtres vont-ils se soumettre ? Vont-ils se révolter ? M. Costa du Rels s'efface, il se refuse à approuver la soumission, ou la révolte. Sans doute a-t-il son opinion. Il me semble, quant à moi, deviner que l'enthousiasme des jeunes missionnaires parle plus chaleureusement à son cœur que les austères raisons du messager de l'Ordre, mais il me semble deviner aussi qu'il est catholique et qu'en tant que catholique il choisirait, quant à lui, l'obéissance. Quoi qu'il en soit, nous autres, spectateurs, au baisser du rideau, les pièces du procès en main, nous sommes libres de notre choix. Je crois que ce respect du libre-arbitre du spectateur est, sinon indispensable, du moins souhaitable dans toute œuvre dramatique. C'est au spectateur, non à l'auteur, de conclure. Cette objectivité me paraît éclater dans l'ouvrage de M. Costa du Rels, ce qui fait que je ne suis pas d'accord avec ceux de mes confrères qui ont vu dans *Les Étendards du Roi* une pièce à thèse.

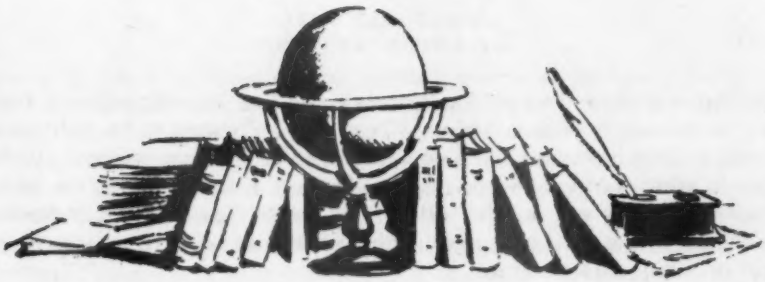
Trois actes. Un seul décor : une pauvre chambre meublée à laquelle le décorateur, M. Jacques Marillier, dont le talent s'affirme de façon de plus en plus vigoureuse et personnelle depuis deux ans, a su donner par l'opposition des noirs et des blancs, par le rythme des lignes fuyantes, par la perspective ouverte sur un paysage d'usines, la vérité irréelle d'une eau-forte. Cette chambre est celle d'un prêtre-ouvrier qui travaille comme fondeur dans l'aciérie voisine, Jean-Pierre Cramail. Nous verrons apparaître, au cours des actes, quelques-uns de ses « camarades », un ouvrier communiste qui a commencé par le détester, une petite assistante chrétienne qui l'aide de son mieux dans son action sociale. Mais ce Philippon, cette Martine, s'ils sont plus que des silhouettes, n'interviennent pourtant qu'en contrepoint de l'action véritable. Car la pièce de M. Costa du Rels ne traite que secondairement des rapports du prêtre-ouvrier avec le milieu où se développe son action. Son vrai sujet, tel qu'il apparaît dès le milieu du premier acte avec l'entrée du Père Laboureur, c'est le conflit des prêtres-ouvriers avec la hiérarchie. Avant la fin du premier acte, nous sommes fixés. La sommation de l'Ordre — sommation qui ne fait que refléter la décision de Rome — est catégorique et sans appel. Les prêtres-ouvriers doivent, sous peine d'exclusion, renoncer à la tâche commencée, abandonner les âmes dont ils avaient pris la charge, et rentrer dans leur couvent.

Jean-Pierre Cramail, après un long déchirement, est prêt à se soumettre. Mais il ne parviendra pas à entraîner dans cette soumission son ami Luc de Restoris, qui fut pourtant autrefois le disciple le plus

cher du Père Laboureur. Au terme d'une crise où il aura failli perdre la foi, Luc de Restoris acceptera l'exclusion et partira vers Marseille pour rejoindre un autre insoumis et créer un phalanstère chrétien de dockers. Au milieu de la nuit, dans la chambre solitaire, le Père Laboureur viendra livrer à Jean-Pierre Cramail le dernier combat. Peut-être — je dis peut-être, car je ne suis pas sûr que l'action terrestre, la lutte sociale, la *propagande* religieuse par la présence et par l'exemple n'aient pas effacé dans une certaine mesure chez un Jean-Pierre Cramail le sentiment de la vertu proprement surnaturelle du sacerdoce — peut-être le jeune prêtre sera-t-il soutenu, dans la déchirante épreuve de l'obéissance, par la pensée que sa douleur elle-même est rédemptrice, que c'est seulement *selon les apparences* qu'il abandonne les âmes auxquelles il s'était voué, que c'est de son sacrifice, et non de son apostolat, que Dieu avait besoin.

M. Costa du Rels a eu le très grand mérite de ne céder à aucun moment aux tentations du débat idéologique et théologique, de sentir que sa pièce ne devait pas être une bataille d'arguments, mais une confrontation d'êtres humains. L'*humanité*, c'est peut-être la qualité dominante de cette pièce, et c'est avec humanité, avec une exceptionnelle humanité que les acteurs la jouent. La distribution est, en effet, parfaite. Les rôles des deux jeunes prêtres-ouvriers sont tenus par deux comédiens qui se sont révélés avec éclat au cours des derniers mois, Christian Alers, plus chaleureux, plus coléreux, plus spontané, et Pierre Pernet, plus ravagé, plus tourmenté. Lucien Nat fait, dans la très belle scène finale, apparaître la grandeur de l'Église éternelle à travers les objurgations paternelles d'un modeste envoyé de l'Ordre. Arlette Thomas, excellente comédienne, joue le rôle touchant de Martine avec une justesse et une sensibilité très remarquables ; André Lacombe a la rudesse et la tendresse de Philippon, et Mme Marcelle Géniat dessine en traits très personnels une silhouette de logeuse indiscrète qui, jouée par une comédienne de moindre talent, eût pu passer presque inaperçue.

THIERRY MAULNIER



PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

MONTHERLANT

Montherlant a écrit vers 1930 un roman, *la Rose de Sable*, dont il n'avait jusqu'à ce jour publié qu'un épisode : *l'Histoire d'Amour de la Rose de Sable* [1]. Du reste de l'ouvrage, demeuré inédit, il tire aujourd'hui quelques chapitres, soit un petit volume édité sous le titre : *les Auligny* (Amiot-Dumont). Une bonne partie du livre reste encore en tiroir. Ce procédé de publication par fragments successifs est bizarre : il a vraisemblablement pour cause une « question d'opportunité politique ». D'après les pages publiées, on peut croire que le vrai sujet est l'incompréhension réciproque des Français et des Arabes, *la Rose* est algérienne.

J'imagine que l'auteur avait dépeint dans son livre certains représentants de la civilisation occidentale qui laissaient beaucoup à désirer du point de vue de la dignité. Le rappel à l'ordre que suggéraient ces erreurs aurait été utile il y a vingt-cinq ans. Depuis lors la situation a évolué : aujourd'hui les crimes commis par les révoltés, le fanatisme musulman ne permettent plus d'évoquer certains incidents, sans suggérer des interprétations partisanes et des conclusions hasardeuses que l'auteur ne tiendrait pas en l'espèce à endosser.

La Rose de Sable sera publiée intégralement un jour : d'après ce que Montherlant nous en livre déjà (voir par exemple ce qu'il écrit de l'attitude des Arabes en face du pardon), je pense qu'elle mettra en

1. Voir *Revue de Paris* d'avril 1954.

lumière une cause d'erreur fondamentale que l'on pressent, même si l'on n'a jamais mis le pied en Afrique ; lorsque des Français et des indigènes intelligents et de bonne foi, c'est-à-dire ceux de qui l'on pourrait attendre le salut, sont en présence, leurs idées sur le monde et la vie sont, dans ce qu'elles ont de plus subtil, c'est-à-dire d'essentiel, si radicalement différentes qu'il n'est pas un échange de vues — voire un accord — qui ne masque un malentendu.

Ce que Montherlant nous donne aujourd'hui dans les *Auligny*, ce sont surtout des portraits. Ils sont très beaux, et l'on en voit rarement de si passionnés. Le goût que Montherlant peut avoir de la grandeur se double, on le sait, d'une incroyable faculté de mépris. En évoquant les parents du lieutenant Auligny, Montherlant décrit comme on massacre. Louis Auligny, le père, lâche, paresseux, stupidement ratiocineur, passe pour un fonctionnaire honnête ; c'est que les occasions et le courage lui ont manqué pour révéler qu'il pouvait être un escroc ; sa femme, qui croit vivre dans le sublime, associe frénétiquement vanité et mesquinerie : les guerres, les hôpitaux, les œuvres lui permettent de composer au mieux un personnage de noble bienfaitrice qui est parfaitement odieux.

Le dédain suscite chez Montherlant un sens aigu du comique : les traits de caractère de ses personnages nous paraîtraient ce qu'ils sont et ce qu'il a voulu, d'une drôlerie irrésistible, si le chant de guerre entonné par l'auteur — la charge contre les médiocres — ne révélait une impatience, une hostilité si furieuse que c'est finalement vers le romancier qu'on se tourne avec étonnement. Quel vociférateur ! quel pamphlétaire ! quel Savonarole ! On ne songe plus à peser la valeur du témoignage, on admire le talent. Quitte à trouver que lorsque Montherlant passe des cas particuliers aux généralités, il force la note. Par exemple lorsqu'il écrit « *Un Français qui est racé* (généreux, délicat, de « qualité excellente ») *fait aujourd'hui une figure si dissonante aux yeux des nouvelles générations qu'elles se refusent d'abord à le croire Français* ».

On touche là du doigt les erreurs ou les exagérations auxquelles conduisent vite les beaux emportements. Il y a pourtant du plus fin dans maintes observations psychologiques dont Montherlant a nourri ses personnages. Il les veut complexes, ce qui, même lorsqu'on parle des gens simples, est probablement une attitude sage. Son portrait du colonel Roger, par exemple, est étonnant. C'est un chef remarquable, qui a mené « *une vie de compétence, de devoir et de haute dignité* », mais on le voit au cours d'une visite rendue au bordj que commande Auligny, prodiguer des remarques absurdes ou vulgaires. Attitude que Montherlant analyse avec pénétration « *Dans le même temps où il jugeait qu'il n'était pas apprécié à sa valeur, le colonel était convaincu que sa supériorité ne faisait de doute pour personne, ce qui lui permettait de satisfaire à la fois, en une contradiction qui semble le comble de l'absurde, mais*

qui n'est pas exceptionnelle dans les fantasmagories de l'âme, ces deux besoins l'un et l'autre aussi inhérents à la nature humaine : la manie de la vanité et la manie de la persécution. »

Quand il pousse ainsi des oppositions de ce genre, Montherlant s'expose parfois, d'ailleurs, à de sérieux dangers. M. Combet-David, orientaliste, qui paraît également dans les *Auligny*, se révèle dans ses travaux un esprit borné, un commentateur ridicule et un malhonnête homme. Mais quand il se présente à l'Institut, il devient, de cuistre condamnable, « cuistre à caractère ». « *Il avait une conception qui est peu répandue : il estimait qu'aller prier un homme, qui souvent vous est très inférieur, de daigner vous juger son égal, c'est une démarche qui n'est pas compatible avec l'honneur, quelle que soit l'illustration des personnages qui de tout temps l'ont trouvé bon, et quand l'univers entier se lèverait pour vous convaincre que vous vous trompez* ». Ces réflexions émanant d'un homme qu'on n'a vu commettre que des bassesses étonnent. « Pourquoi non ? » demande Montherlant. Evidemment, mais j'ai plutôt l'impression que l'auteur a saisi l'occasion d'attribuer à ce cuistre, parce qu'il l'avait sous la main, des réflexions très personnelles.

Tels sont les petits inconvénients d'un tempérament trop chaud. L'artiste crève la toile pour laisser passer sa tête. Tant pis ! l'œuvre finit par se recoller — et puis il est des écrivains de premier rang à qui l'on ne saurait mieux demander que d'être, avec ce que cela peut susciter d'incidents un peu surprenants, eux-mêmes.

NOEL DEVAULX

— *Bal chez Alféoni* (Gallimard) est un remarquable recueil de nouvelles qui tiennent toutes du conte fantastique et du poème en prose. L'auteur, Noël Devaulx, a un sens aigu du mouvement et de la musique des mots ; il donne à ses récits une forme littéraire raffinée propre à accentuer, par des effets calculés, l'étrangeté de ses compositions. Elles font songer à la fois à certains récits nervaliens et au travail des ciseleurs sur gemmes. Sainte-Beuve prétendait que Baudelaire avait ouvert un nouveau comptoir littéraire dans un kiosque chinois ; c'est dans une sorte de palais de l'imagination, analogue au mantouan Palais du Té, que Noël Devaulx nous invite à pénétrer, chaque salle enfermant dans quelque décoration baroque imprévue, une atmosphère différente faite de reflets irisés qu'on croirait jaillis de lames de cornaline ou d'agate.

Alféoni est un romancier que le public ne lit guère, mais dont on peut imaginer, d'après ce qui nous en est dit, qu'il ressemble, ne fût-ce que par son art des suggestions cruelles, à Villiers de l'Isle-Adam. Il vit à l'écart et on ne le rencontre jamais dans les milieux littéraires. Un lecteur, que nous appellerons Guido, a désiré le connaître et obtenu de lui un rendez-vous. La maison d'Alféoni, située dans un lointain faubourg, n'est pas aisée à atteindre ; en nous y conduisant par des voies désertes,

dont la morne bizarrerie aurait pu tenter Utrillo ou Dali, l'auteur suscite si adroitement une impression d'irréalité que parvenus à la porte de l'écrivain nous avons déjà la confuse impression d'avoir pris pied dans un autre monde. Mais il apparaît que notre faculté d'étonnement est loin d'être épuisée quand, ayant pénétré chez Alféoni à la suite de Guido, nous voyons celui-ci s'avancer au milieu d'une vaste salle où des couples costumés dansent sous le feu de réflecteurs dissimulés derrière des grilles. On voudrait citer ici quelques pages d'une rare puissance suggestive où l'auteur, en décrivant les danseurs infatigables et silencieux, réussit à brasser si bien les êtres et les apparences, l'ombre et la lumière, le présent et le passé, et, suivant dans leurs dessins les jeux des violons de la basse et de l'alto, à évoquer si fortement le bonheur et l'angoisse, que cette fête semble bientôt le symbole même d'une vie où, à l'ombre d'invisibles barreaux, on poursuit implacablement le plaisir sous la menace de la douleur et de la mort.

Que ce soit là une évocation du monde qu'Alféoni cherchait à fixer dans ses livres, c'est ce dont l'adresse de l'auteur, bien qu'il garde sur ce point le silence, ne permet pas de douter, et, lorsque dans une zone d'ombre d'où ces danseurs costumés, ces danseurs « *aux yeux de bêtes* », se tiennent soigneusement écartés, on finit par percevoir que le sol est maculé d'une boue rouge et grasse, on n'hésite pas davantage à comprendre que le corps de l'écrivain est là, Alféoni, piétiné, massacré par les êtres auxquels il s'était attaché à donner la vie.

Ce récit qui aurait pu donner si aisément dans le clinquant fait naître une sorte de stupeur. Le sentiment de gaîté inexorable, de luxe et de sauvagerie, de vigueur et de préciosité qui s'en dégagent se grave aussi vivement dans l'esprit que la certitude de n'avoir pas eu affaire à une invention gratuite mais à une image aussi vraie dans sa spontanéité de rêve qu'un spectacle de la rue.

C'est à pousser insensiblement son récit du réel à l'irréel que s'attache l'auteur dans ses nouvelles. Elles nous font accéder à un monde fantastique, le passage étant, avec art, rendu presque insensible. De ce point de vue j'admire particulièrement l'*Aquarelle*. « *Un ami m'a offert une petite aquarelle que j'ai placée en face de mon lit...* » L'auteur décrit minutieusement ce tableau : un paysage, quelques maisons, des personnages... et bientôt le lecteur s'avise qu'il a, sans même s'en apercevoir, pénétré au cœur du paysage, qu'il y est entouré par des êtres vivants, qu'il les écoute et qu'il leur parle — ce qui représente, curieusement, la contrepartie d'un vieux récit chinois qu'on se souvient peut-être d'avoir lu dans Lafcadio Hearn : un peintre travaillait devant l'Empereur de Chine et, touche après touche, faisait surgir sur sa toile une plaine inondée — et cela avec tant de vérité que l'eau jaillissait à flots puissants hors du tableau et envahissait toutes les salles du palais.

Qu'il y ait dans ce conte quelque maniérisme et que par ses savants calculs il s'apparente au trompe-l'œil, on ne le nie pas. Mais ce n'est

que la conséquence extrême du dessein de l'auteur, qui, ayant choisi le monde des décors et de l'irréel, sait donner la solidité de la vie à la pure fiction. On voit bien, certes, qu'il s'amuse lui-même parfois de sa virtuosité : par exemple dans un récit ironiquement intitulé « *De notre envoyé spécial* » où il transpose avec tant de subtilité les impressions d'un reporter qu'on a du mal à comprendre que la somme de ces notes qui paraissent décrire des vitraux, des tapisseries ou des pièces d'orfèvrerie représente simplement la ville de Rome. Mais ce qu'il y a d'ironique dans un pareil exercice ne doit pas tromper sur la signification de l'ensemble du livre. Il ne peut être tenu, en dépit de l'apparence, pour un divertissement gratuit, un amusement de décorateur ; il traduit un intense et très spontané désir de saisir, au travers du rêve, l'essentiel des sentiments humains — et cela en s'éloignant de toute littérature qui se veut antilittéraire. Sur ce plan on peut rapprocher Devaulx de Julien Gracq et de Pieyre de Mandiargues. Mais dans *le Bal chez Alféoni*, il y a aussi une sourde intention politique et la conclusion informulée de certains de ces récits est qu'il vaut mieux s'installer dans des tours d'ivoire que préparer l'avènement des cités de robots.

ANDRÉ BEUCLER

Après avoir longuement flâné dans Paris en compagnie de Léon-Paul Fargue, André Beucler, depuis la mort de son ami, continue, seul, la tradition inaugurée par Mercier et Rétif de la Bretonne. Le roman qu'il publie, *Charmante* (Grasset) plus encore qu'un roman-roman (qui donnera décidément la définition du genre ?) semble une rêverie née au cours de longs vagabondages autour de la Cité et du Jardin des Plantes. La Cité ! Beucler ne peut se tenir, après plusieurs autres, de filer une élégie sur l'île « d'avant le baron Haussmann », l'enclos sacré qui abritait encore sept basiliques, l'ancien Evêché, le vieil Hôtel-Dieu et maintes ruelles capiteuses dont la disparition ne devait plus laisser subsister au milieu d'une steppe de bitume qu'une cathédrale solitaire et fortement reconstituée. Mais il a des attendrissements aussi devant les petits carrefours « *aux airs d'album de famille* », les « *douces assemblées de fenêtres* » et les « *vieux quartiers d'hôtels* ». Errant voluptueusement au milieu de ce vieux Paris « *aux émanations subtiles, aux chuchotements intimes* », il imagine, au rythme de son propre pas, de petits romans, ceux qui pourraient naître de ses rencontres avec les hommes, car s'il est attentif au décor, il compte beaucoup aussi, en vrai chasseur d'aventures, sur les surprises que peuvent prodiguer les passants.

C'est à ce titre qu'on le voit suivre dans la rue un homme d'âge dont le visage, romantique et ibsenien, a éveillé aussi fortement sa curiosité que si on lui avait présenté la boîte de Pandore. En fait le suiveur se nomme ici Jean-Jacques et c'est un jeune journaliste de vingt-cinq ans. Mais on n'en peut douter : Jean-Jacques est bien André, toujours jeune

en effet, et optimiste, et cherchant des trèfles à quatre feuilles dans la flore humaine.

En suivant ce sexagénaire mystérieux, Beucler, il fallait s'y attendre, rencontre une jeune femme d'une beauté rare. Des fournisseurs bavards ne lui cacheront pas qu'elle se nomme Pauline Hessert. Et comme le hasard est parfois complaisant, il se trouve qu'elle tient le premier rôle dans la vie de l'homme que Jean-Jacques ne cesse pas de poursuivre. Ainsi l'enquête entreprise aura un double but : satisfaire les curiosités du jeune homme qui s'est mué par dilettantisme en policier, et lui assurer, quelque jour, la possession d'une jeune femme ravissante.

Dès lors Beucler brasse avec tranquillité le possible et l'invraisemblable : le sexagénaire est un conseiller d'ambassade, Richard Jonte, qui un jour a été las de la vie mondaine. Ce n'est pas cela, certes, qui est incroyable, ni qu'ayant quitté les siens et ses amis, bref opéré une totale disparition du style Salavin, Jonte se soit voué à l'admiration, au culte exclusif de Pauline Hessert, aperçue un jour au bout d'un jardin de Bourges. On voit des décisions plus étonnantes. Mais pourquoi, après cela, Jonte a-t-il éprouvé le besoin de demander à un agent de l'Intelligence Service de faux papiers qui lui ont permis de vivre, très mystérieusement, dans une maison meublée du côté du Boulevard Richard-Lenoir, alors que personne ne songeait sérieusement à le chercher et moins encore à le traquer ?

Pourquoi ce Jonte encore qui se défend si âprement de la curiosité des bommes, accepte-t-il, dès qu'il est en présence de Jean-Jacques, de lui conter toute son histoire ? A ces questions-là et à beaucoup d'autres, on ne peut répondre que ceci : Beucler ne se soucie pas d'ajuster avec précision les divers éléments de son récit, il les livre comme des fragments d'histoires qu'il s'est contées à lui-même avant de les fixer sur des personnages auxquels il a laissé, comme Supervielle à certains de ses héros, toute liberté d'être obstinés, puérils et inconséquents.

Débarrassé du souci des justifications, l'esprit du lecteur ne proteste pas contre les divers personnages de convention que l'auteur prend à son service et accepte de ne plus songer qu'à cette aventure, bien faite pour toucher les cœurs sensibles, du haut fonctionnaire des Affaires Étrangères, qui dégoûté de tout et prêt à des décisions sublimes (entrer à la Trappe ou s'installer dans la forêt vierge) s'est contenté, dans l'intervalle de graves réflexions poursuivies dans une petite chambre, de rencontrer pendant cinq ans une fois par semaine, sur un banc de square, une femme incarnant, à ses yeux, toute la beauté et toute la grâce (Quelle ne soit pas aussi toute l'intelligence, il semble s'en soucier fort peu).

Ainsi après avoir suivi, grâce à un chauffeur de taxi romantique, un vieux journaliste qui connaît la société de Paris mieux que le préfet de police et quelques autres comparses fantomatiques, le développement

d'une nonchalante recherche policière, nous trouvons au cœur du Paris des truands une fort édifiante idylle.

Plutôt que « *Charmante* » le titre de l'ouvrage devrait être « *Songes d'un piéton de Paris* ». On comprendrait tout de suite qu'il faut lire cet aimable roman en tout abandon d'esprit comme on regarde glisser des nuages. Il est vrai que ce qui n'est pas dit sur la couverture se comprend à la dixième page, ce qui permet d'être touché par le charme de ce récit à la fois compliqué et délibérément naïf.

MAURICE DRUON, DRISS CHRAIBI, LILIANA MAGRINI

Maurice Druon, en écrivant *l'Hôtel de Mondez* (Julliard) s'est diverti à évoquer dans le cadre d'un vieil hôtel marseillais une famille aristocratique, naguère riche, aujourd'hui à peu près ruinée, qui semble avoir pris à cœur de fabriquer des types vigoureusement originaux. Au premier étage le chanoine de Mondez accumule depuis trente ans des travaux patients sur la syntaxe latine, la civilisation phénicienne et les églises de Provence. La principale occupation de Mlle Aimée, sa sœur, vieille fille de son état (et cela depuis longtemps) est de soigner le chanoine et de terroriser la bonne, Thérésa. Le comte Wladimir, neveu du chanoine, se consacre, sans quitter sa chambre, à la fabrication d'elixirs de jeunesse qu'il tire de graines de melon et de pépins de fruits. Il feint d'ignorer les activités de sa femme, la comtesse de Mondez, qui, à quarante-cinq ans, étonne encore par ses grâces 1900 quelques voisins momifiés et consacre, en fin d'après-midi, ses élans amoureux à l'élégant Saint-Flon.

On s'attend à voir ce groupe archaïque soudain bouleversé par une de ces tourmentes, chères à Feydeau, où l'amant en caleçon saute affolé de placards en salles de bains, tandis que des ouvriers plombiers accourus pour quelque réparation organisent une chasse à courre d'appartement, dont une dame plus ou moins dévêtue est le gibier. Dans le roman de Druon, ce n'est pas tout à fait cela, mais enfin nous assistons bien à un éclat amoureux provoqué par Loulou, le fils de la comtesse, jeune idiot timide et libidineux qui a réussi à engrosser la bonne, dans le temps même qu'il courtisait, avec de fortes chances de succès, Marie-Françoise Asnais, héritière encore vierge des huiles et savons Asnais.

Il faut rendre cette justice aux Mondez : ils songent d'abord à marier Loulou et la bonne, mais le chanoine, qui, l'œil fixé sur les Phéniciens, devine sans quitter sa bibliothèque tout ce qui se passe dans la maison, trouve une solution mieux adaptée aux prétentions de la famille. La puritaine et tracassière Mlle Aimée sera contrainte par son frère d'adopter l'enfant de la bonne, tandis que le stupide Loulou épousera à grand éclat l'héritière des savons.

L'aventure est contée avec un sourire par un écrivain qui sait fort

bien que ses personnages sentent la naphtaline, mais les a voulus tels, étant, non sans raison, convaincu que dans une société ancienne comme la nôtre, beaucoup de personnes, et d'âges divers, répandent cette odeur-là. Et l'on se dit qu'après tout il est légitime d'évoquer des Mondez puisqu'ils existent et qu'ils se prêtent avec une complaisance particulière à la mise en place de vaudevilles romancés. Rien n'est d'ailleurs forcé dans le montage de cette aventure, les répliques sonnent juste, les scènes « à faire » sont bien menées et l'on trouve plaisir à l'évocation de ces marionnettes dont l'histoire aurait pu s'inscrire sous le titre choisi jadis par Fogazzaro : *Un petit monde d'autrefois.*

— En ouvrant après cela le dernier roman de Driss Chraibi, *l'Ane* (Denoël), on sentira fortement que ces bulles de passé, où l'on n'est préoccupé que de préserver sa tranquillité, sont fortement menacées. (On s'en doutait, il est vrai). Atténuez le ridicule des Mondez, faites leur une injection de pathétique, attachez vous à leur culte du passé, à leur volonté de se cramponner à un décor familier qui se disloque et vous auriez des raisons de penser à cette admirable *Cerisaie* de Tchekhov qu'encercle — et finalement engloutit le ras de marée révolutionnaire.

Driss Chraibi, qui a trente ans, est né au Maroc. Il a déjà écrit deux romans, *Le Passé Simple* et *les Boucs*, sur les Arabes vivant au Maroc et en France. *L'Ane* nous ramène en terre africaine, mais nous ne savons que trop à quoi nous en tenir sur la solidarité des peuples méditerranéens. Moussa est un vieux barbier ; sa pensée rudimentaire et résignée ne diffère en rien de celle des barbiers du XIIIe siècle, ses ancêtres. Soudain une force l'entraîne qui l'arrache à ses somnolences et à son oasis. Le monde change, il faut que cet homme parte, qu'il agisse. Moussa prend donc le train pour le Nord, poursuivi par son vieil âne qui lui présente sa tête amicale, à chaque station, jusqu'au moment où il se fait écraser par la locomotive.

L'étonnante vélocité de cet animal éclaire, dès les premières pages, sur la nature du récit. Il est symbolique, mythique — et par surcroît traversé de grands récitatifs, obscurs et puissants, de style prophétique. L'esprit de l'auteur emporté par le souffle de l'inspiration, brouille les scènes et les personnages, du moins à nos yeux d'Occidentaux, assez fortement pour que l'on ne suive pas sans effort la trame de l'histoire. On finit néanmoins par démêler avec une suffisante clarté que Moussa, représentant l'Arabe qui s'éveille d'un sommeil séculaire, se lance, comme ses compatriotes, dans ce monde de violence et de tumulte qu'est l'Afrique du Nord d'aujourd'hui.

Dans quelle mesure l'auteur lui-même participe-t-il à ce délire ? Son livre laisse des doutes, il semble pourtant déplorer les excès des masses et chercher, comme son Moussa, à se rapprocher des individus plutôt que des « *hommes-foule* ». Moussa, d'ailleurs, ne réussit pas à gouverner sa propre conduite : lancé dans l'action il devient un politicien, un meneur, un soldat, et se laisse ainsi entraîner jusqu'au jour où soudain la foi

lui manque, ce qui lui vaut d'être aussitôt massacré par la horde qu'il dirigeait.

Faut-il penser qu'aux yeux de Driss Chraibi, l'âne qui désirait garder Moussa dans son oasis et son XIIIe siècle avait raison ? Je n'ose le dire, mais ce qui nous intéresse le plus dans ce livre obscur, parfois irritant, mais non sans beauté, c'est ce qu'il peut expliquer de l'exaltation meurtrière à laquelle les révoltés d'aujourd'hui sont en proie. Or, à écouter Driss Chraibi, il semble que le fanatisme implacable de la plupart des fellaghas ne soit inspiré par aucune volonté précise, aucun espoir précis. C'est une frénésie irraisonnée, une grande terreur aussi (analogue à celle de l'An Mille) qui, à la voix des agitateurs, pousse la plupart de ces hommes en avant. La religion n'est peut-être pas pour eux l'aiguillon le plus puissant et sans doute les journalistes et les essayistes n'ont pas tort qui insistent sur la facilité avec laquelle les Tunisiens viennent d'accepter la confiscation des biens religieux (habous) par leurs nouveaux maîtres, et sur l'antagonisme qui subsiste, en dépit de l'apparence, entre les vieux musulmans égyptiens et ce boute-feu universel qu'est Nasser, lequel n'*islamiserait* qu'en apparence ses desseins économiques ou militaires. Dans la mesure où l'on peut interpréter valablement le livre de Driss Chraibi, dans la mesure aussi où il peut être tenu pour un témoignage fidèle (en dépit de sa forme lyrique ou épique), ce serait presque uniquement à l'explosion de très confuses aspirations *politiques* que nous assistons, la politique revêtant, pour les masses d'Afrique, la forme, l'acuité et l'imprécision de la passion mystique. Avec cela, suivant un exemple qui vient de loin, les Arabes réussissent à faire couler beaucoup de sang en hurlant « Voici les traîtres » sans savoir exactement ni qui a trahi, ni ce que l'on a trahi.

— Nous regagnons un domaine plus paisible avec le *Carnet Vénitien* de Liliana Magrini (*Gallimard*). Ce journal, qui rassemble des notes et croquis inspirés surtout par la Venise du temps où les étrangers ne sont pas là, la Venise d'hiver et de printemps, a été célébré déjà avec un chaleureux enthousiasme par quelques critiques. L'auteur, de nationalité italienne, écrit un français assez pur et l'on ne peut nier la délicatesse de traits de certaines de ses esquisses. Il paraît cependant difficile de ranger ce livre parmi les ouvrages importants. Agréable sans doute un médaillon comme celui-ci :

Le beau soleil de midi a généreusement fait cadeau à la ville de joyeux éclats d'ombre à côté de quelques briques saillantes, de quelques écaillures du crépissage. Un cadeau royal, pour une journée d'hiver vénitien.

Mais vaut-il d'être logé dans un grand blanc de page comme une pierre précieuse sur un écrin ?

La subtilité de l'auteur paraît souvent un peu appliquée. Ecoute-t-elle la litanie d'un marchand d'habits elle songe aussitôt à *certains mouvements des mélodies de Monteverdi, où le chant d'amour le plus pur enfin atteint, se replie sur une note dont on ne saurait dire qu'elle le*

brise, mais qui le retient, et sépare l'amour de son objet même ; de tout objet.

C'est beaucoup d'orfèvrerie autour d'un cri de la rue. Et l'on pense que l'auteur va aussi un peu loin, du côté du précieux, quand il voit les loges d'un théâtre « *éclater de corolles de visages et de mains tendues comme, entre de petits nuages ronds, les cercles paradisiaques d'une peinture du* XVIII*e siècle* ». Mme Liliana Magrini tient à notre disposition une réserve trop abondante d'images jolies. Lorsqu'elle expose ses idées elle s'en tient volontiers aux déclarations « de connivence » comme si le lecteur était depuis longtemps d'accord avec elle sur les divers articles de son esthétique personnelle. On ne se sent pas fort avancé pourtant lorsqu'elle écrit « *Venise n'existe pas. Voilà tout son secret* ». Cela mériterait des explications et celles qui suivent ne sont pas moins vagues que la proposition initiale « *Non Venise n'est pas un rêve : loin de là, c'est un très lucide mensonge* ». Soit, mais en quoi ?

Plus, intrigué par les louanges qu'il suscite, je relis ce livre, plus il me semble déconcertant « *Comment Venise pourrait-elle connaître la Renaissance dans son sens essentiel qui est pour tout Italien, toscan, et que le nombre régit ?* » demande Mme Magrini. Mais elle ne révèle pas ce *sens essentiel*, ce qui paraîtrait d'autant plus souhaitable qu'un critique aussi fin que Berenson a pu écrire après des années de réflexions et d'études sur l'art italien : « *L'école vénitienne est l'expression la plus complète et la plus épanouie de la Renaissance, elle nous fait pénétrer dans le génie d'un âge dont le charme éternel est celui de la jeunesse.* »

La subtilité de Mme Magrini corrode ses propres affirmations : après avoir appris que la « rigueur du nombre » était refusée aux Vénitiens, nous lisons : « *La rigueur vénitienne joue autrement, en des abandons subtils et surveillés dont la mesure prend des apparences de ruse. Elle est tout inscrite dans ces longues suites de murs à la souplesse d'étoffe, contournant doucement la démarche* (?) *des routes de terres et d'eaux, etc.* » La phrase continue encore longuement évoquant des sinuosités, des effritements et des festons et nous éloignant de plus en plus de cette idée de rigueur posée avec autorité en tête du couplet.

Ce livre, qui a ses grâces, propose au lecteur une guirlande d'énigmes.

JOURNAL DE LÉAUTAUD (III) LETTRES A MA MÈRE

Le troisième tome du journal de Léautaud, (Mercure de France) — qui porte sur les années 1910-1921 — n'est pas fait pour modifier sensiblement le jugement que les écrits précédents permettaient de se former sur les goûts et le caractère de cet écrivain. Aigri, parce que pauvre (*je suis habillé de vêtements en loques, j'ai des souliers percés*) ; parce que les femmes ne s'intéressent pas à lui (passant près de Léautaud dans un couloir de théâtre une femme murmure assez haut pour

qu'il entende : « *Qu'il est laid !* ») ; parce qu'il ne réussit pas à écrire de livres (je ne suis « *qu'un anecdotier, un mémorialiste* »), le secrétaire du *Mercure de France* continue de recueillir avec avidité les potins du monde littéraire qui passent par son bureau — et de préférence les potins malveillants.

Ses chroniques dramatiques continuent de lui faire beaucoup d'ennemis, mais il ne cesse d'affirmer qu'il s'en soucie peu, ayant décidé qu'il trouvait beaucoup de plaisir à être féroce — et confessant dans son journal qu'il aime à « *dire des méchancetés, à piquer les gens, à faire rire à leurs dépens, à montrer leurs ridicules* » ou encore « *qu'il faut qu'il démolisse, qu'il soit contre* ».

Il est fort agacé, à l'époque, par les différends qui naissent entre lui et son directeur. On l'avait vu jusqu'alors ménager Vallette ; vers 1914 il commence à trouver que c'est un *faux bonhomme*, qui se soucie peu de son métier, ne lit pas sa propre revue, ni quelque livre que ce soit — affirmation d'ailleurs démentie par maintes remarques que Léautaud lui-même consigne dans son journal. Il est pourtant quelques personnes qui réussissent à conserver sa sympathie : André Billy, Apollinaire, Marie Laurencin — et, à la mort de Rémy de Gourmont, il écrit plusieurs pages, qui, compte tenu de son vocabulaire, peuvent passer pour refléter une certaine émotion.

Néanmoins, il faut en convenir, quelles que soient les raisons qu'il nous donne de ne l'aimer point, on éprouve pour lui toujours (ou presque toujours) une sourde sympathie, non seulement parce qu'on le sent malheureux, mais parce qu'il y a dans tous ses récits un mouvement de naturel, une sincérité, quelques ombres de naïveté aussi, qui rapprochent de lui. Dans le temps même qu'on le trouve odieux il amuse et l'on regrette de ne s'être jamais trouvé en situation de l'aider. Il y a souvent en lui du faux enfant terrible, et sous les lazzi de l'implacable railleur on devine souvent la plainte de l'écorché.

La guerre de 14 est pour lui l'occasion de grands mouvements d'exaltation. Antipatriote, antimilitariste, il délire de fureur lorsque France ou Gourmont font profession de sentiments nationaux. Il ne semble pas, d'ailleurs, avoir une conscience très nette des drames qui se jouent, et pendant les mois les plus tragiques de la guerre il s'enfonce si profondément dans la lecture d'ouvrages du XVIIIe siècle qu'il est tout étonné, s'apercevant dans la glace, de ne pas se voir habillé comme Diderot ou Valmont.

On sait que s'il parle beaucoup de gens de lettres dans ce *journal littéraire*, il aborde rarement un sujet littéraire ; cette attitude ne se modifie guère dans ce nouveau volume, mais chaque fois qu'il porte un jugement sur le style d'un auteur, c'est un jugement juste et parfaitement dégagé des engouements de l'époque. Mais d'idée profonde sur une œuvre ou un homme on ne lui en voit presque jamais formuler. Il est,

somme toute, en avance sur son époque : les hommes l'intéressent plus que les écrits.

Bien entendu ils l'intéressent beaucoup moins que les bêtes, auxquelles il continue de se consacrer. Si l'on s'acquiert des mérites en nourrissant des chats abandonnés, Léautaud doit être aujourd'hui très près du Seigneur — on le voit même manifester à l'égard des chiens des délicatesses qu'il n'a pas à l'égard des hommes. On ne lit pas sans étonnement la relation d'une conversation qu'il eut en 1913 avec André Billy. Léautaud venait de perdre un chien, Span « *Vous avez bien fait de perdre Span*, lui dit Billy. *Cela vous a fait écrire une bien belle page* ». Léautaud est profondément scandalisé — et nous stupéfaits de sa réaction, car nous savons fort bien que la taquinerie de Billy était amplement justifiée par les idées que Léautaud n'avait cessé de professer sur le bon emploi littéraire des événements de la vie intime.

Il n'y a pas à revenir sur l'usage que Léautaud fit dans son œuvre de la mort de son père, Firmin Léautaud, le souffleur du Français, mais le tome III du *Journal* et surtout les *Lettres à ma Mère* que l'on vient de publier révèlent une autre aventure qui risque d'écarter définitivement de Léautaud beaucoup de lecteurs.

« *Ma mère m'a planté là trois jours après ma naissance* » a écrit Léautaud. En fait Firmin Léautaud avait réussi à devenir l'amant de deux sœurs : Jeanne et Fanny Forestier. Il eut un enfant de chacune d'elles. Paul était le fils de Jeanne. Dans l'impossibilité d'élever elle-même son fils, Jeanne avait dû le mettre en nourrice, puis le confier aux soins d'une brave femme dont Léautaud parle souvent avec tendresse dans son journal, Marie Pezé.

Pendant ses toutes premières années Léautaud n'entr'aperçut sa mère que deux ou trois fois. A dix ans, il la vit dans une chambre d'hôtel. Elle était couchée, légèrement vêtue, les cheveux défaits. Les mécanismes freudiens jouèrent puissamment, le petit garçon devint amoureux de sa mère. Le temps passa, l'adolescence de Léautaud fut très misérable, abandonné par ses parents, maltraité par ses camarades, l'initiation à la vie du futur Maurice Boissard fait songer à celle de Poil de Carotte.

En 1901 la mort d'une tante mit brusquement Léautaud en présence de sa mère — qu'il n'avait pas vue depuis vingt ans. Il n'avait cessé de rêver à elle, en enfant malheureux et en libertin. Les lettres publiées aujourd'hui permettent de suivre heure par heure cette rencontre de Calais où Léautaud eut pour la première fois un long entretien avec « Jeanne ». Elle s'était remariée, elle vivait à Genève, elle l'appelait monsieur, il l'appelait madame.

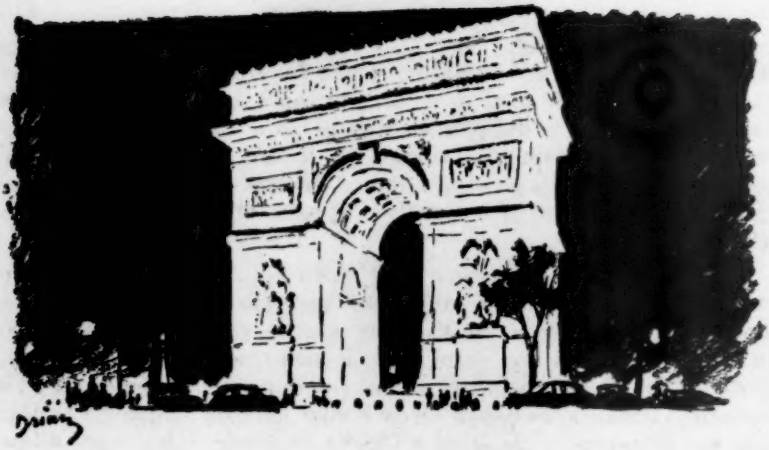
A la suite de cette entrevue une correspondance se noua. Il est inutile d'en peser ici tous les termes. Le fait est que Léautaud ouvrit soudain les vannes à une tendresse trop longtemps refoulée, mais ne tarda pas à glisser dans ses lettres des mots d'amour qui s'adressaient à la femme autant qu'à la mère. Jeanne le comprit-elle ? Je n'en suis pas convaincu,

et crois même, tout au contraire, qu'elle fut très loin de démêler ce qui se passait dans le cœur de ce fils peu banal. Un jour pourtant cette femme qui n'était pas des plus fines (et paraît avoir été fort intéressée) comprit qu'il parlait un autre langage que le sien. Craignant tout à coup que ses propres lettres puissent être mal interprétées, elle réclama soudain la correspondance que depuis six mois elle adressait à ce fils retrouvé.

L'autre refusa. D'abord parce qu'il tenait vraiment à ces lettres qui étaient tendres et l'avaient comblé, mais aussi parce qu'il entendait s'en servir un jour pour écrire un livre sur sa mère, comme il en avait écrit un sur son père. Ici l'on entre dans le monstrueux. La mère s'impatienta, réclama brutalement ses lettres et Léautaud lui adressa aussitôt une salve d'insultes, menaçant même d'aller faire un scandale à Genève chez son beau-père. « *Je serai à Genève vendredi matin, nous allons nous amuser* ». Grossier, encore, mais renaclant soudain devant un coup d'éclat, il corrigeait, si l'on peut dire, le lendemain : « *Je ne vous ai envoyé ma lettre que pour vous flanquer un peu le trac* », sans arrêter pour cela le flot de ses invectives : « *Il n'y a pas de quoi se vanter de sa mère dans mon cas, etc.* » Cette fois la brouille fut définitive : Jeanne ne voulut plus voir son fils *et ne le revit jamais*, lui laissant des années pour s'étonner de cette décision, années au cours desquelles le fils « amoureux » ne cessa pas de lui écrire des lettres émues, implorantes et même, aussi surprenant que cela puisse paraître, touchantes. Ce serait perdre son temps, d'ailleurs, que de s'attendrir sur elles, car le journal révèle qu'il redoutait une réconciliation dans le temps même qu'il la désirait. On lit en effet dans le journal le 23 mai 1914 : « *Si je vais à Genève, c'est aussi pour avoir la matière d'une sorte de préface à notre Correspondance. Si nous nous raccommodions, pour ainsi dire, dans cette entrevue suisse ? Je serais bien embarrassé pour publier tout de suite après notre Correspondance. J'avoue que je préférerais alors ne pas aller à Genève* ». Il n'y alla pas — et on ne l'y aurait pas reçu.

Même quand, faisant le bilan de l'aventure Léautaud, on tient largement compte de son enfance misérable et de ses années de solitude, on ne peut considérer cette aventure sans répulsion. Pourquoi faut-il, cependant, qu'ayant lu ce dossier stupéfiant, présenté avec indulgence par Marie Dormoy, on ne se tienne pas, malgré tout, de penser parfois que Léautaud lui-même devait se juger ignoble et avait éprouvé du plaisir à se couvrir de boue ? Je ne saurais rendre compte de ce sentiment qu'en le rattachant à l'impression éprouvée en lisant son journal : on ne parvient pas à croire l'homme aussi méchant qu'il s'est peint. La raillerie dont il accablait autrui, il ne se l'épargnait pas — il l'a écrit d'ailleurs — et l'on se demande s'il n'a pas été scandaleux par masochisme et par désespoir.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Baudelaire et la Terminologie critique. — L'Association internationale de la critique d'art a tenu en septembre ses assises à Dubrovnik. Elle a mis à l'ordre du jour le grave et épineux problème de la *Terminologie de la critique*, abordé de front par François Fosca dans son dernier ouvrage : *Bilan du Cubisme*. Parviendra-t-on à se mettre d'accord sur un vocabulaire dont le sens évolue de génération en génération et à mettre sur pied ce *Dictionnaire des Beaux-Arts* qu'ébaucha le *Journal* de Delacroix ? Les discussions interminables qui remplissent au XVIIe siècle les séances de l'Académie royale de Peinture et qui opposent les *dessinateurs* aux *coloristes* (alors que, chez les grands, dessin et couleur ne font qu'un), comme la *Querelle des Anciens et des Modernes*, montrent à quel point, au lieu de s'efforcer de préciser ce qui fait le mérite particulier d'une œuvre, la critique aime à se duper de mots.

Savoir ce qui est bon et mauvais et rendre compte du jugement que l'on a porté, tel est, selon Roger de Piles — l'un des très rares *connaisseurs* du XVIIe siècle qui, avant Diderot, laisse prévoir Baudelaire — le double devoir du critique et de l'amateur. On n'y satisfait qu'à la condition d'avoir étudié et comparé les chefs-d'œuvre de tous les temps, d'avoir eu de longs entretiens avec les artistes les plus divers et — c'est toujours Roger de Piles qui parle — *de s'être nourri des meilleurs écrits sur l'art*.

On se réjouit de voir diffusées aujourd'hui simultanément par les Éditions de l'Œil et par le Club des Libraires les études publiées par Baudelaire dans de petites revues comme le *Portefeuille*, le *Corsaire*, la

Revue fantaisiste ou dans le *Figaro* et l'*Artiste*, entre 1845 et 1863 et qui, comme ses Salons, furent réunis après sa mort par Théodore de Banville et Asselineau sous les titres de *L'Art Romantique* et *Curiosités Esthétiques*. Illustrés de nombreux fac-similés de toiles, de dessins, d'aquarelles, rappelant les « phares » dont le poète fut si lucidement ébloui, ces textes vont connaître enfin un succès interdit aux livres sans images. Avec les études critiques et le *Journal* de Delacroix, l'*Histoire des Artistes Vivants* de Théophile Silvestre, les *Maîtres d'Autrefois* de Fromentin, ils devraient constituer la Bible de tous ceux — écrivains ou amateurs — qui s'arrogent le droit de se prononcer sur l'Art.

Le florilège du Club des Libraires de France, où les textes ont été regroupés par rubriques et par artistes, a très heureusement insisté sur le rôle de Delacroix dans la transformation du Credo artistique de celui qui disait : « *Glorifier le culte des images, ma grande, mon unique, ma primitive passion* ». On retrouve à chaque page des *Curiosités Esthétiques* non seulement les convictions du peintre mais son vocabulaire. (*C'est l'imagination qui fait le paysage*, la *nature doit être considérée comme un dictionnaire*, etc.) L'admirable, chez Baudelaire, bien qu'il ait prétendu « que toute critique devait être partiale, passionnée, politique, c'est-à-dire faite à un point de vue exclusif, mais qui ouvre le plus d'horizons », c'est sa réceptivité à des formes contradictoires du Beau (de ce Beau immuable qui change tous les vingt ans, écrivait Delacroix).

Rapprochant à jamais des hommes qui ont pu s'ignorer ou même se haïr (Ingres, Delacroix, Daumier, Guys, Jongkind), il sent qu'il y a toutes sortes de manières également valables de dessin. On s'étonne du faible coefficient d'erreurs qu'on trouve dans ses jugements. S'il a pu croire à des promesses non tenues, rien d'essentiel n'a été passé par lui sous silence.

Son vocabulaire, si teinté qu'il soit de romantisme, a peu vieilli. Par une sorte de mimétisme, il s'est identifié aux créateurs les plus divers, s'est imprégné de leurs couleurs et de leurs rythmes, a trouvé, entre eux et lui des « correspondances ». C'est allégrement qu'il nous introduit au cœur de l'*unique* et exalte les *trouble-fête* que sont, au dire de Delacroix, les génies qui échappant aux classifications, aux théories, renversent les idées courantes et désespèrent les historiens d'art.

La supériorité incontestable de Baudelaire vient du contact, à la fois *physique* et *intellectuel*, qu'il maintient avec ce qu'il aime, avec ce dont il est possédé et qu'il possède même, au sens propre du mot (on sait qu'il était collectionneur). Dans la réimpression des Éditions de l'Œil et du Club des Libraires, on a rapproché très heureusement quelques-uns de ses dessins d'autres, signés par ses dieux préférés, qui lui appartinrent et qui furent souvent à l'origine du poème.

Baudelaire savait que, pour faire ses pesées, la critique ne dispose que d'un vocabulaire très réduit et de quelques grandes certitudes. Les

non-visuels, eux, se grisant de nuées, de théories, de mots techniques qu'ils interposent entre l'œuvre d'art et leurs lecteurs, nous font sourire de leur jargon et de leurs différends comme les médecins de Molière.

CLAUDE ROGER-MARX

IIIe Biennale internationale de poésie à Knokke-le-Zoute. — D'abord européenne, la Biennale de Poésie organisée à Knokke-le-Zoute par le *Journal des Poètes* (directeurs P.-L. Flouquet et Arthur Haulot) est, depuis 1952, devenue internationale. Cette année, du 6 au 10 septembre, sous la présidence de Jean Cassou, trois cents congressistes de trente-sept nations (U.R.S.S. et satellites compris) ont étudié dans le casino de la plage belge qu'aima Emile Verhaeren, les *Sources populaires de la Poésie*, thème qui, sans doute, eût intéressé l'auteur du *Passeur*.

Feu Paul Delarue, éminent folkloriste, avait observé que le conte ou la légende sont à l'origine de bien des chefs-d'œuvre : l'*Odyssée* et les tragédies antiques, le *Gargantua* de Rabelais, la *Tempête*, le *Roi Lear*, *Cymbeline* de Shakespeare, les divers *Don Juan* et *Faust*. En Belgique, G. de Coster a ajouté lui-même à cette liste non exhaustive l'histoire fantastique de *Till Eulenspiegel*.

De nombreux congressistes allaient signaler que, dans leur pays, la poésie *littéraire* a gardé plus que des *éléments populaires*. L'Espagne montre la fusion des deux genres, et Damaso Alonso déclare qu' « en Saint-Jean-de-la-Croix nourri de tradition populaire, ouvert à la tradition savante, confondant les deux courants, s'accomplit ce qui doit être la loi permanente de la poésie espagnole ». Les Allemands restent attachés à la force vitale primitive, chère à Rudolf Borchardt. En Irlande, dit Hans Hennecke, « une tradition orale encore très répandue offre jusqu'à ce jour la possibilité d'un contact direct avec le fonds mythique. » Chez W.-B. Yeats, notamment, pas d'hiatus entre la poésie populaire et la poésie élaborée.

En Italie par contre, assure Lionello Fiumi, le problème ne se pose pas. Les poètes du XIVe siècle, héritiers des troubadours provençaux, poètes amoureux, religieux ou burlesques, sont encore naïfs — et d'ailleurs prodigieux, comme le frère Jacopone de Todi ou Geggo Angiolieri (« Si j'étais le feu, je brûlerais le monde »). Mais le XIXe siècle voit mourir cette veine, les poètes à présent, comme jadis Machiavel revêtant son *abbigliamento di palazzo* (sa robe de palais), veulent marquer la noblesse raffinée de leur œuvre littéraire.

Hors d'Europe, le folklore a-t-il inspiré de grands écrivains ? L'Américain John Brown souligne qu'aux États-Unis l'art folklorique le plus poignant est celui des « spirituals », chantés par les esclaves noirs ; les

« chansons de travail » sont devenues des « blues » et ceux-ci ont donné naissance au jazz aujourd'hui international. D'autre part, c'est dans le langage populaire que Walt Whitman, souvent imité et admiré, avait puisé les éléments de *Leaves of grass* (feuilles d'herbe). Le folklore des Indiens est actuellement, remarque Claire Goll, soigneusement conservé. Quant à la Chine, nation de poètes, rappelle Shih-Tsiang-Chen, elle a pour classique, depuis Confucius (551-479 av. J.-C.), le *Shih Ching* ou *Livre des Odes*, c'est-à-dire une collection de chansons populaires. Périodiquement, les écrivains chinois reviennent à leurs traditions ancestrales.

Le Congrès attendait avec un puissant intérêt la communication de Paul Antokolsky représentant de l'U.R.S.S., venu pour la première fois aux joutes de Knokke, et lui-même traducteur de Baudelaire. Plus que le passé, l'avenir préoccupe l'historien soviétique qui s'exprime en excellent français : *La poésie a cessé d'être la manie de quelques excentriques, le Parnasse des élus, la tour d'ivoire, la chambre soigneusement capitonnée pour qu'aucun bruit ne puisse y faire irruption. Notre poésie est devenue un art dont le peuple a besoin.* Et l'orateur qui affirme *être poète, c'est servir*, cite le tirage des œuvres lyriques de Simonov : 225 000 exemplaires, de Mihkolchow : 500 000 exemplaires. (Ces éditions massives n'impressionnent pas Alain Bosquet qui répliquera qu'il ne *faut* pas écrire pour le peuple, que la poésie doit être libre.) Une apologie de la paix termine, d'une manière inattendue, le discours russe : *Nous entendons des milliards d'êtres vivants, de simples gens de la terre clamer leur désir de paix... Si nous joignons nos voix, fortes ou faibles, à ce chœur de l'océan, la poésie du vingtième siècle aura rempli sa vocation véritablement divine.*

A la deuxième question (difficile) posée par les organisateurs du Congrès : *Quel est le processus qui, de la poésie « en acte » du peuple mène à la poésie élaborée ?* le Japon était qualifié pour répondre par la voix de Kikou Yamata : les mélopées des cueilleuses de thé, la danse japonaise mimée sur des poèmes, les mystères anciens des Kagura représentés encore aux fêtes des temples et les vieux drames No, l'art des bouquets, les gestes harmonieux des femmes en kimonos, l'enfant suspendant des poésies calligraphiées dans la nature, tous les actes japonais sont poésie.

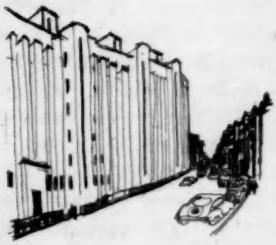
Yanette Délétang-Tardif nota la valeur artisanale des objets dans les poèmes de Mallarmé ; la *fulgurante console*, le *col ignoré* d'une verrerie éphémère, l'éventail, la boîte à fards, la mandore... Et la *Dentelle* n'inspira-t-elle pas humainement, étrangement, Rainer Maria Rilke ?

Degas, ironique et sévère disait : « Les lettres expliquent les arts sans les comprendre. » Si la peinture et la musique ne peuvent valablement être expliquées, peut-on expliquer la poésie, la mystérieuse filiation des poètes ?

Ceux qui, en septembre dernier, sur le rivage de la mer du Nord,

témoignèrent de leur érudition, se plurent finalement à célébrer Paul Fort. Il était arrivé, toujours vert et vaillant, âgé de quatre-vingt-quatre ans, écharpe blanche au cou. On écouta avec joie les incomparables *Ballades* du Prince des Poètes qui détruisirent, pour une soirée (présidée par MM. Léo Collard, ministre de l'Instruction publique et J. Bordeneuve, secrétaire d'État aux Beaux-Arts), toute subtile distinction entre la poésie populaire et la poésie littéraire.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD



René Leriche, chirurgien. — Henri Mondor consacre à René Leriche, mort en janvier dernier, un livre « d'hommage tout personnel »[1]. L'un des plus grands chirurgiens français de notre temps évoque son aîné le long de ces deux cents pages. Leur texte émeut le lecteur qui ressent avec une peine infinie la perte de René Leriche et jouit de l'amitié bien vivante de son cadet.

Comme ils diffèrent, ces deux hommes que notre amitié rapproche ! On serait presque tenté, non de les comparer, mais de les opposer l'un à l'autre, comme ferait un écolier habitué à pareille tâche par la lecture des *Vies illustres* de Plutarque et la forme traditionnelle des « devoirs français ».

La peinture de la personnalité si remarquable de Leriche est d'une singulière perfection. Nous retrouvons en lisant Henri Mondor, la physionomie, l'allure et la démarche de René Leriche, de cet homme petit, au front rayonnant, au regard malicieux, à la parole vive, si attachant, si éblouissant parfois. Qu'il aimait à exposer ses idées, à lancer des hypothèses, à se peindre lui-même avec une gentillesse si simple, à analyser, à discuter, à raconter sa vie voyageuse ! Comme il travailla, ce maître infatigable ! Rappelant ses visites professionnelles rendues à tant d'hôpitaux et d'universités, Mondor se demande « quand il put trouver le temps de travailler ». Mais le goût du travail est aussi un vice que les passionnés, ceux qui ont un « besoin organique de l'effort quotidien », assouvissent toujours. Opérations, consultations, leçons, maîtrise de grands services hospitaliers, quatorze volumes bien écrits, les missions chargées de discours et émaillées de mille rencontres intellectuelles, les lectures, l'accueil dans son service et à son foyer de savants étrangers, la direction des recherches faites par ses élèves, les séances académiques remplirent une vie qu'agrémentait le goût de la peinture et de la musi-

1. René Leriche (*Ventadour*).

que et qu'entrecoupèrent quelques moments de repos passés sur la Méditerranée.

René Leriche, les médecins du monde entier connaissent et respectent son nom ; il a porté très haut le prestige de notre chirurgie et de notre pensée médicale. Henri Mondor découvre en lui, à côté du savant, le poète, tant il aime à souligner les dons et les plaisirs d'intuitif, les fugues dans l'imaginaire de René Leriche, ses rêves, ses anticipations et ses illuminations.

Professeur à Lyon, créateur d'une chaire prestigieuse dans le Strasbourg de la victoire, successeur de Charles Nicolle dans la chaire de Laënnec et de Claude Bernard au Collège de France, René Leriche, portant si allégrement tous les honneurs, fut dans plus de trente pays — il les énumère dans *Les souvenirs de ma vie morte* — notre ambassadeur scientifique le plus écouté et le plus aimé aussi, tant plaisaient sa simplicité, sa bonne grâce, le charme de sa culture, la liberté de son esprit.

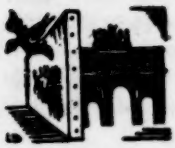
Aujourd'hui, on doit se demander, avec Henri Mondor, quel est l'élément essentiel de son œuvre. Rien n'est plus difficile que de porter un pareil jugement : nous le savons, chaque génération regarde le passé avec une perspective nouvelle, le jeu des ombres et des lumières ne cesse de varier. René Leriche a apporté à la chirurgie des os, à la chirurgie des glandes, des vaisseaux, du système nerveux, à la chirurgie de la douleur surtout une contribution d'une considérable valeur. Mais son premier mérite n'est-il pas d'avoir fait penser les chirurgiens de sa génération ? De les avoir forcés à bannir certaines formules, à examiner d'un regard neuf les doctrines établies ? L'idée maîtresse qui le dirigea est celle-ci : le système nerveux sympathique crée un trouble fonctionnel avant que la lésion anatomique ne soit visible, le devoir du chirurgien est de corriger sitôt qu'il peut ce désordre, générateur de maladie. Il faut agir avant que le trouble fonctionnel du système végétatif ait créé la modification anatomoclinique. Telle sont les *bases de la chirurgie physiologique* de René Leriche. Avec une belle ardeur et un grand talent, il a développé dans bien des domaines les hypothèses dérivant de cette idée simple, laissant aux autres le soin de vérifier ce que sa pensée allègre inventait. Plus soucieux d'idée que de technique, d'aventure intellectuelle que de preuve, de chirurgie, si possible curatrice et soulageante, que d'expériences méthodiques et dosées, il s'écartait ainsi des chemins battus et aussi quelque peu de la route que suit à présent la biologie. Mais tous les chirurgiens du monde l'ont écouté et ont tiré bénéfice d'un certain élan qu'il a imprimé à leur art.

A l'affection que nous avions pour lui, à l'admiration que nous lui portions s'ajoute un sentiment profond de reconnaissance. Partout, et tout d'abord dans l'immense continent américain, dans le monde anglo-saxon si renfermé sur lui-même, si isolationniste et si fier de sa force scientifique, défendre la pensée et le travail français, facilement négligés et oubliés, n'est pas une tâche aisée. Dans une université bien lointaine,

au milieu de collègues d'une remarquable capacité, mais ignorant presque tout de notre pays — alors que malgré tant de gentillesse on se sentait intellectuellement si seul — avoir trouvé un chirurgien vous donnant l'accolade en souvenir de René Leriche, vous parlant longuement et avec dévotion de son œuvre, apporte, au milieu de cent témoignages, la preuve qu'il réussit dans cette tâche.

Pour honorer René Leriche, Henri Mondor, a recueilli les pages écrites au lendemain de sa mort et puis aussi celles qu'il avait « écrites pour lui », peu de temps avant sa mort, lorsqu'il venait de « le voir marqué des signes funestes ». On y sent l'expression de cette délicatesse si charmante pour ses amis retrouvée tout le long de la vie de Mondor et dans une grande partie de son œuvre. Henri Mondor, qui devine si bien les défauts et les faiblesses de chacun et les qualifie d'une parole si nette, a voué son talent à l'éloge de ceux qu'il a estimés, de ceux qu'il a aimés avec ferveur, les maîtres de la chirurgie comme Paul Lecène, les grands poètes comme Mallarmé et Paul Valéry. Quelquefois, dans les phrases aux mille facettes, aux paillettes étincelantes, on saisit par endroit un mot de réserve, une pointe d'ironie ou bien une sorte de détachement qui arrête l'effusion. Mais ce ne sont que nuances fugitives ; la finesse et l'érudition la plus minutieuse, la science médicale ou littéraire la plus raffinée, le style le plus impeccable ne semblent destinés qu'à la louange raisonnée, justifiée, éclairée. Les portraits d'Henri Mondor forment une belle galerie à laquelle s'ajoute à présent celui de René Leriche, dont personnellement il s'éloigne tant par son besoin de précision, de documentation, d'observation rigoureuse, de démonstration, par son goût du chez soi, par peur d'entraînements chimériques, par l'estime médiocre où il tient les voyages des médecins et les congrès lointains. La joie de ceux qui liront les pages consacrées à René Leriche est faite de l'intérêt du tableau et de la qualité du peintre.

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ



Les Carrache à Bologne. — En Italie, le baroque et le prébaroque sont à la mode. Francesco Maffei est honoré à Vicence, Luca Cambiaso à Gênes. Et voici que Bologne tend à devenir quelque chose comme le centre d'expansion d'un art qui, après avoir été fort admiré, avait subi au XIXe siècle une éclipse sans doute injustifiée. Il y a deux ans, M. Gnudi offrit à notre contemplation un ensemble fort important d'œuvres de Guido Reni qui nous amena à reviser certains de nos jugements sur cet artiste qui exerça en son temps une influence considérable.

Cette année, ce sont les Carrache que le même M. Gnudi, aidé de ses

meilleurs collaborateurs, nous convie à étudier. Dans le palais de l'Arciginnasio, voisin de la cathédrale San Petronio, une centaine de tableaux et plus de deux cents dessins évoquent l'activité artistique de cette famille qui eut un rôle essentiel à la fin du XVIe siècle et au cours du XVIIe.

Ils étaient trois Carrache (Carracci) : Ludovico, qui naquit en 1555, et ses deux cousins, Agostino et Annibale. Ludovico fut le premier à s'intéresser à la peinture et il devint vite l'animateur d'un mouvement qui fit de Bologne, jusqu'alors peu fréquentée par les peintres, un centre artistique doué d'une vie ardente. Une académie se créa en 1585, sous l'égide de Ludovico, d'Agostino et d'Annibale, animés tous trois d'une nette volonté réformatrice. Ce fut en somme la première Ecole des Beaux-Arts où l'on prit l'habitude de codifier les lois de la technique et même celles de l'inspiration.

Leurs talents ne se ressemblaient guère et ils apparaissent dans leur diversité à la « Mostra » bolonaise. Ludovico semble grandir avec le temps et j'ai fort aimé sa *Famille Tacconi* et surtout sa *Sainte Cécile*, riche d'émotion musicale.

Le plus connu des Carrache, et le plus doué, était certainement Annibale. Un certain goût du réel s'ajoutait chez lui au brillant sentiment décoratif qui s'exprime avec tant de virtuosité dans les célèbres peintures du palais Farnèse. L'*Étal de Boucher*, qui vient d'Oxford (Christ Church), étonnera les visiteurs autant que le *Mangeur de Fèves* de la galerie Colonna, où il y a parfois des accents cézanniens. D'une manière générale, Annibale a besoin du contact avec la réalité pour soutenir son inspiration : et ses portraits sont d'une force peu commune. Il en est qui évoquent un curieux espagnolisme et font penser à Zurbaran.

Notons aussi l'aisance avec laquelle Annibale Carrache traite souvent le paysage : tel celui de la *Fuite en Égypte* de la galerie Doria à Rome : solennel et orné d'architectures, il séduira Poussin, créant ainsi une forme de sensibilité qui aboutira au paysage classique français.

Mais la grande révélation de l'exposition est un ensemble de dessins comme on n'en avait pas encore vu. C'est devant ces esquisses, souvent personnelles, que s'estompent les considérations que l'on a souvent faites sur l'éclectisme et l'académisme des Carrache. Il faut voir au contraire la liberté avec laquelle Annibale étudie les physionomies, s'égalant parfois aux meilleurs maîtres du XVIe siècle. On sent également un souci constant de la composition équilibrée ; et c'est devant cette belle série d'études que l'on peut le mieux comprendre tout ce que notre art classique — et parfois notre art moderne — doivent à ceux qui, d'un autre côté, annoncent quelques-uns des tourments baroques.

JEAN ALAZARD

Jean Dutourd. — Les ouvrages les plus remarquables sont souvent ceux qu'on ne sait dans quelle catégorie ranger : essais, récits, poèmes, pamphlets ? Leur densité fait éclater tous les cadres. Tel est le cas du dernier livre de Jean Dutourd : *Les Taxis de la Marne*. L'auteur, en un style irréprochable et sur un ton tour à tour violent et intime, relate ses expériences de soldat qui avait vingt ans en 1940 et attendait confusément, avec ses camarades, un prodige aussi décisif que les taxis de Gallieni le furent en 1914. Marchant à travers la Bretagne, la patrie lui est « entrée dans le corps par les pieds ». A mesure que s'accumulent les semaines de captivité et d'abaissement, le jeune homme comprend de mieux en mieux ce qui manque à son pays : le désespoir. « Il nous aurait fallu, dit-il, un désespoir finlandais. »

Cet éveil d'une conscience au sentiment national déborde les contingences, si capitales soient-elles. C'est la question même de la conduite de la vie qui est posée, et de la hiérarchie des valeurs. L'auteur s'écrie avec fougue qu'il vaut mieux être un lion mort qu'un chien vivant. Bravant le ridicule en un temps où seule une ironie blasée est de mise, il ose employer et répéter le mot « honneur ». Jean Dutour se qualifie lui-même de fanatique, mais son fanatisme est lucide et calculateur. Il faut que l'honneur se rende utile, il faut que les sacrifices de ses citoyens profitent réellement à la France, « cette mère, cette fille » à laquelle Jean Dutourd prodigue les injures amoureuses dans l'espoir de retrouver, sous l'accoutrement de la mendiante, le dur visage de la déesse.

Loin de l'égarer, sa passion a conduit le jeune écrivain à faire pas mal de découvertes, entre autres que sa passion se confond avec la foi, sans laquelle sévissent l'ennui et la médiocrité. Il s'est aperçu aussi que, si toutes les morales sont acceptables, leur mélange est désastreux. La morale des individus ne saurait être celle des nations, qui ressortit de la Raison d'État, aussi oubliée que l'honneur. Certes, comme tous les médicaments énergiques, ce petit livre présente des dangers. N'y lit-on pas : « Ce serait rabaisser la raison que de ne pas la faire triompher, fût-ce par la force. » Il serait d'ailleurs injuste de diminuer, en y apposant une étiquette politique quelle qu'elle soit, un témoignage d'une portée aussi générale que la fameuse tirade de *Ruy Blas* ou que les *Années d'Apprentissage*, de Wilhelm Meister.

BEATRIX BECK

Music-hall. — Eddie Constantine, tendre canaille, « dur » doucereux, marlou au grand cœur. Tantôt flic et tantôt gangster. Des petits yeux de saurien dans un visage buriné, grêlé, de vaurien sentimental. Une voix qui peut aussi bien chanter des Noëls que des refrains maudits. Un accent d'apatride qui fait à la fois faubourien et distingué.

Et, par-dessus le tout, un sourire sympathique, un sourire à dents saines et bien plantées, nullement abîmées par la vache enragée dans laquelle elles mordirent de longues années durant.

Eddie Constantine a tout pour plaire de nos jours et tout pour réussir de nos nuits.

Et quelle réussite ! Un des quatre grands du tour de chant capables de remplir trente fois d'affilée le vaisseau immense de l'Olympia. La plus grosse vedette d'opérette s'il consentait à remonter sur une scène lyrique (on le vit dans un rôle de second plan jadis à l'A.B.C.) Mais c'est surtout à l'écran que son ascension fut fulgurante. A une époque où le cinéma manquait de gros bras, il se fit sans difficulté une place énorme dans un emploi où une belle gueule ravagée et une présence inquiétante s'imposent souvent plus vite et plus sûrement que le talent.

Ce fut pourtant au cabaret que je compris un beau matin (deux heures dans la nuit) l'irrésistible attrait de ce chanteur de charme. C'était à l'époque de sa gloire naissante, où l'obligation de tourner ne l'empêchait pas encore d'exercer sa rentable industrie de rossignol nocturne. Dans une boîte étroite, voisine de l'Etoile, la nuit jusque-là s'était traînée, languide. Plusieurs excellentes attractions n'avaient pas réussi à dégeler l'atmosphère. L'animateur, impuissant à ranimer une chambrée inanimée, lançait en coulisses le traditionnel : « Mais qu'est-ce qu'ils ont ce soir ? » Et tout d'un coup le climat changea. Un frémissement à peine perceptible avait parcouru la petite salle. Bien que personne ne l'eût vu, et qu'on n'eût pas entendu le son de sa voix, on savait qu'*il* était arrivé. Vingt femmes du meilleur monde et dix autres du demi, avachies sur leurs sièges, se redressèrent insensiblement. Trente minaudières refirent trente beautés en trente secondes.

Et Constantine parut. Accueilli par de véritables soupirs enamourés, il passa au milieu de ses admiratrices comme dans un salon, baisant une main au passage, lançant un hello ! par-ci, un dearest par-là. Puis il se retourna d'un coup, et brusquement, face à ses belles et en contact direct avec elles, il attaqua un de leurs refrains préférés, qu'il leur glissait presque de bouche à oreilles.

J'avais rarement vu des visages aussi tendus, des regards aussi mouillés, des mains aussi crispées. Rarement entendu entre chaque chanson bravos et cris plus hystériques. Et les trente compagnons des trente envoûtées considéraient d'un air atterré leurs voisines, se regar-

daient entre eux, haussaient les épaules, hochaient la tête, écartaient les mains dans un geste de totale incompréhension, et murmuraient effarés : « Mais qu'est-ce qu'elles peuvent bien lui trouver ? »

Sans doute, messieurs, tout ce que nous n'avions pas.

SERGE VEBER

Politique intérieure. — En maintenant dans l'évolution de l'affaire de Suez l'attitude de fermeté qu'il avait adoptée au moment du coup de force du colonel Nasser, le Gouvernement a conservé intactes l'autorité et l'audience dont il jouit auprès des partis nationaux. Certains leaders ont pu, au cours des dernières semaines, déplorer avec raison la lenteur et l'insuffisance des décisions prises à Londres : il n'en demeure pas moins que des trois gouvernements alliés, celui de Paris est constamment demeuré le plus énergique. On ne saurait donc lui reprocher sérieusement d'avoir été infidèle à la politique approuvée quasi unanimement au Palais-Bourbon avant les vacances : telle est l'une des principales dominantes de la rentrée parlementaire.

La position de M. Guy Mollet reste donc forte. Il n'en est que plus à l'aise pour s'attaquer à deux problèmes difficiles qui ne vont pas manquer de tenir l'affiche au cours des prochains jours : le statut de l'Algérie et les questions financières et économiques.

Pour le statut de l'Algérie, un certain nombre de principes ont été posés. Ce qui sera décidé en dernier ressort constituera une fin et non un point de départ vers d'autres changements.

Le maintien de « liens indissolubles », pour reprendre l'expression de M. Guy Mollet et de M. Lacoste, entre la France et l'Algérie exclut par avance toute évolution de type tunisien où l'autonomie interne, acceptée comme une dernière étape, ne fut qu'un premier pas rapidement franchi vers l'indépendance. La création d'assemblées locales et territoriales permettra à la personnalité algérienne de s'exprimer mieux que par le passé et de se développer d'une manière originale. Comment seront-elles élues ? Il sera difficile de résoudre l'épineux problème du Collège unique. Un exécutif contrôlé par la France doit faire contrepoids à la décentralisation qui sera l'objectif politique essentiel du statut. Ainsi, ont été écartés tout à la fois l'intégration défendue naguère par M. Soustelle et le fédéralisme auquel s'était rallié le maréchal Juin. Voulant éviter un long et difficile débat au Parlement sur le statut, le président du Conseil a pris la précaution de consulter au préalable tous les groupes parlementaires qui ont approuvé jusqu'ici sa politique algérienne. Ainsi demeure-t-il fidèle à la position qu'il avait défendue, voici plus de six mois, devant ses amis socialistes : faire passer les impératifs nationaux avant toute autre considération.

Ceci explique pour une très large part le succès de l'emprunt. Lancé le 10 septembre, il a pris tout de suite un bon départ, meilleur même que ses prédécesseurs. En « épongeant » une certaine quantité d'argent frais que l'impôt n'aurait pas procurée, l'emprunt peut être un moyen de lutter contre l'inflation. Il n'empêche que l'échéance d'octobre sera difficile. C'est pour y faire face dans les meilleures conditions que M. Guy Mollet a tenu à reprendre contact, tôt avant la rentrée, avec toutes les organisations syndicales qu'il a placées devant leurs responsabilités en leur montrant les conséquences sur le plan social de toute revendication de salaires pouvant déclencher un mouvement inflationniste.

Jusqu'ici, les communistes, en approuvant le coup de force du colonel Nasser, se sont condamnés à demeurer dans l'isolement. Tenteront-ils de le rompre en apportant à M. Le Troquer leurs suffrages pour lui permettre de conserver son fauteuil présidentiel ? Tout est possible avec l'extrême-gauche, mais les amis de M. Duclos ne peuvent guère compter sur ce geste pour améliorer leurs rapports avec la S.F.I.O. Si le refrain sur « la nécessaire unité d'action socialo-communiste » est encore repris par eux dans certaines circonstances, c'est plutôt en sourdine et sans grande conviction...

MARCEL GABILLY

PIERRE MICHAUT

C'EST avec une profonde tristesse que nous avons appris la mort de notre collaborateur Pierre Michaut qui tenait, dans le *Mois à Paris*, la rubrique de la danse.

Pierre Michaut, né en 1895, avait fait très brillamment la guerre de 1914 (fantassin, grièvement blessé, trois blessures, quatre citations, Légion d'honneur). Devenu essayiste et journaliste dans l'entre-deux guerres il étudia particulièrement les questions de danse et de cinéma. On lui doit entre autres un remarquable ouvrage sur le *Ballet Contemporain* (publié chez Plon), *Une Histoire du Ballet* (Presses Universitaires de France), *La Danse Espagnole* (Le Masque). Il préparait la publication d'un ouvrage sur Diaghilew.

La mort de ce critique d'un goût très sûr, de cet écrivain d'un caractère franc et généreux, a profondément touché le monde des Arts, comme elle touchera les amis de cette revue.

CHRONIQUE DES LIVRES

THEATRE DANOIS

SOUS le titre de *Contemporary Danish Plays*, la *Danske Dramatikeres Forbund* de Copenhague a fait paraître la traduction anglaise de neuf pièces danoises contemporaines, choisies parmi les plus représentatives des différentes tendances. Quoique de valeur inégale, cette anthologie a le mérite de faire apparaître le fort courant anti-naturaliste qui a dominé la littérature scandinave ces vingt-cinq dernières années.

B. B.

NOTES INTER-ARTICLES

Saint Augustin et l'Augustinisme, par Henri MARROU, p. 32. — *Pleins Feux sur Hollywood*, par André DAVID, p. 115. — *Atlas aérien*, p. 115. — *Le Roman du Gulf Stream*, par Hans LEIP, p. 123.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Salz, Malcités, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bret, et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX. 20 RUE BERGÈRE, PARIS — 3272-J 54-9-56.

denoël

Jeunes romanciers :

Constantin Amariu
LA FIANCÉE DU SILENCE

Marianne Andrau
LUMIÈRE D'ÉPOUVANTE

Albert Aycard
LA ROUTE

Michel Breitman
L'HOMME AUX MOUETTES

Michèle Brunet
COMME LE FLEUVE

Driss Chraïbi
L'ANE

René Fallet
LA GRANDE CEINTURE

Robert Forestier
GABRIEL ET LE BASILIC

André Guy
L'AUTRE GUÉRISON

André Lebois
CHRISTEL ET L'ALBATROS

Nadia Legrand
L'ARC-EN-CIEL A SEPT COULEURS

Gérard Prévot
LA RACE DES GRANDS CADAVRES

Dominique Vazeilles
LA ROUTE VERS LA MER

Henri Vincenot
LA PIE SAOULE

Léon Weinigel
CONFIDENCE ANTIPATHIQUE

denoël

GRASSET

Vient de paraître :

HENRI TROYAT
Sainte Russie Souvenirs et réflexions
Édition originale ***" Les cahiers verts "*** 750 fr.

CHRISTINE GARNIER
Elsa de Berlin roman 585 fr.

JEAN-CHARLES PICHON
L'Autobiographe
Collection ***" Rien que la vie "*** *dirigée par* **HERVÉ BAZIN**
750 fr.

JAMES T. FARRELL
Bernard Carr roman 840 fr.
Traduit de l'américain par JEAN CATHELIN
Collection ***" Climats "*** *dirigée par* **ANDRÉ MAUROIS**

BERTHE RAVARY Docteur de l'Université de Paris
Une conscience chrétienne devant la pensée religieuse de J.-J. Rousseau
Un vol. in 8° tellière. Illustré d'un frontispice 300 fr.

JEAN CHUZEVILLE
Les Mystiques allemands
Nouvelle édition 840 fr.

Rappel :

ANDRÉ CHAMSON de l'Académie française
Adeline Venician roman 540 fr.

PIERRE COSSON
Et qui laissent tomber leurs armes
Collection ***" Rien que la vie"*** roman 600 fr.

JEAN GAMO
Heresmédan roman 660 fr.

RENÉ BOUVIER
ANDRÉ LAFFARGUE

LA
VIE NAPOLITAINE
AU XVIIIe SIÈCLE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
HACHETTE

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS.
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux ; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques ; du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer ; *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

NOUVEAUTÉS

F. CHARLES-ROUX

Ambassadeur de France - Membre de l'Institut

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

D'UN AGE RÉVOLU

Des anecdotes, des portraits, des scènes pittoresques se nouent à la grande histoire de ce siècle.

Un volume 800 frs

CHARLES BILLET

LONG-COURRIER

ROMAN

L'équipage d'un avion de ligne, aux prises avec l'amour... et la mort.

Un volume 450 frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

PLON

GERHARD RITTER

ÉCHEC AU DICTATEUR

Histoire de la Résistance allemande

La découverte de documents ignorés jusqu'ici, a permis à l'auteur de reconstituer dans le détail, l'activité claudestine de Goerdeler et son groupe, ses efforts pour sauver la paix, ses contacts avec l'étranger, ses tentatives de coup d'état. Au nombre de ces documents figurent les rapports rédigés par la Gestapo à la suite des interrogatoires des conjurés du 20 juillet, rapports que l'auteur a été le premier à pouvoir consulter aux archives du Ministère de la guerre américain.

Dans la même collection :

★ **Konrad Adenauer.** Souvenirs, temoignage et documents recueillis par PAUL WEIMAR

★ **Archives secrètes de la Wilhelmstrasse,** 5 Tomes

★ **Entre Hitler et Staline,** par PETER KLEIST

★ **Sur la scène internationale,** par PAUL SCHMIDT

★ **Souvenirs d'un soldat,** par HEINZ GUDERIAN

★ **Catholiques d'Allemagne,** par ROBERT D'HARCOURT

Jean Laborde

LES ASSASSINS de l'ordre

Lia Lacombe

LES MAISONS sans portes

Jean-Pierre Monnier

LA CLARTÉ de la nuit

François Nourissier

LES ORPHELINS d'Auteuil

Gilles Rosset

LES ROIS fainéants

Michèle Saint-Lô

LE CŒUR fou

Monique Watteau

LA NUIT aux yeux de bêtes

romans chez

PLON

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE
COMTE DE BOIGNE
GÉNÉRAL DES MAHRATTES (1751-1830)
conquérant de l'Inde
bienfaiteur de la Savoie

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire d'Octobre

BÉATRIX DUSSANE
La Comédienne

RAYMOND LAS VERGNAS
Professeur à la Sorbonne
Si Dickens avait été heureux...

BERNARD GAVOTY
Mozart, ou les secrets de la lumière

RENÉ LALOU
Autobiographies et mémoires

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 95 francs

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES
Septembre 1956

★

Structures de la population,
par Friedrich BURGDORFER

La famille en zone soviétique,
par Carola STERN

★

La prudence de Bonn dans la crise de Suez,
par François COURTET

★

Les silences du chancelier,
par Gustav HEINEMANN

★

Le problème de la coexistence.
par Robert HAERDTER

★

Le national socialisme est-il mort ?
par Michael FREUND

★

Vers un trust atomique

★

Trois poèmes de Bertolt BRECHT

★

Et des chroniques politiques, économiques, sociales, littéraires et bibliographiques.

Le numéro : 150 francs

Abonnement d'essai de 3 mois : 300 francs
Spécimen récent gratuit sur demande

REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue, Paris-9e
C. C. P. Paris 13.253-54

VIENT DE PARAITRE

ANDRÉ MAUROIS

de l'Académie française

LES

ROSES

DE

SEPTEMBRE

roman

LES DÉMONS

DU SOIR

Un vol. 575 fr. + T. L.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

VIENT DE PARAITRE :

LOUIS BROMFIELD

JOIES ET MISERES D'UN FERMIER

Un art de vivre en harmonie avec la nature par le regretté auteur de La Mousson.

570 fr.

UNE RÉIMPRESSION :

WALTER BAXTER

LA POURSUITE ARDENTE

Ce roman qui a fait scandale, c'est l'histoire d'une LADY CHATTERLEY *de notre temps.*

720 fr.

UN SUCCÈS :

PEARL BUCK

IMPÉRATRICE DE CHINE

55e mille

660 fr.